



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

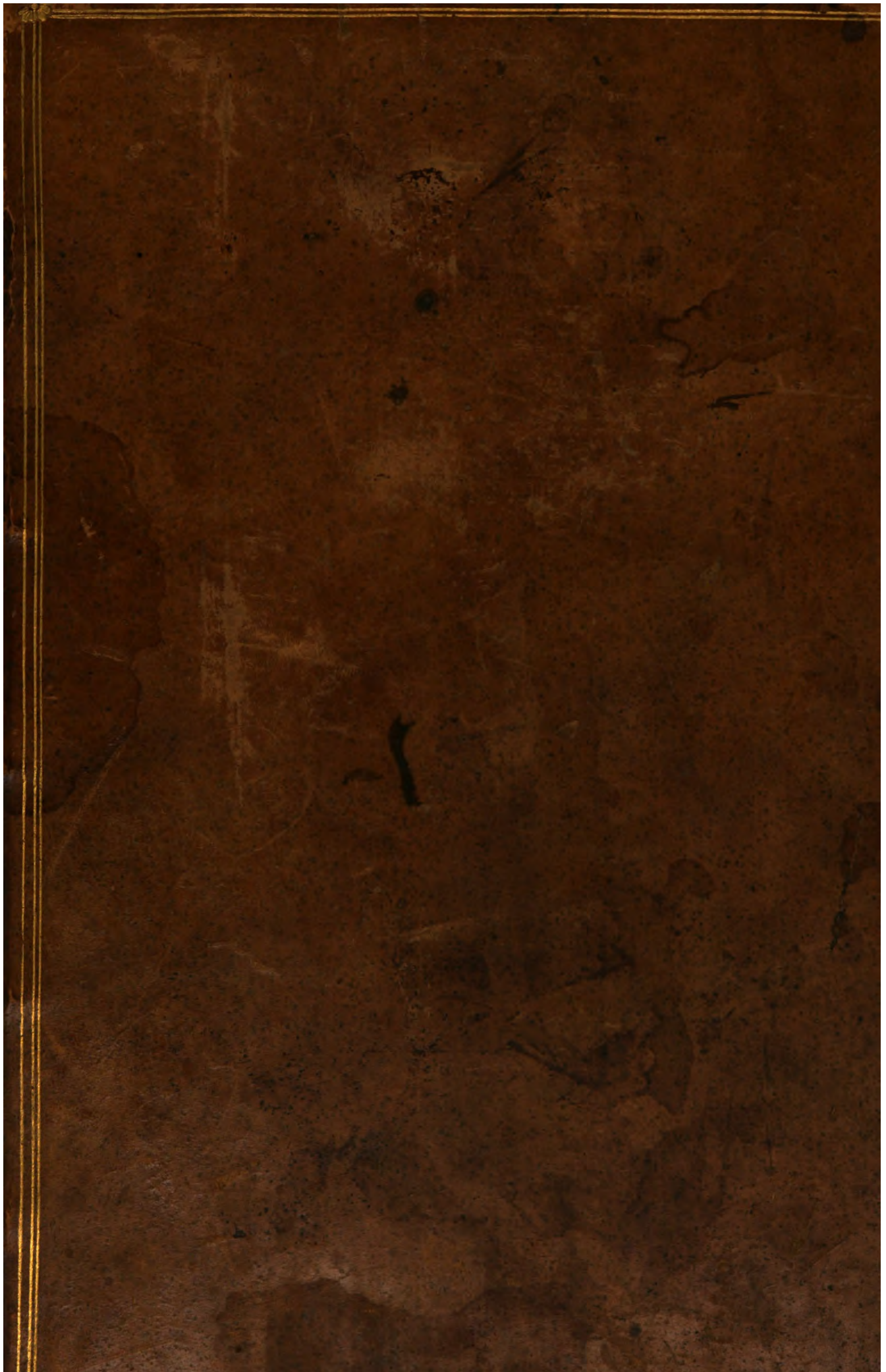
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

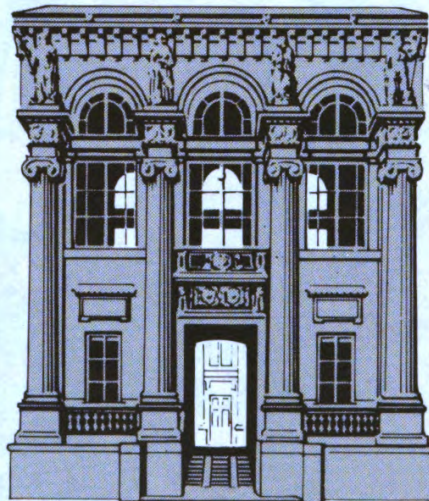
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

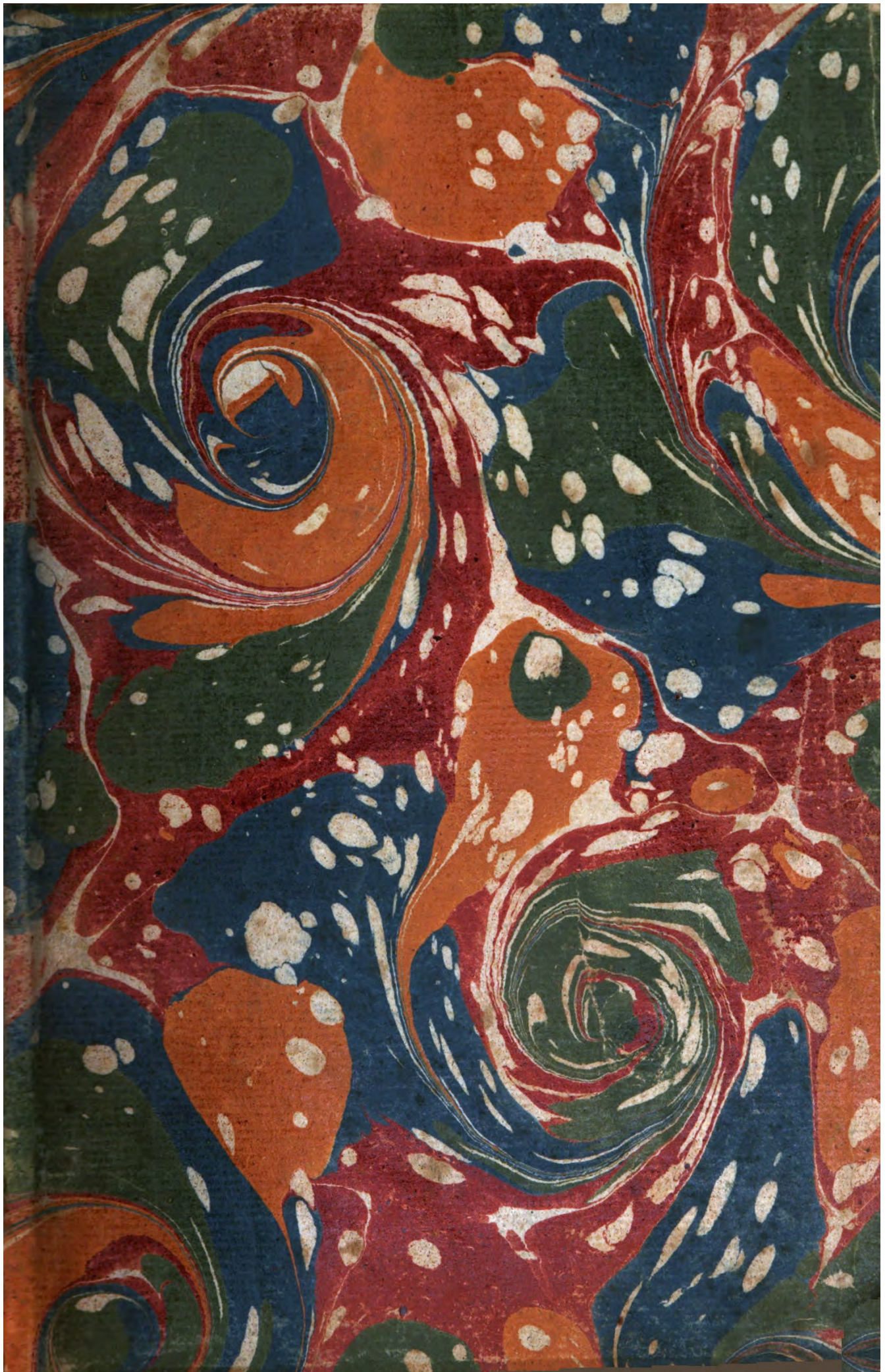


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

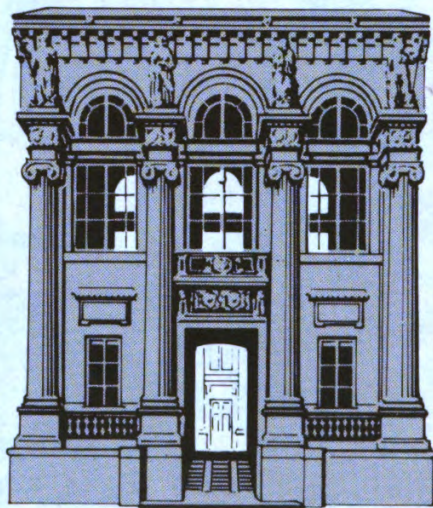


ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II. B. 1954

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II. B. 1954

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



pp. 145-147 already damaged when
bought.

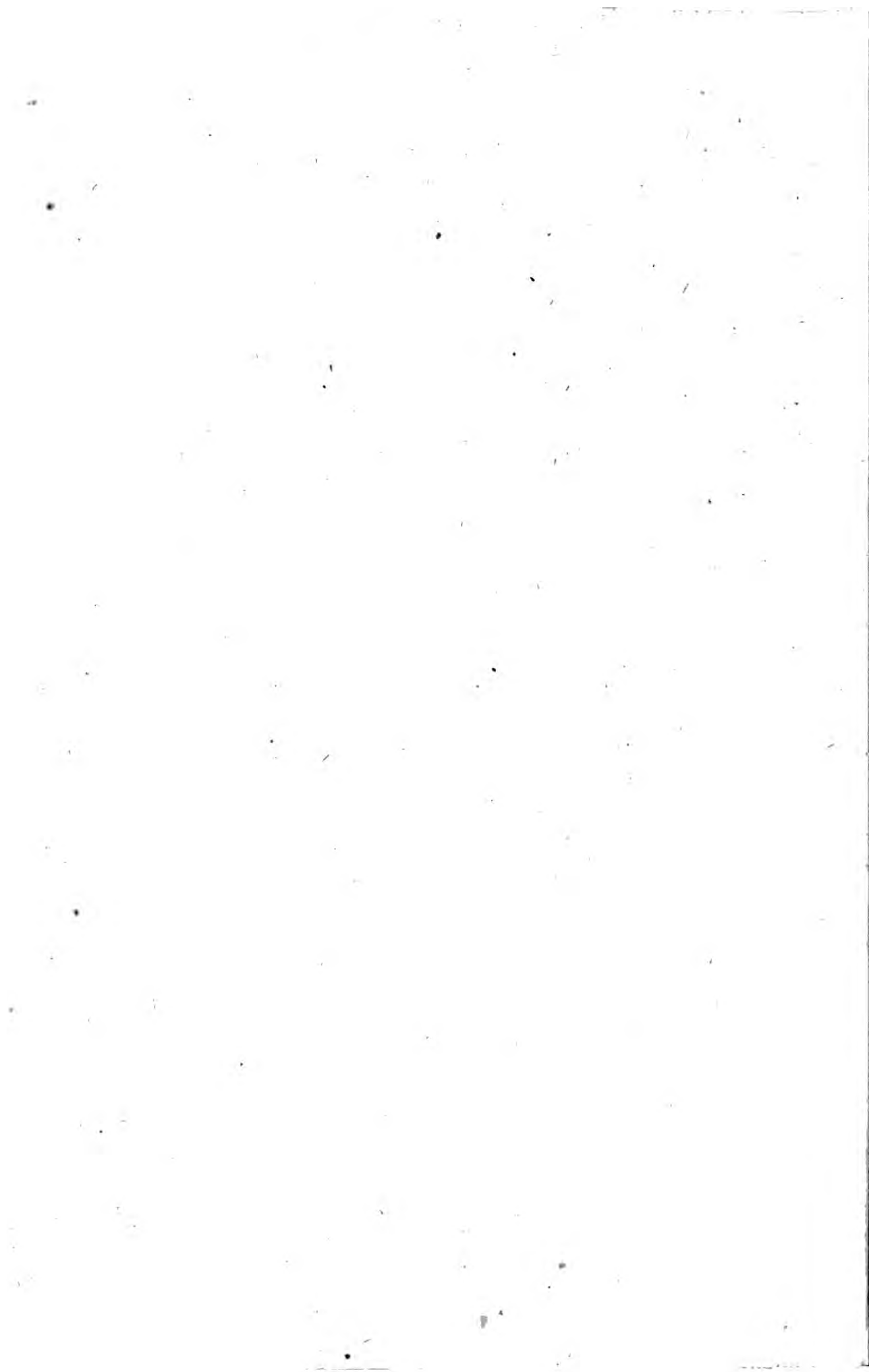
D.J. Gilson 5/12/92

600

Recueil public par

A. G. Meusnier de Querlon

A. G. Meusnier de Querlon





F. Boucher inv.

J. B. Simonet Sculp.

LE TRIOMPHE DES GRACES



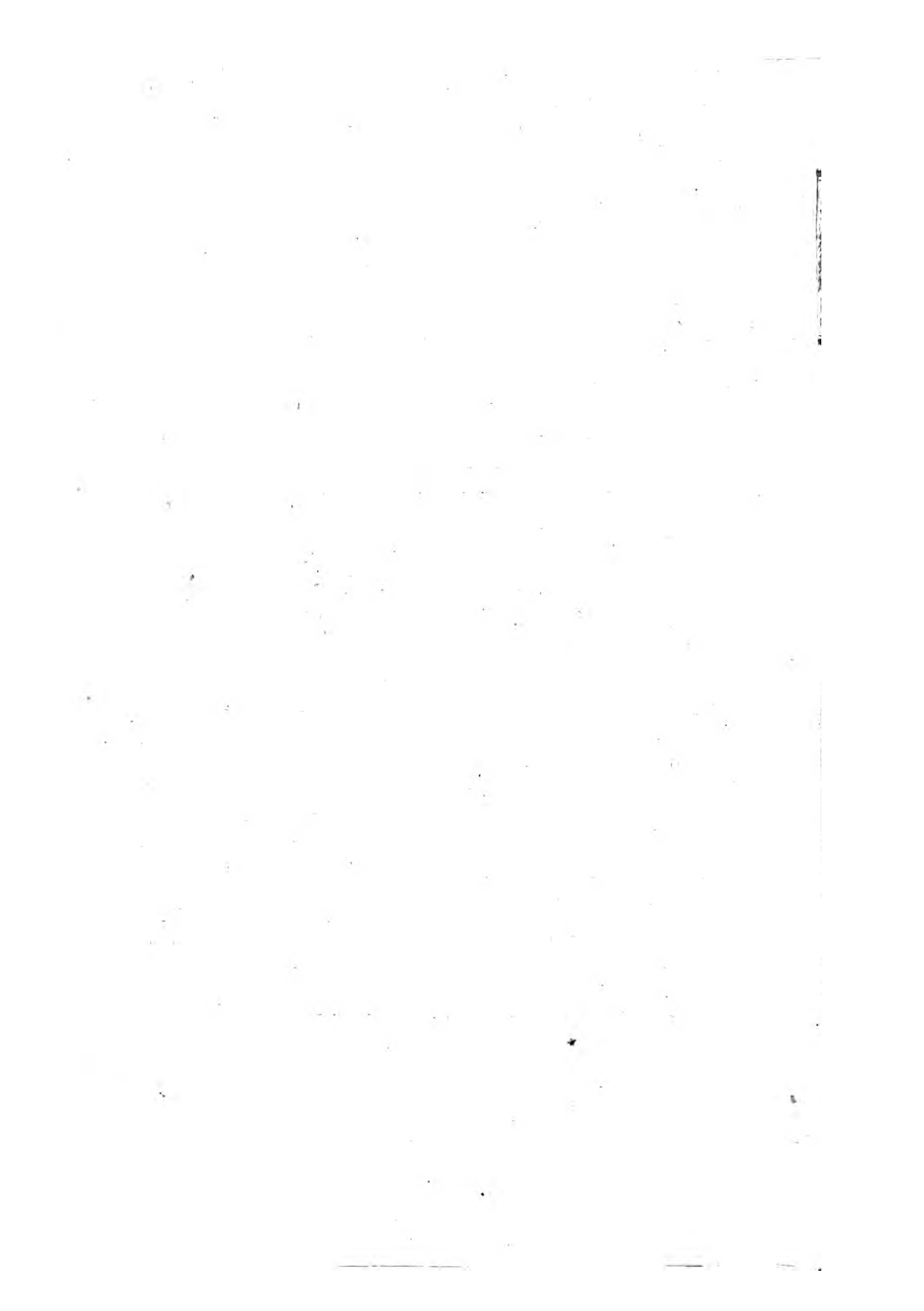
LES
GRACES.

Simplex munditiis . *Horac.*

A PARIS.

Chez LAURENT PRAULT, Libraire, Quai
des Augustins, à la Source des Sciences :
& BAILLY, même Quai, à l'Occasion.

M. DCC. LXIX.





A

MADAME ***.

JE ne veux point chanter Bacchus ;
Du divin Apollon je ne suis point les traces ;
Je tiens ma lyre de Vénus ,
Ma lyre doit chanter les GRACES.



JE ne m'adresse plus qu'à vous :
Maîtresse de mes chants , dirigez-en l'usage.
Que l'Univers en soit jaloux ,
Mais qu'il m'accorde son suffrage.



ij A U X G R A C E S .

..... votre charmant aspect

De décence & d'attraits peint l'heureux assemblage ;

Et vous inspirez le respect ,

Même en ravissant notre hommage.



T O U T rit sous votre aimable loi :

L'Amour auroit par vous fait triompher ses armes ;

D'un séduisant *je ne sçai quoi.*

C'est vous qui faites tous les charmes.



G R A C E S , de vos prodigues mains ,

Vous l'avez chaque jour de nouveaux dons parée.

Elle eût étonné les humains ;

Par vous elle en est adorée.



PRÉFACE.

LE Peuple le plus spirituel qui ait jamais existé; qui pensoit le plus délicatement, avec le plus de finesse, & qui s'exprimoit comme il pensoit; qui principalement avoit l'art de peindre les idées les plus abstraites sous des images sensibles & toujours riantes: les GRECS, en un mot, ont apperçu les premiers ces inflexions fines, légères, & ces fugitives nuances, qui parent la beauté, c'est-à-dire, la régularité des traits ou des formes, qui l'embellissent même encore, & qui souvent y suppléent. S'ils n'en font pas les premiers Observateurs, ce sont eux du moins qui paroissent les avoir le mieux remarquées; & qui, pour leur donner un corps, pour fixer en quelque façon leur mobilité, leur être idéal, les ont personnifiées, en créant les GRACES, en les représentant sous les attributs du sexe le mieux partagé d'agrémens. Ainsi l'on nous a fait concevoir;

lv P R É F A C E.

on nous a presque rendus sensibles tous ces petits moyens de plaire, indépendans de la beauté; ainsi l'idée des Graces nous est devenue familière.

Il y a quelque différence à faire entre les *Graces* & la *grace*. Les Graces font de la Nature: la grace peut être l'ouvrage de l'Art. Les exercices de la jeunesse, la danse, les Armes, l'Equitation, assoupissant le corps, en rendent toujours les mouvemens plus aisés, plus libres, & lui donnent par conséquent de la grace. L'usage du monde forme aussi les jeunes personnes, & suffit quelquefois pour leur donner de la grace; mais les Graces ne s'acquièrent point. Cependant beaucoup de gens les confondent; & sans trop démêler ce que c'est, relativement ou absolument, que la grace & les Graces, ce sont les mots que l'on a le plus souvent à la bouche.

On a donc crû que les gens du monde, les personnes un peu lettrées, les Artistes, les Amateurs ne verroient pas sans inté-

P R É F A C E. v

rêt un Recueil où l'on auroit rassemblé ce que les Anciens & les Modernes ont dit de plus agréable & de plus exact tant sur les Graces que sur la Grace. Tel est l'objet de cette Collection, que l'on verra, par le choix des Pièces, n'être pas moins instructive qu'amufante.

Pour la rendre plus complete, on y a joint le beau Discours sur les Graces, du P. *André*, qui fait partie de son *Essai sur le Beau*, dans l'Édition de Paris 1763, la plus ample & la plus exacte de toutes*.

Nous connoissons des Poësies Latines de *Balthasar de Vias*, Poëte de Marseille, rassemblées sous le titre de *Graces: CHARITUM LIBRITRES*. Ce Recueil adressé à M. Habert de Montmor, Maître des Requêtes, a été imprimé à Paris en

* Elle se trouve, avec les autres Ouvrages de cet ingénieux Ecrivain, chez *Ganeau*, Libraire, rue Saint Severin, aux Armes de Dombes.

1660, & forme un volume *in-4°*. d'environ 300 pages. Toutes les Poésies qui le composent sont en vers élégiaques assez bien faits. L'Auteur y célèbre, sous les noms des trois Graces, ou des *Iris en l'air*, suivant l'usage du temps, ou des Beautés réelles travesties poétiquement en Euphrosine, en Pasithée, en Aglaé. Dans tout l'Ouvrage, il n'est question que des Graces; elles sont reproduites sans cesse sous une infinité d'allégories différentes. L'Auteur Marseillois tenoit encore de cette *Erotomanie poétique*, qui, depuis Pétrarque, avoit tourné tous les esprits à ces galantes fadeurs, dont nous avons peut-être à Boileau l'obligation d'avoir été délivrés vers la fin du dix-septième siècle.



T A B L E

D E S P I È C E S

Contenues dans cet Ouvrage.

P R É F A C E.	page iij.
Ode de Pindare , sur les Graces , traduite par l'Abbé Massieu.	I
Dissertation sur les Graces , par le même.	5
Les Graces , Ode à M. le Duc de Vendôme , par Houdart de la Motte.	43
Epître aux Graces , par M. L. C. D. B.	49
Les Graces , Conte Anacréontique , traduit de l'Allemand.	59
Chançon sur les Graces.	62
Extrait du Ballet des Graces , de Roy.	63
Les Graces vengées , Drame traduit de l'Italien de l'Abbé Métastasio.	75
Les Graces , Comédie de M. de Saintfoi.	85
Lettre du Chevalier de Méré à la Duchesse de Lesdiguières , sur la Beauté & les Graces.	139
Les Graces , Extrait du Dictionnaire Encyclopédique,	145

<i>De la Grace, par M. Watelet, de l'Académie Française.</i>	157
<i>Criton, ou Dialogue sur la Grace & la Beauté, traduit librement de l'Anglois.</i>	169
<i>Réflexions sur la Grace dans les Ouvrages de l'Art, par l'Abbé Winckelmann.</i>	257
<i>Pensées sur la Grace, par M. Zanotti.</i>	269
<i>Discours sur les Graces, par le P. André.</i>	273
<i>Épître à l'Auteur de la Comédie des Graces, par M. Dorat.</i>	321
<i>Les Graces à Mademoiselle F.... par le même.</i>	328

A V I S . A U R E L I E U R

Pour placer les Figures.

LE Triomphe des Graces doit regarder le titre.

Les Graces chantées par Pindare, *page* 1

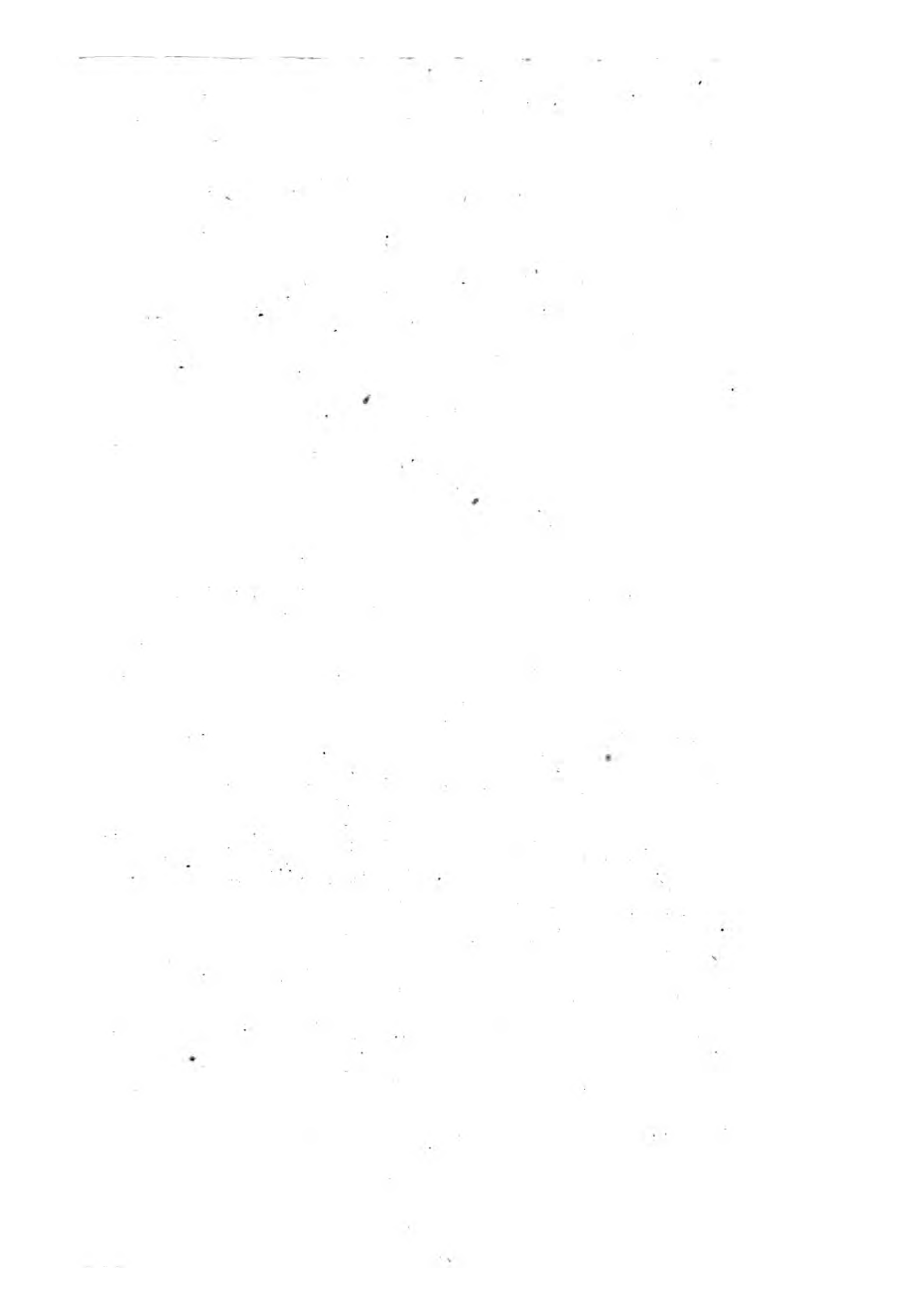
Les Graces président aux plaisirs, 49

Les Graces vengées, 75

L'Amour enchaîné par les Graces, 87

Les Graces, 169

LES





J. M. Moreau inv.

Masard Sculp. 1768.

LES GRACES CHANTEES PAR PINDARE .



LES GRACES. ODE

DE PINDARE;

Qui est la quatorzième des Olympiques;

A ASOPIQUE D'ORCHOMENE,

Vainqueur à la Course.

TRADUITE EN FRANÇOIS

Par M. l'Abbé MASSIEU.

ARGUMENT.

COMME les Odes de Pindare étoient proprement des cantiques sacrés, ainsi qu'il les appelle toujours lui-même, il les commençoit d'ordinaire par l'invocation de quelque Divinité; mais il n'en invoquoit jamais aucune, sans en avoir des raisons par

A

2 ODE DE PINDARE.

ticulières , tirées du fond même de son sujet. Trois considérations l'obligèrent d'adresser cette Ode aux Graces. Asopique , qui en est le Héros , venoit , pour son coup d'essai , de remporter le prix de la Course à Olympie ; il étoit d'Orchomène , & il se trouvoit alors dans la fleur de l'âge. Or les Graces étoient du nombre des douze Divinités qui présidoient aux Jeux Olympiques : elles étoient Déeses tutélaires d'Orchomène , où elles avoient le plus magnifique & le plus célèbre de leurs Temples ; enfin elles aimoient à favoriser le mérite naissant & la jeunesse. Il ne faut donc pas s'étonner que la plus grande partie de cette Ode soit sur le compte de ces Déeses. Le Poëte attribue à leur protection l'heureux succès qu'Asopique vient d'avoir ; il leur en rapporte toute la gloire , & leur présente son cantique , comme un monument éternel de la reconnaissance de ce jeune vainqueur & de sa patrie. Il finit par prier la Renommée de descendre aux Enfers , & de porter à Cléodème , mort depuis quelque temps , la nouvelle de la victoire de son fils. Cette Ode n'a que trente-cinq vers ; mais c'est une des plus belles de Pindare ; elle renferme en abrégé tout ce que l'Histoire & la Fable nous ont transmis de plus curieux touchant les Graces. Si l'on y retrouve par - tout cette élévation , cette

O D E D E P I N D A R E. 3

force & cette hardiesse qui font le véritable caractère du Poëte Thébain ; elles y sont tempérées par des expressions gracieuses & par des images riantes , qui rendent cette petite pièce entièrement digne des trois Déeses auxquelles elle est consacrée.

O D E.

VOUS qui , sur les bords du Céphise ; habitez une contrée fertile en excellens coursiers, Déeses fameuses qui réglez sur l'opulente ville d'Orchomène , éternelles protectrices de l'ancien peuple des Minyens : GRACES, je vous invoque, exaucez-moi. Les hommes tiennent de vous tous les biens & tous les agrémens dont ils jouissent : c'est vous , qui leur dispensez la sagesse , la beauté & la gloire ; les Dieux eux-mêmes ne célèbrent point de danses ni de repas où ne président les Graces. Arbitres souveraines de tout ce qui se fait dans le Ciel, elles ont leur thrône près d'Apollon , & adorent sans cesse avec lui l'invincible majesté du Dieu d'Olympie , leur père commun.

4 ODE DE PINDARE:

Filles respectables du plus puissant des Immortels , Aglaïe & Euphrosine , pour qui les chants sacrés ont tant de charmes, prêtez l'oreille à ma voix. Et vous , divine Thalie , qui n'aimez pas moins nos cantiques , jetez un regard sur ce concert harmonieux qui , à l'occasion d'une victoire éclatante, s'élève légèrement dans les airs. Je viens célébrer Afopique , & sur le mode Lydien lui consacrer le fruit de mes veilles. Déesse bienfaitante , c'est par un effet de votre protection qu'aujourd'hui Orchomène est victorieuse à Olympie. Mais vous, écho des beaux exploits , infatigable Renommée , descendez au sombre palais de Proserpine , & portez à Cléodème l'agréable nouvelle des premiers succès de son fils. Racontez-lui comment , au sein de Pise , ce jeune Héros vient de ceindre son front d'une des couronnes qui font voler la gloire de nos combats jusqu'aux extrémités de la terre.



DISSERTATION

SUR

LES GRACES.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

SI la Théologie des Poètes anciens n'étoit pas trop sensée , on ne peut disconvenir qu'elle ne fût du moins très-agréable. Il est vrai que le bon-sens souffroit de cette multitude de Dieux qui ne leur coûtoient rien à enfanter , mais l'imagination y trouvoit son compte. Ils la promenoient , par le moyen de leurs fictions ; dans des enchantemens continuels. Le Ciel , les Astres , la Mer , la Terre , toute la Nature devenoit , dans leurs principes ,

6 DISSERTATION

vivante & animée. De quelque côté qu'on tournât les yeux , on ne voyoit autour de soi que des objets , qui , en apparence matériels & insensibles , avoient au fond & du sentiment & de l'intelligence. Se promenoit-on le long d'un fleuve , c'étoit un Dieu en personne , panché sur une urne , & couronné de roseaux. Les Fontaines étoient des grottes de crystal, où les Naïades faisoient leur demeure. Les Oréades habitoient les montagnes , & les remplissoient de je ne sçai quelle horreur religieuse. Dans la solitude des forêts , on se trouvoit au milieu des Faunes , des Satyres & des Dryades ; & pour peu qu'on eût de foi poétique , on entendoit leurs voix , on voyoit leurs danses. En un mot , tous les Estres qui concourent à former l'Univers , étoient presque autant de Divinités.

Mais dans ce grand nombre de Divinités différentes , dont les Poètes s'aviserent d'embellir le monde , je ne sçai s'ils en imaginèrent jamais de plus aimables que

SUR LES GRACES. 7

celles qui vont faire le sujet de cette Dissertation. C'étoit d'elles que toutes les autres empruntoient leurs charmes. Elles étoient la source de tout ce qu'il y a de gracieux & de riant dans la nature. Elles donnoient aux lieux, aux personnes, aux ouvrages, à chaque chose en son genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, & qui en est comme la fleur. Enfin on ne pouvoit tenir que d'elles, ce don sans lequel tous les autres sont inutiles ; je veux dire, le don de plaire. Aussi, entre toutes les Déeses, il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états, toutes les professions, tous les âges leur adressoient des vœux, & leur présentoient de l'encens. Chaque Science & chaque Art avoit en particulier sa Divinité tutélaire ; mais tous les Arts & toutes les Sciences reconnoissoient l'empire des Graces. Leur juridiction n'avoit point de bornes. Les Orateurs, les Historiens, les Poètes, les Pein-

8 *DISSERTATION*

très, les Sculpteurs, les Musiciens; & généralement tous ceux qui cherchoient à mériter l'approbation publique, leur sacrifioient à l'envi, & ne se promettoient un heureux succès qu'autant qu'ils pouvoient se les rendre favorables.

J'ai crû que je ne m'éloignerois point du but de cette Compagnie, si je rassemblois ce que les Anciens nous ont laissé sur des Déeses qui tenoient un rang si considérable dans la Religion; & je n'ai point appréhendé qu'un semblable sujet ne parût pas assez digne du lieu où je parle. On sçait que Speusippe, disciple & successeur de Platon, plaça leur tableau dans l'école où ce fameux Philosophe donnoit ces grandes leçons de sagesse qui depuis ont fait l'admiration de tous les siècles; tant on étoit alors convaincu que les Graces doivent présider dans ces assemblées mêmes, où l'on traite les matières les plus sérieuses & les plus sublimes,

Pour garder quelque ordre dans cette

SUR LES GRACES: 9

Dissertation, je réduirai à six articles tout ce que j'ai à dire sur les Graces. Je parlerai d'abord de leur origine, & puis de leur nombre; ensuite des différens noms qu'on leur a donnés; après cela, de leurs attributs; en cinquième lieu, du culte qu'on leur rendoit; & enfin, des biens dont elles étoient les dispensatrices. Que si dans ce grand nombre de particularités, on en trouve plusieurs qui étoient connues, peut-être en trouvera-t-on quelques-unes qui ne l'étoient pas assez, & qui méritoient d'être tirées de l'obscurité. Quoi qu'il en soit, j'ai eu intention de faire des unes & des autres une sorte de système suivi & complet.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine des Graces.

Le grand inconvénient de la Théologie des Poètes, est de ne s'accorder pas assez avec elle-même. Comme un des principaux caractères du mensonge est de se

contredire, elle n'est à proprement parler qu'une suite continuelle de contradictions. Mais quoiqu'elle se démente presque sur tout, on peut dire qu'elle varie principalement sur la naissance de ses Dieux. On croyoit communément que Vénus étoit sortie du sein de la mer; il y a pourtant des Poètes qui veulent qu'elle soit née de Jupiter & de Dioné.

Selon quelques-uns, le Soleil est fils de Jupiter; & selon d'autres, fils d'Hypérion. Les uns prétendent que, par un prodige inconnu jusqu'alors, Pallas sortit toute armée du cerveau de Jupiter; les autres soutiennent que, selon le cours ordinaire de la nature, elle reçut le jour de Neptune & de Tritonis, Nymphes qui présidoient & donnoient son nom à un marais d'Afrique. Enfin, il n'y a presque point de Dieu à qui la Mythologie, grace à la fécondité du cerveau des Poètes, ne donne plusieurs pères & plusieurs mères. On ne doit donc pas s'étonner si les Anciens sont si peu

SUR LES GRACES. 11

d'accord sur la naissance des Graces. Quelques-uns ont crû qu'elles furent le fruit d'un mariage légitime, & qu'elles naquirent de Jupiter & de Junon. Mais presque tous les autres prétendent que des Déesse si charmantes durent le jour, non au devoir, mais à l'amour seul.

Hésiode, le grand Généalogiste de l'Olympe, nous apprend qu'elles furent une suite des amours de Jupiter & de la belle Eurynome, fille de l'Océan.

Onomacrite, auteur des Hymnes qu'on attribue ordinairement à Orphée, nomme leur mere *Eunomie*.

Elle s'appelloit *Hémonie*, selon les Cataloges.

Son nom étoit *Harmione*, selon Lactantius, ancien Commentateur de Stace.

D'autres l'appellent *Antinome*, *Euryméduse*, *Eurytomène*, *Evanthé*. Mais Antimaque, Poëte très-ancien, soutient qu'elles sont filles de Jupiter & de la Nymphé Eglé,

Il y en a même qui leur donnent un père mortel, & qui les font filles d'Étéocle, Roi d'Orchomène, ville de Béotie. Ils se fondent sur ce que Théocrite les appelle *Étéocléennes*; mais les plus habiles Commentateurs prétendent que le Poëte Bucolique les nomme ainsi, non parce qu'Étéocle étoit leur père, mais parce qu'il fut le premier qui leur éleva des autels & leur offrit des sacrifices. Enfin, l'opinion la plus communément reçue, quoique peut-être la moins fondée dans les écrits des Anciens, c'est qu'elles sont filles de Bacchus & de Vénus; c'est-à-dire, d'un Dieu qui dispense la joie aux hommes, & d'une Déesse qui fait les délices du Ciel & de la Terre, & que l'on a toujours regardée comme l'ame du monde.

Et certainement pour peu qu'on fasse attention au caractère des Déeses dont nous cherchons l'origine, on avouera que difficilement peut-on leur en donner une qui leur convienne mieux. Mais si tous les

SUR LES GRACES. 13

Poëtes ne tombent pas d'accord que les Graces fussent filles de Vénus, au moins ils reconnoissent tous qu'elles étoient ses compagnes inséparables, & qu'elles faisoient la partie la plus brillante de sa Cour. Moschus, dans cette charmante Idylle où il représente Europe qui joue avec de jeunes filles de son âge, dit, qu'elle *brilloit entre ses compagnes, comme Vénus brille entre les Graces.*

Anacréon, celui de tous les Poëtes de l'Antiquité qui a le mieux connu les Divinités dont nous parlons, & qui les avoit comme faites à son badinage, ne manque guères de faire aller de compagnie les Graces & les Amours. *Le fils de Cythérée, dit-il, aime à se couronner de roses, lorsqu'il danse avec les Graces.*

Le même Poëte presse un excellent Ouvrier de lui faire une coupe d'argent, & d'y représenter, à l'ombre d'une vigne, *les Amours désarmés & les Graces riantes.*

Les Poëtes Latins parlent sur cela le

même langage que les Poëtes Grecs. Horace dans cette Stance heureuse où il sçait renfermer en trois vers toutes les Divinités qui composent ordinairement le cortège de Vénus, place les Graces immédiatement après l'Amour. C'est dans cette petite Ode, où il prie la Déesse de Cnide & de Paphos d'abandonner les lieux où elle est le plus adorée, pour se transporter dans la maison de Glycère, & pour y placer son Temple. *Que votre fils armé de son flambeau, lui dit-il, que les Graces laissant flotter négligemment leurs voiles, que les Nymphes, que la Jeunesse qui vous doit tous ses charmes, que Mercure enfin accourent sur vos pas.*

On voit par le détail où nous sommes entrés, que la naissance des Graces est peut-être le point de toute la Fable sur lequel les Poëtes s'accordent le moins, & qu'ils donnent à ces Déeses jusqu'à quatre pères : sçavoir, Jupiter, le Soleil, Bacchus, Etéocle; & jusqu'à onze mères, qui sont, Junon, Eurynome, Eunomie, Hé-

SUR LES GRACES. 15

monie, Harmonie, Eglé, Vénus, Antinoé, Euryméduse, Eurytomène & Evanthé.

Je ne sçais pourtant si de ce grand nombre de mères, il ne faudroit point en retrancher trois. M. l'Abbé Sévin prétend, & son sentiment est fort vrai-semblable, que le mot d'*Eunomie* dans Onomacrite, celui d'*Hémonie* dans le vers des Catalectes, & celui d'*Harmione* dans le Commentateur de Stace, sont corrompus; & qu'il faut lire dans ces trois Auteurs, *Eurynome*, sur la foi du texte d'Hésiode, qui donne ce dernier nom à la mère des Graces.

ARTICLES II. & III.

Du nombre des Graces, & des divers noms qu'on leur a donnés.

Quoi qu'il en soit, les Anciens n'étoient pas plus d'accord sur le nombre & sur les noms de ces Déeses, que sur leur origine. Les Lacédémoniens n'en reconnoissoient

que deux, qu'ils adoroient sous le nom de *Clito* & de *Phaenné*. Les Athéniens n'en admettoient pas davantage, mais ils les appelloient *Auxo* & *Hégémone*. Hésiode, & après lui Pindare, Onomacrite & la plûpart des autres Poètes, fixent le nombre des Graces à trois, & les nomment *Eglé*, *Thalie* & *Euphrosyne*.

Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que *Thalie* passe ordinairement pour être le nom d'une des Muses. Mais quel inconvénient y a-t-il qu'une Muse & une Grace ayent porté le même nom? Les Grammairiens dont les raffinemens sont quelquefois plus spécieux que solides, prétendent que le mot *Thalie* a la penultième brève, lorsqu'il signifie une des Graces, mais qu'il a la penultième longue, lorsqu'il désigne une des Muses. On pourroit s'y tromper sur leur déposition unanime. Mais si l'on examine la chose de près, on trouvera que leur distinction n'a nul fondement dans les écrits des Anciens. Car si le mot *Thalie* est
bref

SUR LES GRACES. 17

bref dans le vers d'Hésiode, il est long dans celui d'Onomacrite.

Un autre embarras, c'est qu'Homère change le nom d'une des Graces, & l'appelle *Pasithée*. Car dans le quatorzième Livre de l'Iliade, Junon va trouver le Dieu du Sommeil; & comme Déesse du mariage, elle lui promet *Pasithée* pour femme, à-peu-près comme dans l'Enéide, elle va trouver Eole & lui promet *Déiopée*.

Je vous rendrai possesseur de la charmante Pasithée, cette jeune Grace pour qui vous passez les jours à soupirer. Stace conserve à cette Grace le nom qu'Homère lui donne, & la place même avant les deux autres. C'est dans l'endroit où il fait le dénombrement des Divinités qui fabriquèrent le fameux collier d'Hermione: collier funeste à toutes les femmes qui le portèrent, & source d'une infinité de guerres & de malheurs. Ce Poëte dit en son style pompeux: *Pasithée, la première des Graces; le*

18 *DISSERTATION*

*Dieu des agrémens , & l'aimable fils de Vénus ne mirent point la main à cet ouvrage. Le deuil , la rage , le désespoir & la discorde , le forgèrent de leurs tristes mains. Malgré l'autorité de Stace & d'Homère , les noms qu'Hésiode a donné aux Graces leur sont demeurés. Mais quoique l'opinion , qui réduit ces Déeses à trois , ait prévalu , il y avoit plusieurs endroits dans la Grèce où l'on en reconnoissoit quatre. On les confondoit avec les *Heures* , c'est-à-dire , avec les quatre Déeses qui présidoient aux quatre Saisons de l'année. C'est pour cela qu'on les représentoit couronnées , l'une de fleurs , l'autre d'épis , la troisième de pampres & de raisins , & la quatrième d'une branche d'olivier , ou de quelqu'un de ces autres arbres qui conservent leur verdure jusques dans l'hyver. C'étoit pour la même raison encore , qu'assez souvent on représentoit Apollon , Dieu des Saisons , portant de la main gauche un arc & des flèches , & soutenant de la droite de petites*

figures des quatre Graces. Je ne crois pas que la bonne & saine Antiquité en ait guères admis un plus grand nombre. Mais les Écrivains du moyen-âge renchérèrent beaucoup sur les anciens, & multiplièrent à l'infini ces Divinités. Aristenet, Auteur outré, qui dans ce qu'il écrit ne répand pas les fleurs par pincées, mais les verse avec la corbeille, voulant nous donner dans la jeune Cydippe le modèle d'une beauté parfaite, dit que les Graces voloient autour de ses yeux, non au nombre de trois, mais par centaines. L'expression, dont il se sert, est remarquable. Le Musée, dont nous avons un Poëme sur les amours de Héro & de Léandre, n'est pas plus retenu qu'Aristenet. *Les Graces*, dit ce Poëte, *brilloient dans toute la personne de Héro. N'en déplaise aux Anciens, ajoute-t-il : quand ils disent qu'il n'y a que trois Graces, ils ne disent pas vrai. Lorsque Héro daignoit sourire, on en decouvroit plus de cent dans ses yeux seuls.*

Mais Nonnus, dans le Poëme qu'il a

20 *DISSERTATION*

fait à l'honneur du Dieu des Vendanges ; porte encore les choses plus loin. Car , dans le dessein de rehausser la gloire du Dieu qu'il célèbre, il convient bien qu'il y avoit trois Graces à la fuite d'Apollon ; mais il soutient qu'il n'y en avoit pas moins de trois cens à la fuite de Bacchus.

C'est ainsi que ces Écrivains s'éloignent à l'envi de l'heureuse simplicité des premiers siècles , & se jettent dans les hyperboles les plus étranges : tant il est vrai qu'il n'y a point d'excès dont l'imagination ne soit capable , dès qu'une fois elle a passé les justes bornes. Il ne faut pas oublier que quelques Auteurs mettent la Déesse de la Persuasion au nombre des Graces, voulant nous insinuer par-là que le grand secret, pour persuader, c'est de plaire.

ARTICLE I V.

Symboles & attributs des Graces.

Quant aux symboles & aux attributs

SUR LES GRACES. 21

Les trois Graces , ils étoient en grand nombre. Au commencement, on ne représentoit ces Déeses que par de simples pierres qui n'étoient point taillées ; mais on les représenta bientôt sous des figures humaines , habillées de gaze dans les premiers temps , & dans la suite toutes nues. Pausanias avoue qu'il ne sçauroit marquer l'époque où l'on cessa de leur donner des habits. *Je n'ai pu découvrir, dit-il, quel fut le premier Peintre ou le premier Sculpteur qui s'avisâ de représenter les Graces toutes nues ; car anciennement les Sculpteurs & les Peintres leur donnoient des voiles : témoin les figures de ces Déeses que nous ont laissées Bupalé, Apelle, Pythagore de Samos & Socrate. Mais ceux qui sont venus depuis, ont, sans que je puisse deviner pourquoi, ôté aux Graces leurs habits, & les ont représentées toutes nues. Peut-être pourroit-on dire qu'ils les représentèrent de la sorte, pour faire entendre que rien n'est plus aimable que la simple nature. Les habits qu'ensuite on leur donna, n'étoient*

que d'une gaze mince & légère, pour marquer que les véritables beautés plaisent principalement par elles-mêmes ; & que si quelquefois elles appellent l'art au secours de la nature , elles ne doivent employer les ornemens étrangers que sobrement & avec retenue. On les représentoit jeunes , parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeunesse. Il semble pourtant qu'Homère ait reconnu des Graces plus avancées en âge ; car Junon , comme nous l'avons vu , promet au Dieu du Sommeil une des plus jeunes Graces.

Ce grand Poëte n'auroit-il point voulu marquer par-là que chaque âge a ses agrémens , & qu'il est même des naturels heureux & privilégiés , qui dans un âge avancé , & jusques dans la vieillesse , sçavent conserver avec bienféance & avec dignité tout ce qui rend la jeunesse aimable ? On croyoit communément qu'elles étoient filles & vierges. Peut-être parce que l'on

étoit persuadé qu'il étoit bien difficile que les agrémens de la vie pussent subsister dans le trouble d'une passion, ou parmi les embarras du mariage. Cependant, contre l'opinion commune, Homère marie deux des Graces; & , ce qu'il y a de plus surprenant, il les partage assez mal en maris; car il donne pour époux, à l'une, un Dieu qui dort toujours, & à l'autre, le plus laid de tous les Dieux. Dans le dix-huitième Livre de l'Iliade, Thétis va chez Vulcain, qu'elle trouve pressant le travail des Cyclopes, & mettant lui-même la main à l'œuvre. La Grace, qu'il avoit pour femme, accourt au-devant de la Déesse.

Sur quoi l'on peut remarquer en passant, qu'Homère s'éloigne encore ici de l'opinion commune, qui donne à Vulcain Vénus pour femme. Les Scholiastes sont fort embarrassés à deviner pourquoi le Poëte marie une Grace toute charmante au Dieu des Forges. Phurnutus, sans y chercher tant de finesse, dit qu'Homère a

24 DISSERTATION

voulu nous faire entendre par-là que les agrémens doivent régner jusques dans les ouvrages les plus mécaniques. D'autres croyent qu'il a simplement voulu marquer l'étrange bizarrerie qui se trouve dans l'assortiment de la plûpart des mariages , par laquelle il arrive assez souvent que de fort aimables femmes sont liés à des hommes qui ne le sont guères. Enfin , d'autres prétendent que cette allégorie cache une vérité morale beaucoup plus importante , qui est , que tandis que le mari se charge des soins laborieux & pénibles , la femme doit , par les agrémens de la figure , de l'humeur & des manières , faire l'ornement & la douceur de la maison. On représentoit encore les Graces dans l'attitude de personnes qui dansent , pour marquer qu'amies de la joie innocente , elles ne s'accomodent pas d'une gravité trop austère. Elles se tenoient par la main sans se quitter , pour signifier que les qualités agréables unissent naturellement les hommes ,

SUR LES GRACES. 25

& font un des plus doux liens de la société. Elles ne connoissoient point l'usage des agrafes ni des ceintures, mais laissoient flotter leurs voiles au gré des zéphyr, pour exprimer qu'il est une sorte de négligé qui vaut mieux que toutes les parures les mieux arrangées, & que dans les ouvrages d'esprit, comme dans tout le reste, il y a des négligences heureuses, infiniment préférables à la scrupuleuse exactitude. Nous lisons dans Pausanias qu'on voyoit à Elis les statues des trois Graces, où elles étoient représentées de telle sorte que l'une tenoit à la main une rose, l'autre un dez à jouer, & la troisième une branche de myrthe: Symboles dont cet Auteur nous donne lui-même l'explication. C'est que le myrthe & la rose, dit-il, sont particulièrement consacrés à Vénus & aux Graces; & quant au dez, il est une marque du penchant que la jeunesse, (âge que les Graces aiment par préférence), a pour les jeux & les ris. Mais que dirons-nous d'une coutume que les

Anciens avoient de représenter les Graces au milieu des plus laids Satyres? Jusques-là, qu'assez souvent même les statues des Satyres-étoient creuses, de manière qu'on pouvoit les ouvrir & les fermer; & quand on les ouvroit, on découvroit au-dedans de petites figures de Graces. Que pouvoit signifier un assemblage si bizarre? Auroit-on voulu nous indiquer par-là qu'il ne faut pas juger des hommes sur l'apparence, que les défauts de la figure peuvent se réparer par les agrémens de l'esprit, & qu'assez souvent un extérieur disgracié cache de grandes qualités intérieures?

ARTICLE V.

Du Culte qu'on rendoit aux Graces.

On peut aisément juger que des Divinités si aimables ne manquèrent ni d'autels ni de temples. On prétend, comme nous l'avons déjà remarqué, que ce fut Etéocle qui leur en éleva le premier, &

qui régla ce qui concernoit leur culte. Il étoit Roi d'Orchomène, la plus agréable Ville de toute la Béotie. On y voyoit une fontaine que son eau pure & salutaire rendoit célèbre par tout le monde. Près de-là couloit le fleuve Céphise, qui par la beauté de son canal & de ses bords, ne contribuoit pas peu à embellir un si charmant séjour. L'opinion commune étoit que les Graces s'y plaifoient plus qu'en aucun autre lieu de la terre. De-là vient que les anciens Poètes les appellent ordinairement *Déeses de Céphise & Déeses d'Orchomène*. Cependant toute la Grèce ne convenoit pas qu'Étéocle eût été le premier à leur rendre les honneurs divins. Les Lacédémoniens en attribuoient la gloire à Lacédémon, leur quatrième Roi. Ils prétendoient qu'il avoit bâti un Temple aux Graces dans le territoire de Sparte & sur les bords du fleuve Tiafe; & que ce Temple étoit, sans contredit, le plus ancien de tous ceux où elles recevoient des offran-

des. Quoi qu'il en soit, elles en avoient encore à Elis, à Delphes, à Perge, à Périnthe, à Byzance, & en plusieurs autres endroits de la Grèce & de la Thrace. Mais non-seulement elles avoient des Temples particuliers, elles en avoient de communs avec d'autres Divinités. Ordinairement ceux qui étoient consacrés à l'Amour, l'étoient aussi aux Graces. On avoit coutume encore de leur donner place dans les Temples de Mercure, parce qu'on étoit persuadé que le Dieu de l'Eloquence ne pouvoit se passer de leur secours. Mais surtout les Muses & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple. On sçait l'union intime qui étoit entre ces deux sortes de Divinités. Hésiode, après avoir dit que les Muses ont établi leur séjour sur l'Hélicon, ajoute que l'Amour & les Graces habitent près d'elles.

En effet, pour plaire aux unes, il falloit plaire aux autres. Pindare invoque les Graces presque aussi souvent que les Mu-

ses ; il confond leurs juridictions, & par une de ces expressions heureuses & hardies qui lui sont familières , il appelle la Poësie , *le délicieux jardin des Graces*. On célébroit plusieurs fêtes en leur honneur dans tout le cours de l'année. Mais le Printemps leur étoit principalement consacré. C'étoit proprement la saison des Graces. *Voyez*, dit Anacréon , *comme au retour des Zéphyrs les Graces sont parées de roses*. Horace ne peint jamais la nature qui se renouvelle, sans faire entrer les Graces dans cette peinture. Après avoir dit au commencement d'une de ses Odes , que par une agréable révolution les frimats font place aux beaux jours , il ajoute aussi-tôt, qu'on voit déjà Vénus , les Graces & les Nymphes recommencer leurs danses.

Cette image lui plaît si fort , qu'il la présente encore dans un autre endroit , où conservant tout le fond de la pensée , il se contente de faire quelques changemens dans l'expression.

Mais ce n'étoit pas seulement à certains temps solennels que les peuples signaloient leur dévotion envers les Graces ; il n'y avoit guères de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendoient. Il est surprenant que la piété des Anciens influât presque sur toutes les actions de leur vie. Elle se retrouvoit au milieu même des plaisirs de la table. Ils ne faisoient point de repas où la plûpart des Dieux ne fussent appelés. Ils n'avoient garde d'y oublier les Muses ni les Graces. On honoroit les unes & les autres le verre à la main, avec cette différence, que pour s'attirer la faveur des Muses, on bûvoit neuf coups, au-lieu que ceux qui vouloient se concilier les Graces, n'en bûvoient que trois.

Tous les Peuples ont toujours regardé le serment comme un acte de religion, qui, étant fait dans les circonstances & avec les conditions nécessaires, honore l'Êstre souverain. Cette sorte d'honneur ne manquoit pas aux Graces. On attestoit

leur Divinité : *De par les Graces , il a raison*, dit Socrate dans les nuées d'Aristophane. Il faut avouer pourtant qu'il y a une malice cachée sous ces termes. Car le Poète comique fait allusion par ce serment à la première profession de Socrate ; qui, avant que d'être Philosophe , avoit été Sculpteur , & avoit fait les statues des trois Graces qu'on avoit placées dans la Citadelle d'Athènes.

Enfin les Anciens aimoient à marquer leur zèle pour leurs Dieux, par divers monumens qu'ils élevoient à leur gloire, par des tableaux, par des statues, par des inscriptions, par des médailles. Or toute la Grèce étoit pleine de semblables monumens que la piété publique avoit consacrés aux Graces. On voyoit dans la plûpart des villes leurs figures, faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces Déeses peint par Pythagore de Paros. Un autre à Smyrne qui étoit de la main d'Apelle. Socrate avoit fait leurs

32 *DISSERTATION*

statués en marbre , & Bupale les fit en or ; Pausanias parle de plusieurs autres également recommandables par la richesse de la matière & par la beauté du travail. Démosthène rapporte dans la Harangue pour la Couronne , que les Athéniens ayant secouru les habitans de la Querfonèse dans un besoin pressant , ceux-ci pour éterniser le souvenir d'un tel bienfait , élevèrent un autel avec cette inscription : *Autel consacré à celle des Graces qui préside à la reconnaissance.* Et pour finir par les monumens auxquels cette Compagnie s'intéresse plus particulièrement , & qui peut-être sont beaucoup plus durables que tous les autres, il y avoit un grand nombre de médailles où les Graces étoient représentées ; plusieurs sont venues jusqu'à nous. Telle est une médaille Grecque d'Antonin Pie frappée par les Périnthiens ; une de Septime Sévère , par les habitans de Perge dans la Pamphilie ; une autre d'Alexandre Sévère , par la Colonie Flavienne , dans la Thrace ;

Thrace ; & enfin , une de Valérien père de Gallien , par les Byzantins. C'est d'après ces anciennes médailles qu'on a frappé , dans ces derniers temps , celles de Pic de la Mirande & du Connétable Anne de Montmorency , où l'on voit d'un côté les têtes de ces grands hommes , & de l'autre les trois Déeses dans les mêmes attitudes qu'on les représentoit autrefois. Ce fut aussi sur ce modèle qu'on frappa l'ingénieuse médaille de Jeanne de Navarre , où l'on représenta d'un côté cette Princesse , & au revers les trois Graces , avec cette légende : *Ou quatre , ou une.* Pensée qui a beaucoup de rapport avec celle qui se trouve dans cette jolie épigramme de l'Anthologie , faite sur une jeune personne qui réunissoit en elle tous les agrémens de la figure , des manières & de l'esprit.

Il y a quatre Graces , deux Vénus & dix Muses. Dercyle est une Muse , une Grace , une Vénus.

ARTICLE VI.

Biens dont les Graces étoient les dispensatrices.

Du reste, il ne faut pas s'étonner que les Anciens fussent si réguliers à faire leur cour aux Graces. C'étoit de ces Divinités bienfaisantes qu'ils attendoient les plus précieux de tous les biens. *Leur pouvoir*, dit Pindare, *s'étendoit à tous les agrémens de la vie.* Elles dispensoient aux hommes, non-seulement la bonne grace, la gaieté, l'égalité de l'humeur, la facilité des manières, & toutes les autres qualités liantes qui répandent tant de douceur dans la société civile, mais encore *la libéralité, l'éloquence & la sagesse*, dit le même Poëte, en leur adressant la parole.

Mais ce qui peut-être n'étoit pas moins considérable, elles donnoient ce je ne sçai quoi si vanté, qui fait qu'on est du goût de tout le monde, & qu'on plaît dans les moindres choses. Heureux don, qui seul

quelquefois tient lieu de mérite , & sans lequel le mérite n'est point de mise ! Un homme avoit beau rassembler en lui les plus grands talens , un génie universel ; une vaste mémoire , une érudition profonde ; toutes ces perfections devenoient inutiles , si les Graces n'y mettoient comme le dernier sceau. De-là vient que Platon qui trouvoit dans son disciple Xénocrate les dispositions les plus heureuses ; mais un peu de rudesse & de grossièreté ; avoit coutume de lui dire : *Xénocrate , sacrifiez aux Graces*. Et ce fut faute de leur avoir sacrifié , qu'au rapport de Plutarque, Marius ne fut pas aussi grand homme qu'il auroit pu l'être , & qu'à de fort beaux commencemens il attacha une fin qui n'y répondit guères.

Mais la plus belle de toutes les prérogatives des Graces , c'est qu'elles présidoient aux bienfaits & à la reconnoissance ; jusques-là que presque dans toutes les langues on se fert de leur nom pour expri-

mer & la reconnoissance & le bienfait. C'étoit comme Déeses de l'un & de l'autre, que l'Antiquité les révéroit principalement. Aussi avoit-elle renfermé toute la doctrine des bienfaits dans les figures allégoriques sous lesquelles on avoit coutume de les représenter. Chrysispe, un des plus grands ornemens du Portique, ayant entrepris de traiter cet endroit important de la Morale, crut qu'il ne pouvoit mieux exécuter ce dessein, qu'en donnant l'explication de toutes ces différentes figures. Sénèque, qui travailla depuis sur la même matière, blâme fort son prédécesseur de s'y être pris de la sorte, l'accusant d'avoir traité son sujet plutôt en Poëte qu'en Philosophe, & prétendant qu'on instruit tout autrement les hommes par des maximes sérieuses, que par des allégories agréables. Quoi qu'il en soit, nous avons au moins l'obligation à Chrysispe de nous avoir transmis ce que les Anciens pensoient sur les attributs des Graces, & de

Nous avoir révélé les mystères qu'ils cachent bien ou mal sous ces attributs. Je dis bien ou mal, car on est obligé de convenir que la plupart de ces sens mystiques sont un peu recherchés; mais il s'agit ici d'en donner l'histoire, & non d'en faire la censure.

D'abord, on appelloit les trois Déeses *Charites*, nom dérivé d'un mot Grec qui veut dire *joie*, pour marquer que nous devons également nous faire un plaisir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles étoient jeunes, pour nous apprendre que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir. Vives & légères, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point se faire attendre: aussi les Grecs avoient-ils coutume de dire, qu'une grace qui vient lentement, cesse d'être une grace, ce qu'ils exprimoient par un de ces jeux de mots dont ils n'étoient pas ennemis. Vierges, pour donner à entendre,

38 *DISSERTATION*

premièrement, qu'en faisant du bien, on doit avoir des vûes pures, faute de quoi l'on corrompt son bienfait ; & en second lieu, que l'inclination bienfaisante doit être accompagnée de prudence & de retenue. C'est pour cette seconde raison que Socrate voyant un homme qui prodiguoit les bienfaits sans distinction & à tout venant : *Que les Dieux te confondent, s'écriait-il ! Les Graces sont Vierges, & tu en fais des Courtisannes.* Elles se tenoient par la main ; ce qui signifioit que nous devons, par des bienfaits réciproques, ferrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles dansoient en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits ; & de plus, que par le moyen de la reconnaissance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti. C'est ainsi que, sous des figures qui sembloient n'être faites que pour le plaisir des yeux, les Anciens peut-être un peu trop amateurs

Des emblèmes & des symboles , sçavoient renfermer les verités les plus propres à éclairer l'esprit & à régler le cœur.

Je ne dois pas omettre en finissant, que trois des plus grands Poètes de l'Antiquité ont célébré les Graces dans des pièces faites exprès. Pamphos est le premier qu'on sçache, qui ait composé un hymne en leur honneur. Ce Poète aujourd'hui peu connu, mais très-fameux dans les écrits des Anciens, vivoit dans les siècles les plus reculés. Entre plusieurs Cantiques qu'il avoit faits pour différentes Divinités, pour l'Amour, pour Diane, pour Cérès, pour Proserpine, &c. celui qu'il avoit fait pour les Graces étoit regardé comme un des plus beaux. Pindare leur consacra cette Ode charmante, qui est la dernière des Olympiques, & qui rassemble en moins de quarante vers, tout ce qu'on peut dire de plus magnifique à leur gloire. C'est cette Ode qu'un Poète moderne, qui n'estime pas trop Pindare non plus qu'Homère, n'a

pas dédaigné pourtant d'imiter dans une de ses pièces qu'il a intitulée *LES GRACES*, & adressée à M. le Duc de Vendôme. Nous avons aussi dans Théocrite une Idylle qui porte le nom *des Graces*. On croiroit sur la foi du titre, que cette pièce seroit très-galante, & rouleroit en grande partie sur les trois Divinités qu'elle semble annoncer. Cependant on est tout surpris de n'y trouver presque rien qui les regarde. Ce n'est, à proprement parler, qu'une plainte chagrine. Les Graces, dont parle Théocrite, sont celles qu'il plaît quelquefois aux Poètes de faire à des hommes riches & puissans, lorsqu'ils leur adressent des vers composés à leur honneur. D'où le Poète Bucolique prend occasion de s'emporter en des reproches contre l'ingratitude des Grands, qui dès ce temps-là ne connoissoient pas assez le prix de l'encens poétique, & croyoient récompenser dignement les peines d'un nourrisson du Parnasse, s'ils lui permettoient de

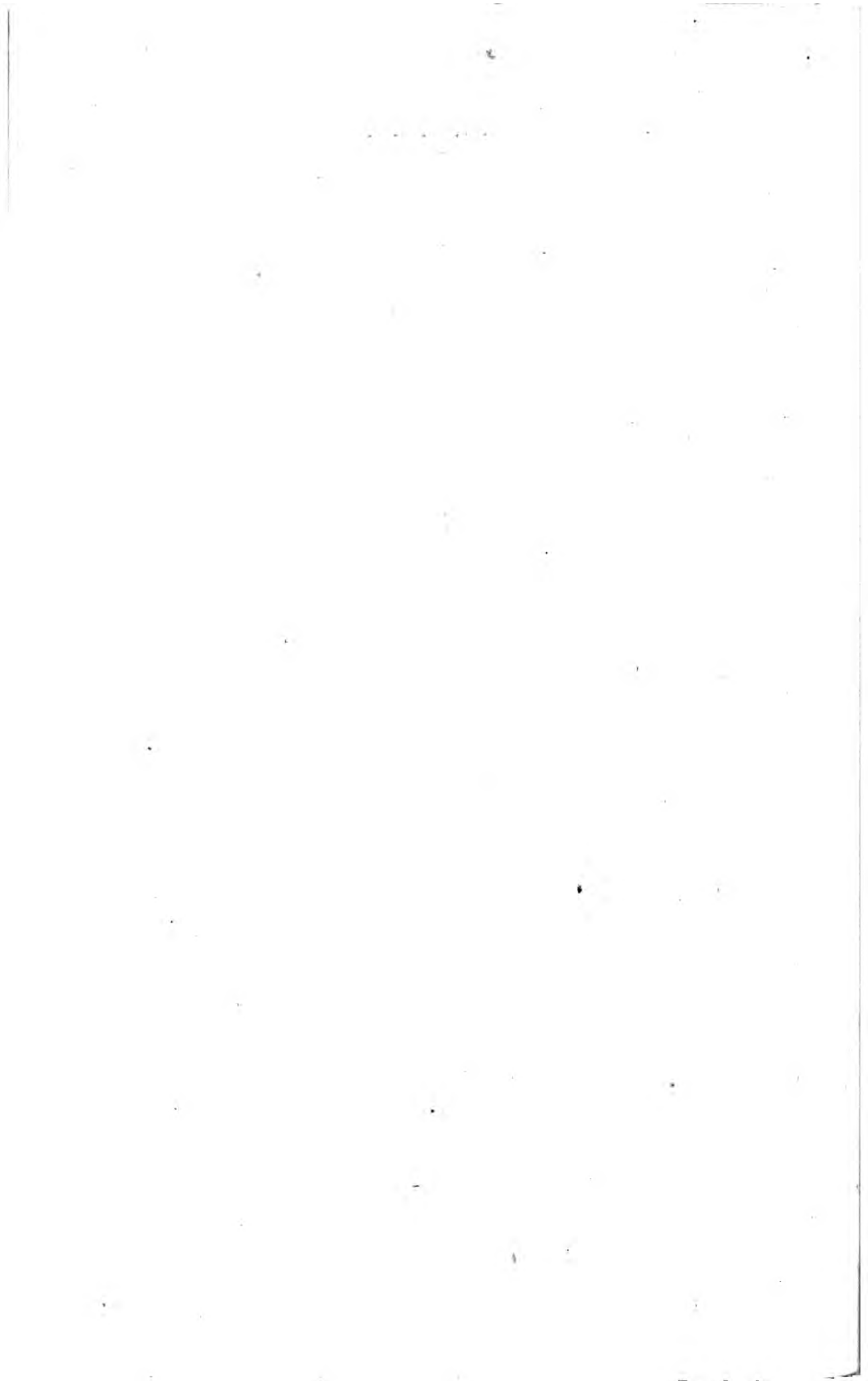
SUR LES GRACES. 41

décorer de leur nom le frontispice de ses Ouvrages. Ces reproches occupent tout le corps de la pièce qui est assez longue. Après quoi Théocrite tourne tout court, & finit par cette apostrophe, en forme de prière :

GRACES, à qui jadis Etéocle bâtit des Temples, charmantes Déeses, qui habitez Orchomène, autrefois la rivale de Thèbes, je préfère ma retraite à tous les lieux où l'on peut m'inviter. Que si pourtant on venoit à me souhaiter en quelqu'endroit, je ne craindrai point d'y paroître, pourvu que ce soit avec les Muses & avec vous; car sans vous, que peut-il y avoir d'agréable pour les Mortels? Puissent les Graces ne m'abandonner jamais!



par l'abbé Guitt. Massin





LES GRACES. ODE

A M. LE DUC
DE VENDÔME,

Par HOUDART DE LA MOTTE.

CETTE Ode est une imitation de la quatorzième Olympique de Pindare.

ODE.

DÉESSES, jadis adorées
Dans les abondantes contrées
Où Céphise roule ses eaux :
Que mon hommage vous attire,
GRACES, venez toucher ma lyre,
Et tirez-en des sons nouveaux.



PAR vous une troupe * vaillante
 Enleva la Toison brillante
 Que gardoit le Dragon de Mars :
 En vain son haleine enflammée,
 Et ses dents, mères d'une armée,
 En étoient les affreux remparts.



PAR une puissance secrète ;
 Du cœur de la fille d'Æète
 Vous fites triompher Jason :
 Vous lui prêtâtes tous vos charmes ;
 Et bientôt le Scythe en allarmes
 Perdit Médée & la Toison.



L'AMOUR vous doit ses traits, ses flammes ;
 A votre aspect, naît dans les ames
 La désirable volupté.
 Sans vous, rien ne nous intéresse :
 C'est à vous d'orner la sagesse,
 Et de faire aimer la beauté.



* Les Argonautes.

LES GRACES.

45

MALGRÉ l'appareil délectable,
Jusques à la céleste table
L'ennui s'introduiroit sans vous ;
Au goût de la troupe choisie,
Vous assaisonnez l'ambroisie,
Et rendez le nectar plus doux.



TOUT fleurit par vous au Parnasse :
Apollon languit & nous glace,
Si-tôt que vous l'avez quitté.
Mieux que les traits les plus sublimes,
Vous allez verser sur mes rimes
Le don de l'immortalité.



OUI, je sens que pour moi Thalie
A ses sœurs aujourd'hui s'allie ;
Elle me dicte mes Chançons.
Quels vers vont couler de ma veine !
La raison obéit sans peine
A la contrainte de mes sons.



J E célèbre un nouvel Hercule ;
Et si, bravant un vain scrupule ,
Je joins les Graces aux combats ;
N'en est-il pas de martiales ,
Telles que tu nous en étales ,
Guerrière & charmante Pallas ?



C' E S T par vous, héroïques Graces ;
Que V E N D Ô M E sçait sur ses traces
Enchaîner les cœurs des Soldats :
Ces cœurs plus puissans que l'épée
Aux eaux infernales trempée ;
Ces cœurs, la force des Etats.



D E S Guerriers l'ami le plus tendre ;
Une égale ardeur lui doit rendre
Un ami dans chaque Guerrier.
En est-il un seul qui ne tente ,
Malgré la Parque menaçante ,
D'être en mourant son bouclier ?



TOI, Déesse aux rapides aîles,
Qui des actions immortelles
Instruis seule tout l'Univers,
Pénètre aux ténébreux rivages ;
Force, pour t'y faire un passage,
Les noires portes des Enfers.



CHERCHE, entre les Royales ombres,
HENRI, l'honneur de ces lieux sombres ;
Ce Prince autrefois notre appui.
Peins **V**ENDÔME aux yeux de son père :
Dis-lui l'usage qu'il sçait faire
Du sang qu'il a reçu de lui.



FAIS voir cet invincible Alcide,
Cherchant d'une course rapide,
La gloire à travers les hafards :
Peins ces Villes, sanglans théâtres,
Que ses sièges opiniâtres
Ouvrirent à nos étendards.



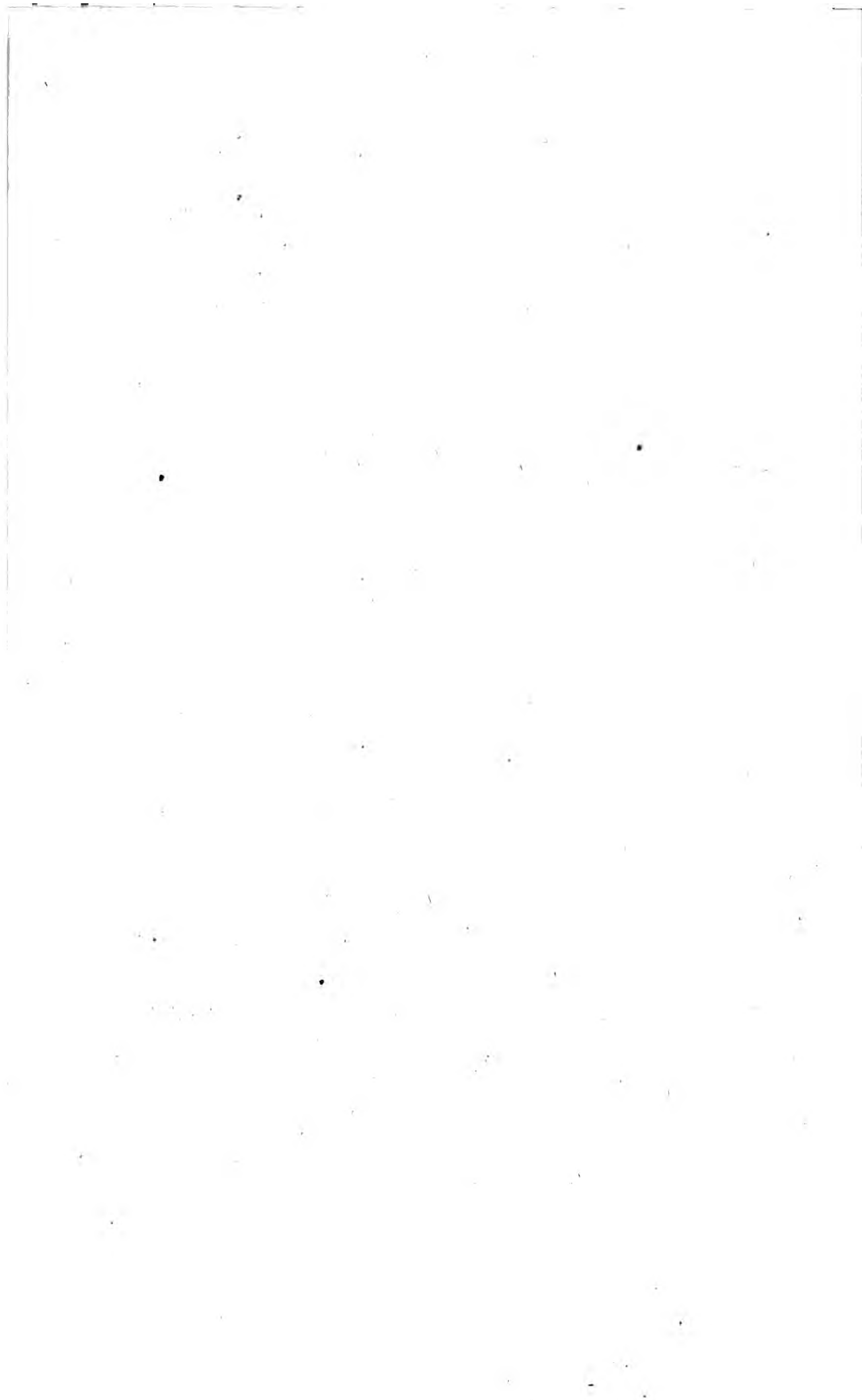
MAIS sur-tout décris le carnage
Que vit l'Adda sur son rivage,
Dès que ce vainqueur y parut;
Ces corps pleurés de tant de veuves,
Que l'onde porte au Dieu des fleuves,
Surpris de ce nouveau tribut.



EUGENE au fort de la tempête
Crut même sentir sur sa tête
La pesante faux du trépas:
Dans la fuite il chercha sa gloire,
Et compta pour une victoire
D'avoir sauvé quelques Soldats.



ÉPI TRE





J. M. Moreau le jeune inv.

De Longueval Sculp.

LES GRACES PRESIDENT AUX PLAISIRS



ÉPITRE AUX GRACES.

Par M. L. C. D. B.

O VOUS, qui parez tous les âges ;
Tous les talens, tous les esprits :
Vous, dont le temple est à Paris ,
Et quelquefois dans les villages ;
Vous que les plaisirs & les ris
Suivent en secret chez les sages :
GRACES, c'est à vous que j'écris :
Fugitives ou solitaires ,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse & vous fuit :
Aussi simples que les Bergères ,
Le goût vous fixe & vous conduit .
Indifférentes & légères ,
Vous échappez à qui vous fuit .

D

Venez dans mon humble réduit ;
Vous n'y ferez point étrangères.
Rien ne peut y blesser vos yeux :
Votre frère est le seul des Dieux
Dont vous verrez chez moi l'image.
Dans son carquois brille un seul trait ,
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc , sœurs du tendre Amour ,
Éclairer ma retraite obscure ;
Venez ensemble , ou tour à tour ,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits , charmantes Déeses ,
Sont prodigués dès le berceau ,
Et jusques au bord du tombeau ,
Vous nous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfans si vifs & si doux ,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous ;
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux ;
Vous vous jouez dans leurs cheveux ,
Pour en parer la négligence.

AUX GRACES.

51

Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaisir, la beauté,
Ces trois enfans de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour, à travers son bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache :
Rien à ses yeux n'est toujours beau ;
Et quand de vos bras il s'arrache,
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et ferment le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à déguster,
Moins délicat & plus volage,
Le plaisir se laisse emporter
Sur l'aîle agile du bel âge :
Il dévore sur son passage
Tous les instans, sans les compter.
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par tout où brille votre image,
Le goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage.

D ij

Sans vous , que feroit la beauté ?
C'est par les Graces qu'elle attire :
C'est vous qui la faites sourire ;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté,
Qu'on sent & qu'on ne peut décrire ,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des désirs ardens qu'elle inspire.
Le Dieu d'amour n'est qu'un enfant ;
Il craint la fierté de ces belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable.
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable ,
Ce qu'on est contraint d'admirer !
Les belles qui suivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon , après mille disgraces ,
Après mille transports jaloux ,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Graces.

AUX GRACES.

53

L'air, la démarche, tous les traits ;
L'esprit, le cœur, le caractère,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphé qui craint un regard ;
Et qui pourtant en est émue ;
La Naiade qui par hasard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue ;
La Vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enyvre ;
Et lui fait sentir que, pour vivre,
L'enjouement vaut mieux que l'esprit ;
De l'Amour victime rebelle,
La Boudeuse qui dans un coin
Semble fuir l'amant qu'elle appelle ;
Qui, plus sensible que cruelle,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle.
La Rêveuse dont la langueur
La rend encore plus touchante ;
Qui se plaint d'un mal qui l'enchanté ;
Dont le remède est dans son cœur.
La Coquette qui nous attire,
Quand nous croyons la dédaigner ;
Et qui, pour sûrement régner,
Semble renoncer à l'empire.

D iij

L'Amante qui, dans son ardeur,
A de l'amour fans indécence,
Et qui sçait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence.
La Beauté dont les yeux charmans
Donnent des désirs fans yvresse,
Qui, fans refroidir ses amans,
Leur fait adorer sa sagesse.
La finesse sans fausseté,
La sagesse sans pruderie,
L'enjouement sans étourderie;
Enfin la douce volupté,
Et la touchante rêverie;
Un geste, un soupir, un regard:
Ce qui plaît sans peine & sans art,
Sans excès, sans airs, sans grimaces,
Sans gêne, & comme par hafard,
Est l'ouvrage charmant des Graces.

CESSEZ donc de vous allarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'Amour touchante victime,
O vous qu'il blesse & fuit toujours,

AUX GRACES.

55

Les Graces offrent leur secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime.
Allez encenser les autels
De ces charmantes Immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles ;
Et les Amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles :
On s'accoutume à la laideur :
L'esprit nous la rend supportable.
Les Graces suivent tous les âges ;
Elles réparent leurs outrages ,
Et sement les fleurs du printems
Sur l'hyver paisible des Sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des Graces que dans sa jeunesse
Chantoit l'Amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles ,
Le monde encore est occupé.
La mort de l'ombre de ses aîles
N'a point encore enveloppé
Leurs chanfonnettes immortelles :
Le seul esprit & les talens
N'éternisent pas nos merveilles :
L'oubli , qui nous suit à pas lents ,

D iv

Fait périr le fruit de nos veilles;
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable;
Un auteur n'est jamais parfait;
Quand il néglige d'être aimable.

MARTYRS illustres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel est le sort inévitable.
Dans l'abyfme immense du temps
Tombent ces recueils importans
D'Historiens, de Politiques,
D'Interprètes & de Critiques,
Qui tous, au mépris du bon fens,
Avec les livres Germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas:
Mais le plaisir qui ne meurt pas,
Abandonne à fa barbarie
Les annales des potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie,
Pour sauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de Ménélas.

Et le tendre Amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de sçavant homme :
Mais les graces de Cicéron
Tirèrent des cendres de Rome
Et ses ouvrages & son nom.
Je ne sçai par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pû percer la nuit obscure ,
Où tombe tout livre excédant :
Mais je sçai bien , en attendant ,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps ;
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Graces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie ,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie ,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie ,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la Tragédie.
Malheur à tout esprit grossier ,

58 *ÉPITRE AUX GRACES.*

A l'ame de bronze & d'acier
Qui les méprise & les ignore.
Le cœur qui les sent, les adore,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la Nature,
Qui fîtes l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies
Qui, sans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture,
Daignez reparoître au grand jour :
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'Amour.





LES GRACES.

C O N T E

ANACRÉONTIQUE,

Traduit de l'Allemand de M. GERSTENBERG.

VERS la fin d'un beau jour de Printems, les Graces folâtroient près d'un bois au bord des fontaines d'Acidalie, lorsque la plus belle des trois sœurs, Aglaé, disparut tout-à-coup. Quels furent les regrets & les gémissemens de ses Compagnes, quand elles n'apperçurent plus Aglaé? Les accens d'Orphée, lorsqu'il demandoit sa chère Euridice au Dieu des Enfers, étoient cent fois moins touchans. » Aglaé! s'écrioient-elles. Aglaé, répondoit tristement l'Echo. » Hélas! » Pan la guettoit depuis long-temps; le

» perfide la tient en son pouvoir. Nous ne
» reverrons plus Aglaé ! Que deviendrons-
» nous sans elle ! Mais aussi sans nous que
» deviendra-t-elle elle-même ? « Cepen-
dant Aglaé ne paroïssoit pas. Désolées ,
elles visitent tous les buissons ; elles en
battent les feuillages , & à chaque coup
reculent d'effroi : car autant elles désire-
roient de retrouver leur Compagne , au-
tant elles craignent d'appercevoir son Ra-
visseur.

Elles arrivent enfin près d'un bosquet
de roses, où l'Amour m'avoit conduit avec
ma chère Chloé. Nos bras étoient entre-
lacés ; je donnois & je recevois des baisers
sans nombre. Les Graces nous surprirent
au milieu de nos caresses. » Ah ! c'est
» Aglaé, s'écrièrent-elles. Méchante ! peux-
» tu te dissimuler la douleur que nous a
» causé ton absence ? Et c'est ainsi que tu
» la partages ! « A ces mots, elles l'em-
brassent, lui prennent les mains, & s'en-
fuient plus rapidement que le Zéphyr.

ANACRÉONTIQUE. 61

» Arrêtez , m'écriai-je , arrêtez Déeses !
» ce n'est point Aglaé , c'est Chloé : oui ,
» c'est elle , c'est ma Chloé que vous enle-
» vez à son Amant. « Mais je n'étois point
entendu : les Graces fuyoient avec encore
plus de vîtesse & de légèreté. Désespéré ,
je veux courir après les Déeses : j'entends
une voix qui m'appelle. Je tourne la tête :
c'étoit Aglaé. » Pourquoi courir après
» Chloé , me dit-elle ? Viens , heureux
» Mortel , viens l'oublier dans mes bras :
» l'immortelle Aglaé est ta conquête. « A
ces mots , considérant Aglaé , je crus voir
en effet ma Maîtresse , comme les Graces
avoient pris ma Maîtresse pour Aglaé :
mais si mes yeux purent s'y méprendre ,
mon cœur ne s'y méprit pas. » Non , m'é-
» criai-je , je ne ferai point infidele à
» Chloé. « Et portant une main hardie sur
celle d'Aglaé , je l'emmene , & je la con-
duis à ses sœurs qui ne reconnurent leur
méprise , qu'à la constance de mes transf-
ports pour Chloé.

CHANSON.

LES Graces voyageoient un jour ;
Le tendre Amour suivoit leurs traces.
Vous servîtes d'asyle aux Graces ,
Mon cœur en sertit à l'Amour.





E X T R A I T
D U B A L L E T
D E S G R A C E S ,
De M. ROY.

A V E R T I S S E M E N T .

LES Graces relevent la Beauté ; souvent elles y suppléent , presque toujours elles en triomphent. C'est cette idée du galant Ovide, idée si flatteuse pour le sexe, que l'on a tâché de rendre sur la Scène. Les agrémens sont plus aisés à sentir qu'à définir : inséparables de la personne qui les possède, ils sont l'ame de toutes ses actions. Ils ne se bornent point aux talens.

64 **AVERTISSEMENT.**

On n'a pas toujours occasion de les exercer sçavamment, sans y joindre les Graces. Elles sont de toutes les heures ; il faut donc les attacher aux caractères. On a choisi ceux qui présentoient le plus de diversité, tels que l'*Ingénuité*, la *Mélancolie*, l'*Enjouement*.

L'art de plaire est l'art suprême :
Il tient la clef des cœurs, il les ouvre à son gré.
Un bel objet n'est qu'admiré,
Mais ce sont les Graces qu'on aime.



PROLOGUE.

PROLOGUE
DU BALLET DES GRACES.
ACTEURS.

LA PRÊTESSE du Temple consacré à HÉLÈNE,
 sous le nom de *Vénus l'Etrangère.*

CHŒUR DE PRÊTESSES.

DEUX ÉGYPTIENNES.

L'AMOUR.

CHŒUR DES AMANS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRÊTESSE, CHŒUR DE PRÊTESSES.

CHŒUR.

CHANTONS de la Beauté, chantons l'aimable
 empire :

On voit voler les cœurs au-devant de ses loix :
 Reine de l'Univers, elle enchaîne les Rois ;
 Sa puissance s'étend sur tout ce qui respire.

E

LA PRÊTESSE.

Regnez, divine Hélène, honneur de ces climats ;
Sous le nom de Vénus le Nil vous rend hommage.
Dans ce Temple marqué des traces de vos pas,
Vous enchaînez le temps aux pieds de votre image ;
Vous suspendez son funeste ravage ,
Et les Belles par vous renouvellent d'appas.

CH Œ U R.

Chantons , &c.

LA PRÊTESSE.

La Beauté s'ouvre les Cieux ,
Elle y place des Mortelles :
Elle en fait descendre les Dieux ,
Contens de languir auprès d'elles.

Un Vainqueur audacieux ,
A ses Guerriers doit sa gloire :
Il n'appartient qu'à de beaux yeux
De jouir seuls de leur victoire.



SCÈNE II.

DEUX ÉGYPTIENNES, LA PRÊTESSE,
CHŒUR.

LES DEUX ÉGYPTIENNES.

ÉCOUTEZ nos soupirs, voyez couler nos
larmes.

Hélène avoit sur nous répandu ses faveurs :

Malgré ses dons, au mépris de nos charmes ;

Nous n'éprouvons que d'insensibles cœurs,

Et c'est en d'autres mains que l'Amour met ses
armes.

LA PRÊTESSE.

Puissante Déesse, achevez :

Votre gloire le veut, & ma voix vous implore.

A vos bienfaits que manque-t-il encore,

Et quels autres trésors avez vous réservés ?

Quel prodige ! quelle lumière

Se répand dans ces lieux !

Quels sons touchants ! .. tout l'Olympe s'é-
claire...

Quel présage charmant ! l'Amour descend des
Cieux.

 SCENE III.

L'AMOUR, LA PRÊTESSE,
 LES DEUX ÉGYPTIENNES,
 CHŒUR.

L'AMOUR.

FOIBLES Mortels, un succès malheureux
 Devient souvent le prix d'un souhait téméraire ;
 Laissez aux Dieux le soin de satisfaire
 Vos besoins , plutôt que vos vœux.

Ce n'est pas la Beauté qu'Hélène eut en partage ;
 Qui soumit à ses loix tant d'illustres Vainqueurs :
 Les Graces la guidoient , sa gloire est leur ou-
 vrage.

La Beauté n'a souvent que le sort des couleurs :
 Elle attache les yeux , sans attendrir les cœurs.
 Aux Graces désormais adressez votre hommage.

LA PRÊTESSE *aux Graces.*

Du tendre Amour fidelles sœurs,
 Vous échappez souvent aux yeux vulgaires.
 Heureux qui peut sentir vos secrettes douceurs !
 Vos traces promptes & légères,
 Sans nous en avertir , s'impriment dans les cœurs.

PROLOGUE.

69

L'AMOUR *au Chœur.*

Ne croyez pas
Voir l'Amour sur vos traces ;
Si les Graces
N'ont conduit ses pas.
De la Beauté la gloire est passagère,
Et les Talens
Ont, pour charmer les sens ;
Peu d'instans :
Mais l'Art de plaite
Est de tous les temps.
Pour fixer vos Amans,
L'Art de plaire
Est de tous les temps.

L'AMOUR.

Mortels, rassemblez-vous des plus heureux climats ;
Rien ne manque plus à ma gloire.
La Beauté quelquefois éprouve des ingrats,
Mais les Graces toujours remportent la victoire.
Tout répond à ma voix, & pour chercher des fers,
On vient du bout de l'Univers.

CHŒUR DES AMANS.

Régnez, Divinités charmantes,
Que votre empire heureux s'augmente chaque jour.

E ij

Vous resserrez les chaînes de l'Amour,
 Vous rendez nos flammes constantes.

.....

L'AMOUR.

Les Graces vont lancer des traits toujours vain-
 queurs.

Sur l'enjouement, l'innocence & les pleurs
 Je fonde l'empire des Belles.

Les ris, l'Amour timide, & les tendres langueurs,
 Par mille ressources nouvelles,

Vont éveiller, séduire, & toucher tous les cœurs.

*LES Caractères qui forment les trois Entrées
 du BALLET DES GRACES, sont
 attachés à des sujets historiques qui seroient
 déplacés dans ce Recueil : il suffira donc de
 les indiquer.*



PREMIER ACTE.

L'INGÉNUÉ.

De modestes regards, l'air de naïveté,
En ne demandant rien, obtiennent notre hom-
mage :
Des pièges différens dont l'Amour fait usage ;
C'est le plus sûr & le moins redouté.

SECOND ACTE.

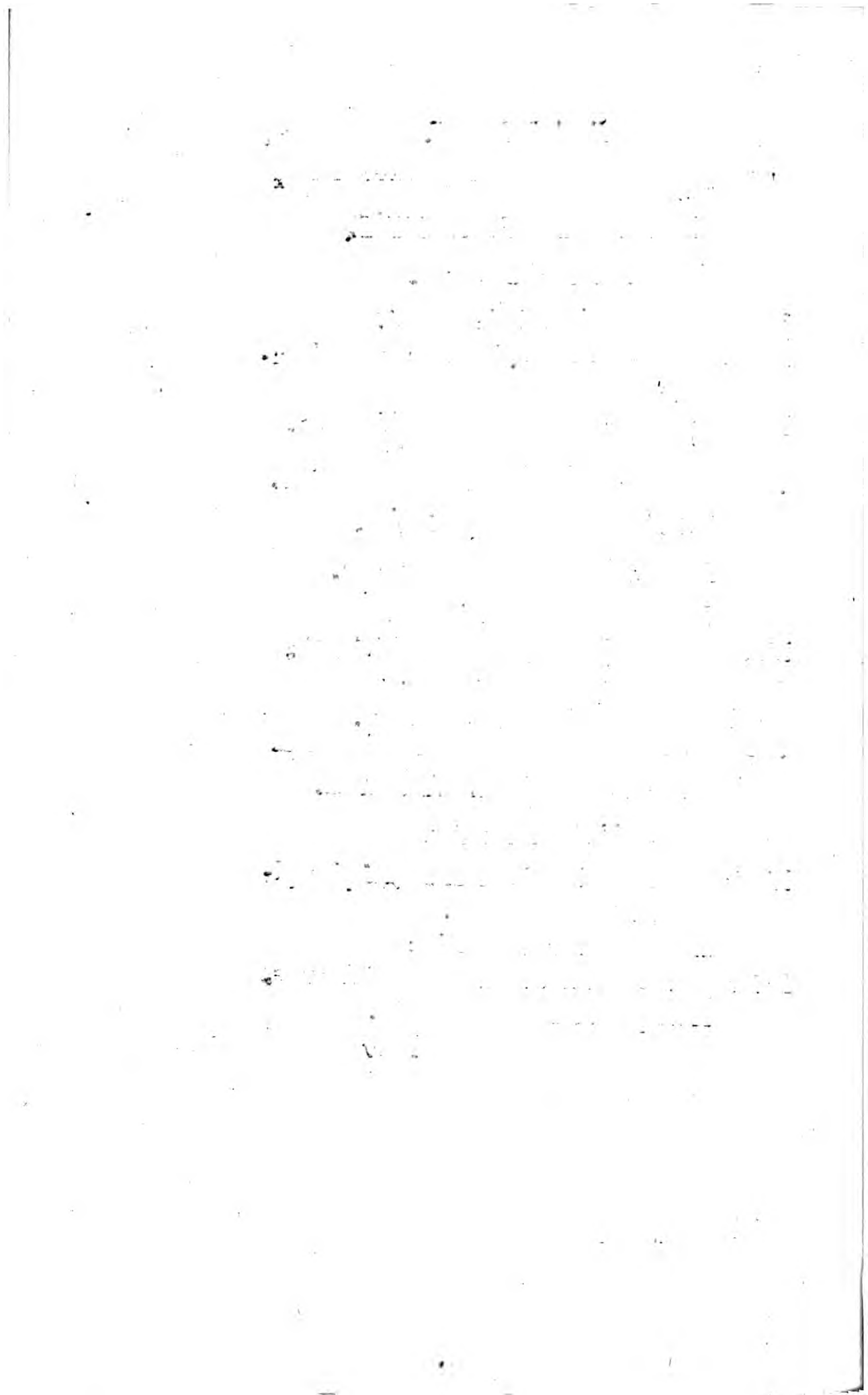
LA MÉLANCOLIQUE.

Il est flatteur pour un Amant,
De causer ou sécher les pleurs d'une Maîtresse :
C'est chez elle que la tristesse
Est de l'amour le voile ou l'aliment.

TROISIÈME ACTE.

L'ENJOUÉE.

L'enjouement rend toujours la beauté plus pi-
quante,
Il donne l'effor aux attraits :
Et lorsque l'Amour rit dans les yeux de l'Amante,
Il n'a plus besoin d'autres traits.



LES GRACES VENGÉES,

DRAME composé pour le petit Théâtre de la Cour de Vienne , par l'Abbé *MÉTASTASIO*, du temps de l'Empereur *CHARLES VI*. Ces sortes de divertissemens étoient ordinairement exécutés, soit à Vienne, soit à la Favorite, par la Famille Impériale. L'Empereur, qui aimoit & cultivoit les talens, y tenoit quelquefois le Claveffin ; il y a même quelques-uns de ces divertissemens, dont ce Prince a composé la Musique.

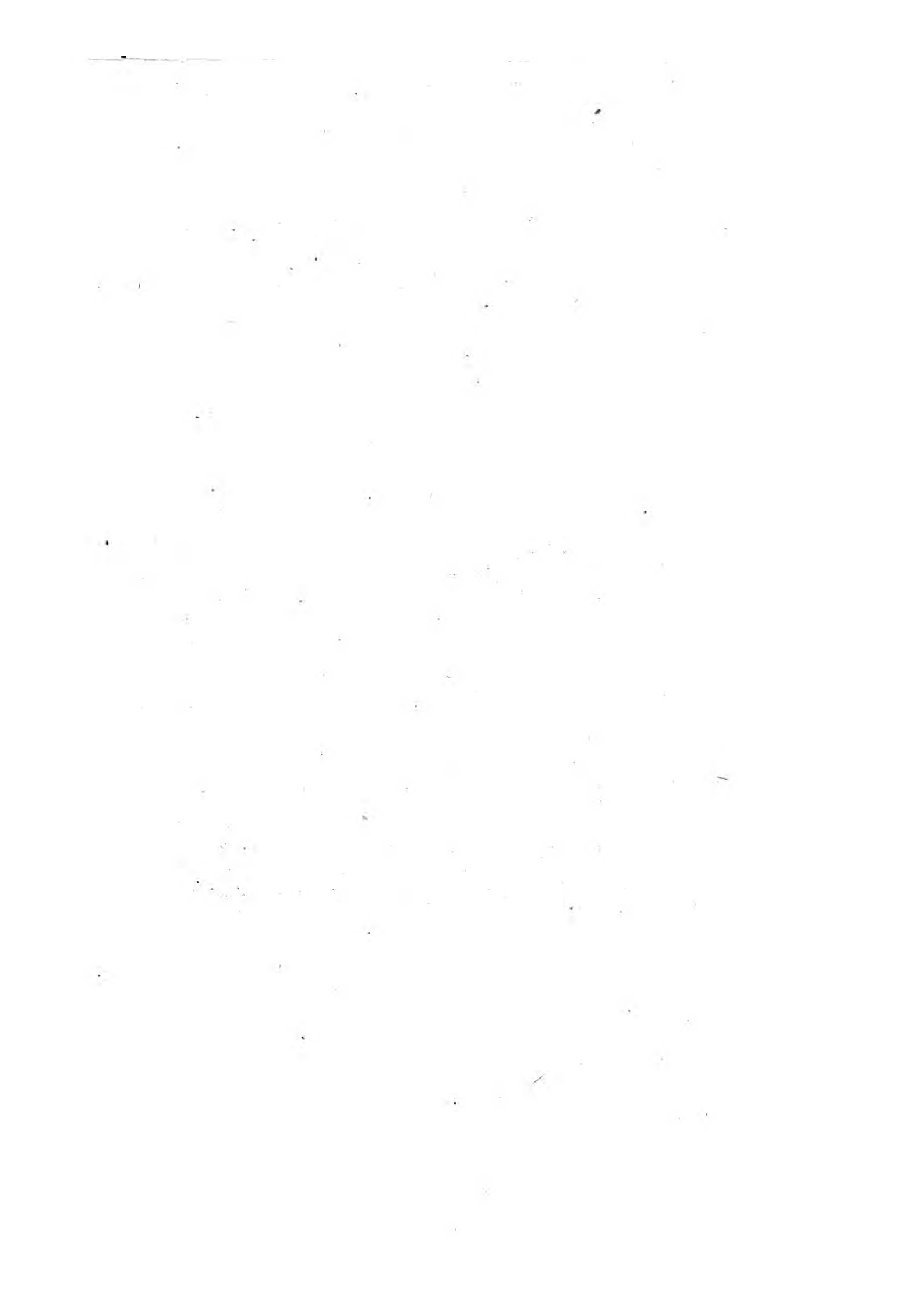
INTERLOCUTEURS.

EUPHROSINE.

AGLAÉ.

THALIE.

La Scène est dans une Campagne de la Béozie.





J. M. Moreau le jeune inv.

J. B. Simonet Sculp.

LES GRACES VENGEES



LES GRACES

VENGÉES.

Le Théâtre représente un Bois de Lauriers arrosé par la fontaine Acidalie.

EUPHROSINE.

MES SŒURS, n'espérez pas m'appaiser; mon courroux est trop juste, vous devez bien plutôt le seconder. Que Vénus cherche d'autres compagnes; abandonnée des Graces, elle fera peut-être moins vaine. Le jour approche; qu'elle sorte, si bon lui semble, de la demeure céleste; mais qu'elle aille seule prévenir l'Aurore. On verra si, sans nous, son étoile brillera de tant d'éclat.

A G L A É.

Ne dérangeons pas l'ordre des Sphères.

T H A L I E.

Nous retardons le jour.

A G L A É.

Les Chevaux du Soleil s'impatientent d'un trop long repos.

T H A L I E.

Déjà l'Aurore est éveillée, Vénus attend.

A G L A É.

Allons lui préparer ses Colombes amoureuses ;
sa conque marine, ses guides de roses.

E U P H R O S I N E.

Arrêtez, mes sœurs, écoutez-moi ; servirons-nous sans cesse les fantaisies de Vénus ? Serons-nous toujours exposées aux insultes de son fils ? Ah ! vengeons-nous de tant d'outrages. Montrons nous filles de Jupiter.

A G L A É.

Mais quelle nouvelle offense t'irrite ?

E U P H R O S I N E.

Vous allez juger si je me plains à tort. L'orage imprévu qui troubla hier les Cieux dans l'Isle de Chypre, surprit l'Amour je ne sçai où : il marcha une heure entière, égaré, exposé au vent & à une pluie froide. Enfin, il gagna le Palais de Vénus, où j'étois avec la Déesse. Quand il arriva, il étoit si défait, si changé, que sa mère même ne le reconnut pas. L'eau dégouttoit de son carquois, de ses flèches, de son arc, de ses habits,

de ses cheveux , de son bandeau , de ses aîles : il pleuroit , il frissonnoit ; de fréquens sanglots l'empêchoient de parler. Qui n'eût eu pitié du perfide ! L'amitié me fait courir vers lui. Je le prends par la main ; pour rappeler la chaleur qu'il a perdue , je rassemble des branches d'arbres enlevées aux forêts d'Arabie , & je les allume. L'odeur qu'elles répandent parfume l'air. J'essuie son front ; je presse l'eau dont ses vêtemens & ses cheveux sont remplis ; je serre , je réchauffe ses mains dans les miennes ; je le caresse , je le console. Quel est le prix de mes soins ? A peine sent-il revenir ses forces , qu'il demande ses armes : il veut voir , dit-il , si elles sont en état. Le perfide ! l'ingrat ! il me tire une de ses flèches. J'ai paré le coup ; il n'a pas été jusques à mon cœur , mais il m'a blessé la main *.

A G L A É.

Et qu'a fait Vénus ?

T H A L I E.

L'a-t-elle puni ?

E U P H R O S I N E.

Vénus le punir ! Redoutant ma colère , elle l'a pris dans ses bras , pour le sauver de ma vengeance , l'a baïsé , l'a applaudi , & m'a regardé avec un ris moqueur.

* Voilà l'Amour mouillé d'Anacréon.

A G L A É.

Je vous avoue, ma sœur, que ce mépris est insupportable.

T H A L I E.

Cependant il ne convient pas de s'abandonner à la colère; il faut souffrir & se taire.

E U P H R O S I N E.

Nous taire & souffrir! Non, je veux réprimer tant d'orgueil, tes conseils sont inutiles. Si le cruel est à craindre, quand il pleure, quand il gémit, que fera-ce lorsqu'il menacera?

T H A L I E.

Crois-tu avoir seule à te plaindre?

A G L A É.

L'Amour nous épargne-il plus que toi?

E U P H R O S I N E.

Ah! vos injures sont légères au prix des miennes.

A G L A É.

Un jour, fuyant l'ardeur du soleil, je cherchai l'ombre de ce bois solitaire. Après m'être rafraîchie à la fontaine, je me couchai sur le gazon. Le silence, l'ombrage, le doux bruit que formoit l'agitation des arbres, le murmure du ruisseau voisin, un zéphir flatteur qui se jouoit sur mon visage, me livrèrent à un sommeil délicieux. L'Amour

étoit caché près de moi. Il m'observe, & soudain il court former un lien de roses entrelacées ; il s'approche sans bruit, m'en enveloppe, me le passe plusieurs fois autour du corps, & m'attache au tronc d'un laurier. Il fait le coup avec tant d'adresse, qu'il a le temps de retourner se cacher, sans que je m'aperçoive de rien. Je m'éveille, je veux porter la main à mes yeux. Je ne puis. Encore à moitié endormie, tremblante, je veux me lever. Je me sens arrêtée. Ma crainte redouble : plus je cherche à me dégager de mes liens, plus je les serre, plus je m'embarasse. L'Amour rit ; je l'entends, je me retourne, je vois l'auteur de ce bel exploit. Quel est mon dépit ! Je l'appelle téméraire, perfide. Il rit, sans me répondre. J'emploie la prière : je le supplie de me détacher : je lui donne les noms les plus doux ; tout m'est inutile. Enfin, si le hasard n'eût amené Hébé pour me me mettre en liberté, je serois encore captive.

EUPHROSINE.

Es-tu insensible à une si cruelle injure ?

AGLAE.

Que veux-tu ? ma colère ne dure pas. Quelquefois, animée de courroux, je veux punir l'audacieux ; mais songeant que c'est un enfant, je l'excuse, je lui pardonne, j'en ai même pitié.

Ce que l'Amour vous a fait , n'est rien au prix de ce que je vais vous raconter. A chaque instant il me joue quelque tour nouveau. Par le trait que vous allez entendre, vous pourrez juger des autres. Dans l'endroit où la mer vient baigner Amathonte , à l'ombre d'un rocher qui courbe sa cîme sur l'onde , un jour je m'amusois à pêcher : l'Amour étoit avec moi : il sembloit ne songer qu'à jouer sur l'herbe ; je ne me défiois pas de lui. Le trompeur voyant ma sécurité , en abusa bientôt. Il cache quelques traits sous un dictame fleuri. Plus loin , entre les herbes & les fleurs , il tend un filet très-fin. Je l'entends crier : *Ah ! je suis blessé.* Je le vois porter ses mains à son visage. Je jette ma ligne , je vole , je lui demande ce qui lui est arrivé. » Une abeille , dit-il , une abeille ma fait » une cruelle piquûre ; de grace , donnez-moi du » secours. « Il pleuroit : crédule , je me sens attendrie. Pour trouver de quoi le guérir , je marche vers le dictame voisin. Tandis que j'en choisis les plus jeunes feuilles , je rencontre les traits perfides ; je me blesse. Le traître passant en un instant des larmes au ris : » Je ne voulois pas autre chose , s'écrie-t-il ; » je suis guéri , regarde. « En même temps , il me montre ses joues qui n'avoient souffert

fait aucun mal. Qui pourroit exprimer ma colère? Je cours à lui, pour me venger. Il fuit, il me fait faire cent & cent pas d'un côté & d'autre, & il a la malice de me conduire au filet caché. Je tombe & je me sens prise par le pied. Ce second outrage redouble mon courroux. Je fais tant, que je romps les nœuds qui mē retiennent. Je l'aurois sûrement atteint; mais le temps que j'avois employé à me débarrasser lui avoit donné celui de s'enfuir, en riant de m'avoir attrapée.

EUPHROSINE.

Et tu prétends que nous devons souffrir & nous taire! Ce sont-là tes conseils!

THALIE.

Je hais l'Amour autant que tu le détestes; son nom m'est en horreur. Je voudrois me venger, & le punir; mais comment? Ses insultes sont cruelles, j'en conviens. Il est sans foi; il ne connoît ni égards ni pitié: mais ne traite-t-il pas tout le monde de la même façon? Chacun s'en plaint, chacun le redoute. Puisqu'il n'épargne pas plus les autres que moi, dois-je être honteuse de ce qui m'arrive?

EUPHROSINE.

Ma sœur, ce n'est pas l'Amour qui est le véritable objet de ma haine: un tel ennemi est à dé-

E

daigner. Mais les extravagances du fils sont la faute de la mère : c'est notre persécutrice déclarée ; ces légères injures m'en rappellent de plus grandes.

A G L A É.

Qu'elles sont ces injures ?

E U P H R O S I N E.

Peux-tu le demander ? De quels soins le destin nous a-t-il chargées ? Quel est notre véritable emploi ?

A G L A É.

C'est de rendre les mortels bienfaisans & reconnoissans, d'établir entr'eux l'union....

T H A L I E.

D'éteindre les flambeaux de la colère & de la haine....

A G L A É.

De former l'amitié, d'entretenir la paix.

E U P H R O S I N E.

Et Vénus, qui ne songe à étendre son empire que par l'Amour, nous occupe à toute autre chose. Elle exige que nous servions son fils ; il faut nous accommoder à toutes ses folies. Notre soin est tantôt d'embellir sa bouche d'un sourire, tantôt de régler le mouvement de ses yeux. Cependant l'infidélité, la violence renversent la justice & les

V E N G Ê E S.

83

loix. Le feu d'une division funeste se répand sur la terre.

A G L A É.

Cela n'est que trop vrai.

T H A L I E.

Mais comment pourrions-nous nous venger ?

E U P H R O S I N E.

J'en fais un moyen digne de nous. Sans les Graces, Vénus n'est rien. Eh bien, si nous voulons la punir, formons une Beauté qui efface la sienne.

A G L A É.

Oui, ma sœur.

T H A L I E.

J'y consens.

E U P H R O S I N E.

Donnons-lui tout ce qui manque à Vénus ; unissons la beauté & la majesté ; que les appas ornent la modestie ; qu'elle rassemble toutes les vertus, & que son visage annonce la bonté de son cœur royal.

A G L A É.

Mais en qui tant de dons pourront-ils se réunir ?

E U P H R O S I N E.

En celle dont on parle tant dans les Cieux, en

F ij

84 *LES GRACES VENGEES.*

celle enfin dont la naissance doit illustrer ce siècle.

THALIE.

Et quand doit-elle naître ?

EUPHROSINE.

En ce jour.

AGLAÉ.

Et son nom ?

EUPHROSINE.

Elise.

AGLAÉ.

Oh ! ne tardons pas.

THALIE.

Allons.

EUPHROSINE.

Allons accomplir ce grand ouvrage.

THALIE.

Quelle sera la confusion de Vénus ?

AGLAÉ.

Enfin , les mortels agités respireront.

EUPHROSINE.

Près d'Elise , les Graces auront bien-tôt recouvré la décence qu'on leur vit dans l'Age d'or.

CHŒUR.

Sortez du Gange, forttez, heureuse Aurore. Que de biens ce jour promet à l'Univers !

FIN.

LES GRACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Par M. DE SAINTFOI.

INTERLOCUTEURS.

L'AMOUR.

MERCURE.

EUPHROSINE.

CYANE.

AGLAE.

VÉNUS.

JEUX ET RIS.

La Scène est dans un Bois consacré à Diane.



J.M. Moreau le Jeune del.

Maisard Sculp. 1769

L'AMOUR ENCHAÎNÉ PAR LES GRACES



LES GRACES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.
MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.

L'AMOUR?

L'AMOUR.

Mercure?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche?

MERCURE.

Mais, si tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, il est inutile que je parle.

F iv

LES GRACES.

L'AMOUR.

Mais, si je ne veux rien faire de tout ce que tu me diras, il est inutile que j'écoute.

MERCURE.

Que tu es extraordinaire !

L'AMOUR.

Que tu es importun !

MERCURE.

Jupiter t'a banni du Ciel....

L'AMOUR.

Heureusement.

MERCURE.

Il t'a privé des honneurs & des avantages de la Divinité....

L'AMOUR.

Je m'en passe.

MERCURE.

Te voilà réduit à la condition humaine....

L'AMOUR.

Elle a ses agrémens.

MERCURE.

Obligé de vivre avec les hommes....

L'AMOUR.

Je ne vis qu'avec les femmes.

MERCURE.

Quoi, veux-tu toujours....

LES GRACES. 89

L'AMOUR.

Tu vois bien cet enclos ; j'espère y commencer aujourd'hui une retraite d'un ou de deux mois, avec vingt filles fort jolies , qui y sont renfermées. Crois-tu que je m'y ennuie ?

MERCURE.

Non ; mais crois-tu que Diane, à qui ces jeunes personnes sont consacrées, trouvera bon.....

L'AMOUR.

Que m'importe ?

MERCURE.

Songes donc.....

L'AMOUR.

Oh ! songes toi-même que les remontrances m'ont toujours déplû.

MERCURE.

Si je n'étois pas de tes amis.....

L'AMOUR.

Pour être de mes amis , il faut s'intéresser à mes plaisirs , & point à mes affaires. Je veux te conter mon aventure.

MERCURE.

Quel libertin !

L'AMOUR.

Hier , je dormois à l'ombre de cet arbre , lorsqu'éveillé par quelque bruit , j'aperçus trois jeu-

nes filles qui , regardant de temps en temps de mon côté , sous prétexte de cueillir des fleurs , s'approchoient peu à peu. Ne remuons pas , ne les effarouchons point , dis-je en moi-même , laissons-les venir ; & en effet , feignant toujours de dormir , n'ouvrant qu'à moitié les yeux , je les vis bientôt , ne marchant plus qu'à pas timides & suspendus , retenant , pour ainsi dire , leur haleine , tourner autour de moi & me considérer avec beaucoup de curiosité. La curiosité , à mesure qu'on s'y livre , augmente ordinairement , & sur-tout dans les jeunes filles. De moment en moment , elles deviennent plus hardies : déjà l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux ; l'autre me couvroit de fleurs ; la troisième , mettant la main sur mon cœur , sembloit prendre plaisir à le sentir palpiter

M E R C U R E .

Tout ce petit jeu te divertissoit ?

L' A M O U R .

Beaucoup ; lorsqu'un mouvement & un soupir , dont je ne fus pas le maître , les firent fuir , ou plutôt s'envoler dans cet enclos. En vain je courus après elles

M E R C U R E .

Tu ne pûs pas en attrapper au moins une ?

L'AMOUR.

Non, & j'eus beau parler, presser, prier, elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la Divinité, cette maudite porte ne t'auroit point arrêté, & jusques dans leur appartement, tu aurois pû.....

L'AMOUR.

Eh si, si donc ! La facilité à devenir heureux, empêche souvent de bien goûter le plaisir de l'être. D'ailleurs, le triomphe d'un Dieu n'est-il pas toujours empoisonné par l'idée que ce n'est peut-être qu'à la vanité, à l'ambition, à son rang, qu'une maîtresse sacrifie ; au lieu qu'un simple mortel, & en amour je veux toujours le paroître, goûte le plaisir délicat & sensible d'être sûr qu'il est le véritable objet du cœur, & qu'en lui, ce n'est que lui-même que l'on cherche. Voilà le nectar, voilà l'ambroisie que l'amour-propre compose pour les hommes, & que jamais il ne peut servir aux Dieux.

MERCURE.

Je suis charmé de te voir penser ainsi. Comment donc ? cela va jusqu'à raisonner ! Mais, dis-

moi, crois-tu qu'il n'y ait pas un plaisir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour soi-même ?

L'AMOUR.

Et quel ?

MERCURE.

Le plaisir, lorsqu'on peut tout, de faire tout pour la personne aimée; de la combler de gloire, d'honneurs, & de lui créer, pour ainsi dire, un nouvel être, en la rendant immortelle. Or, il ne dépend que de toi de goûter ce plaisir là. Jupiter m'envoie te dire, que, parmi ces jeunes Beautés qui te rendent le séjour de la terre si agréable, tu n'as qu'à choisir & lui nommer celle qui te plaira le plus, il est prêt à la recevoir dans le Ciel.

L'AMOUR.

Je lui suis fort obligé; & non-seulement une; je lui nommerai dix mortelles très-jolies, vives, gaies, amusantes qui tiendront fort bien leur coin dans l'Olympe, & renouvelleront un peu cette vieille Cour, qui, soit dit entre nous, devient chaque jour d'une tristesse.... Nos Déeses sont d'un ennui....

MERCURE.

Mais tu dois penser que ce ne sont pas tes maî-

treffes que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier, dans l'Olympe assemblé, après une mûre délibération, on opina unanimement que le seul moyen d'affujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L'AMOUR.

Me marier !

MERCURE.

Comme tu te recries !

L'AMOUR.

Quoi, c'est pour me faire une aussi sotte, une aussi plate, une aussi ridicule proposition, que Jupiter t'envoie sur la terre ?

MERCURE.

Quoi, c'est dans des termes aussi doux, aussi polis, aussi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter ? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L'AMOUR.

Je t'assure qu'il ne le fera pas.

MERCURE.

Tu l'irriteras à un point qu'il prendra un parti fâcheux contre toi.

L'AMOUR.

Eh, quel parti plus fâcheux que celui de me marier ?

MERCURE.

Crois-moi....

L'AMOUR.

Oh, crois-moi toi-même : c'est bien assez que tu te sois chargé d'une proposition aussi impertinente, sans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conseils.

MERCURE.

Cela suffit, je me tais. Que m'importe après tout ? ce sont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma commission. Adieu l'Amour.

L'AMOUR.

Adieu.

MERCURE *à part, en s'en allant.*

Déguifons-nous, pour épier toutes les démarches, & tâcher de le troubler dans ses plaisirs.



SCENE. II.

L'AMOUR *seul.*

ME marier ! ah ! chassons cette extravagante idée , & ne nous occupons que des heureux momens que je vais passer , si je puis m'introduire dans cet enclos. On m'a assuré qu'elles étoient vingt , la plûpart jolies. Quel plaisir n'aurai-je pas au milieu de cet innocent troupeau , fêté , chéri , l'objet de tous ses soins , de toutes ses pensées , de tous ses désirs ! Car il ne s'agit que de la première ; si je puis en avoir une , je les aurai toutes. Mais quand même je ne me ferois aimer que des trois que j'ai vûes hier , elles sont charmantes . . . J'entends du bruit derrière cette porte ; ce sont elles sans doute. Les réflexions de la nuit me les ramènent ; elles ne sortent que pour me chercher Cependant , usons de précaution. Cela est encore si jeune , si timide , si farouche , que ce n'est qu'en les forçant , pour ainsi dire , à vouloir ce qu'elles désirent , qu'on peut espérer d'en tirer parti. Je ne sçais quelle honte les empêcheroit d'avancer , si je paroïssois d'abord ; cachons-nous donc , & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impossibilité de m'échapper.

SCENE III.

EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(Elles ouvrent la porte, y restent un moment, & ensuite avancent, en regardant de tous côtés.)

EUPHROSINE.

J'AI beau regarder, je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAÉ, *avec vivacité.*

Cela ne m'étonne point. Ne lui dîmes-nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter?

EUPHROSINE.

Il est vrai, mais....

(Cyane retourne au fond du Théâtre où elle reste à regarder de côté & d'autre.)

AGLAÉ.

Mais, voilà comme nous sommes toutes, nous autres jeunes filles; nous ne sçavons jamais ce que nous voulons. Si nous l'avions rencontré ici, nous aurions peut-être encore fui, comme hier.

EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAÉ.

Pourquoi sommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver ?

EUPHROSINE.

Tien : je voudrais le fuir , mais je voudrais qu'il me cherchât.

AGLAÉ.

Tien, je pense à-peu-près de même ; mais je sens en même temps que cela se contredit. Il faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Eh, quel parti ? P'on nous dit tous les jours que les hommes sont si méchants

AGLAÉ.

Tu y perdrais trop , & moi aussi ; car tu sens bien qu'entre trois bonnes amies , comme nous le sommes , à-peu-près de même âge , & qu'on a renfermées presqu'en naissant dans cet enclos , ce n'est qu'en nous communiquant nos petites réflexions , que nous pouvons nous mettre au fait sur bien de petites curiosités qui nous passent dans la tête. Peut-être que nous ne devinons pas toujours juste , & que nous nous faisons bien des chimères ; mais du moins ces chimères là plaisent ,

98 LES GRACES.

récréent ; on rit , on s'amuse , le temps coule

CYANE *accourant du fond du Théâtre.*

Euphrosine , je viens de l'appercevoir qui se glisse doucement entre les arbres.

A G L A É.

Vient-il de notre côté ?

C Y A N E.

Oui.

E U P H R O S I N E.

Est-il bien loin ?

C Y A N E.

Non.

E U P H R O S I N E.

Rentrons , croyez-moi , rentrons.

C Y A N E.

Comment rentrer ? Il n'est qu'à deux pas , te dis-je , & justement sur le passage , entre la porte & nous. D'ailleurs , puisque je suis sortie , je suis bien aise de me promener.

A G L A É.

Oh , & moi aussi ; il fait si beau !

E U P H R O S I N E.

Mais

C Y A N E.

Mais Tien , le voilà.

SCENE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE,
AGLAÉ.

L'AMOUR.

DE grace, belles Nymphes, ne me fuyez point ;
permettez que je vous parle un instant.

EUPHROSINE.

Laissez-nous, laissez-nous ; nous sommes à
Diane.

L'AMOUR.

Au nom de cette Déesse, au nom de tous les
Dieux, daignez m'écouter.

EUPHROSINE.

Que pouvez-vous avoir à nous dire ?

L'AMOUR.

Quand vous sçavez ma triste situation, vous
vous reprocherez de ne m'avoir pas secouru dès
hier.

EUPHROSINE.

Quelle situation ? Quel secours ? Qui êtes-vous
donc ?

L'AMOUR.

Un jeune homme malheureux, éloigné de sa

G ij

patrie ; je me suis échappé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton sévère.*

Et pourquoi vous êtes-vous échappé de chez les Prêtres de Jupiter ?

L'AMOUR.

Les cruels ! Ah, plus je vous regarde, plus mon cœur se révolte contre eux ! Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme, avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes ! Mais, belles Nymphes, à la manière dont vous fuyez, je soupçonnerois qu'on vous a aussi élevées dans une prévention cruelle contre les hommes. Quelle inhumanité de vouloir semer l'antipathie entre deux sexes qui ne sont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre !

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité là ; nous faisons consister notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah ! si vous aviez vû ce que j'ai vû ! . . . Il y a deux jours qu'ayant trouvé par hafard une petite porte du jardin ouverte, je sortis pour la première fois de ma vie de notre enclos ; je me promenois sans dessein, lorsque j'entendis parler derrière un

buiffon. Je m'approchai : que devins-je ! Quels termes , quelles expreffions frappèrent mon oreille , ou plutôt mon cœur ! Je crus d'abord , à leur langage , que c'étoient deux Divinités. Hélas ! ce n'étoit qu'un Berger & une Bergère , mais plus heureux mille fois dans cet instant que les Dieux mêmes. Leurs foupirs , leurs transports , chaque mot qu'ils prononçoient , tout portoit dans mes fens un trouble que je n'avois jamais refenti. Jamais je n'avois vû de femmes ; mon ame tressailloit ; elle étoit toute entière dans mes regards , & s'enflammant au feu que respiroient ces tendres Amans , jouiffant prefqu'autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaifirs , elle en dévoroit , pour ainfi dire , les infans. Mais bientôt une voix cruelle , qui m'appelloit pour rentrer dans ma prifon , vint m'enlever à mon raviffement. Belles Nymphes , mon cœur venoit d'être éclairé ; pouvois-je regarder , fans fremir , ces murs où l'on m'avoit fi long-temps arraché à la vie. Non : je jurai de n'y jamais rentrer , & m'en éloignant avec précipitation , je marchai le refte du jour & une partie de la nuit , jufqu'à ce qu'enfin , accablé de fatigue , je me couchai au pied de cet arbre où vous me trouvâtes hier endormi. Voilà mon aventure : n'aurez-vous point pitié de moi ?

EUPHROSINE.

Mais , quelle pitié ? Que nous' demandez-vous ?

L'AMOUR.

Depuis trois jours , je ne vis que de fruits sauvages ; voilà deux nuits que je passe , couché au pied d'un arbre : les nuits sont si froides ! J'ai beaucoup souffert !

EUPHROSINE.

Je le crois bien ; mais autour de cette forêt , il y a plusieurs maisons de Bergers , où l'on ne refusera pas de vous recevoir.

L'AMOUR.

O Ciel ! Il faudroit leur conter mon aventure : ils se feroient peut-être un devoir de me remener chez les Prêtres de Jupiter. Croyez-vous , & surtout à présent que je vous ai vûes , que je n'aimasse pas mieux mourir mille fois que d'y retourner ?

EUPHROSINE.

Comment voulez-vous donc faire ?

L'AMOUR.

Hélas ! si l'une de vous , égarée comme je le suis , se fût trouvée à la portée de l'enclos où j'ai été si long-temps renfermé , avec quel empressement , quel plaisir , en la cachant à tous les yeux , je lui aurois donné un asyle ! Quel soin j'en au-

rois pris ! Refuserez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous ?

EUPHROSINE.

Comment ? vous voulez nous proposer de vous avoir avec nous , là en cachette , dans notre enclos ?

L'AMOUR , *d'un ton ingénu*

Sans doute.

EUPHROSINE.

Allez , allez , vous n'y pensez pas.

L'AMOUR.

Quoi , vous aimeriez mieux me laisser périr . . .

EUPHROSINE.

Quoi , avez-vous pû espérer un instant . . .

(*A ses compagnes.*)

Rentrons , rentrons.

L'AMOUR :

O Dieux , quel est mon sort ! O Dieux ; ce peut-il qu'avec tant de charmes , on ait des cœurs aussi barbares ! Allez , cruelles , allez parmi vos compagnes vous applaudir de toute votre dureté : tandis que moi , pauvre petit malheureux , manquant de tout , accablé de fatigue , & encore plus de la vive douleur que me cause un traitement si inhumain , je vais attendre , dans cette forêt , la fin d'une triste vie. On vous apprendra bientôt

104 LES GRACES.

qu'on m'a trouvé mort de froid, dans quelque antre. A mon âge, quelle affreuse destinée!

CYANE, *d'un ton attendri.*

Euphrosine, il me perce le cœur!

L'AMOUR, *seignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.

EUPHROSINE, *d'un ton attendri.*

Arrêtez. . . . En vérité, ce que vous nous demandez est-il raisonnable?

L'AMOUR.

En vérité, est-il possible que vous soyez sans pitié? . . .

EUPHROSINE.

Nous n'en avons peut-être que trop. Pensez donc à quoi nous nous exposerions, si l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous?

L'AMOUR, *vivemens.*

Eh, qui pourra le sçavoir? Il ne vous sera pas difficile de ménager quelque petit endroit où j'irai me mettre, lorsqu'il vous viendra des visites. Le reste du temps, toujours ensemble & belles Nymphes, quel plaisir! quel ravissement! Je serai d'une joie, d'une gaieté! . . . Nous rirons, nous chanterons, nous jouerons à mille petits jeux! Vous verrez que les jours qui, entre filles, vous ont pa-

LES GRACES. 105

tu fans doute jusqu'à présent assez ennuyeux , ne vous dureront pas des minutes. Allons , l'heure est favorable , presque toutes vos compagnes sont à la chasse : entrez d'abord , passez les premières , pour examiner si personne ne me peut voir ; je resterai à la porte , & au signe que vous me ferez

MERCURE , *derrière le Théâtre , contrefaisant la voix d'une femme.*

Euphrosine ? Cyane ? Aglaé ?

EUPHROSINE.

O Ciel ! on nous appelle ; c'est quelqu'une de nos compagnes qui nous cherche. Fuyez , fuyez vite ; tâchez de vous cacher dans l'épaisseur du bois ; si on vous avoit entendu , nous serions perdues.

L'AMOUR *à part , en s'en allant.*

Ah , la maudite bégueule qui vient si mal à propos ! Mais ce n'est , après tout , qu'un petit retardement , & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons déjà regarder comme à nous.

(*Il sort , en les regardant avec un sourire malin , & d'un air avantageux. Euphrosine qui a surpris ce regard , le conduit des yeux , & reste ensuite rêveuse au bord du Théâtre , tandis que ses compagnes qui s'en vont , rencontrent Mercure qui les ramène.*)

SCÈNE V.

MERCURE, *sous la figure d'un Chasseur* ;
EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

LE voilà parti, avançons. Demeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos compagnes. Ah! que je viens à propos au secours de votre innocence : il en étoit temps.

AGLAÉ.

Il en étoit temps? Que voulez-vous dire? C'est un jeune homme qui nous racontoit son aventure, mais à qui nous n'aurions certainement pas accordé ce qu'il nous demandoit.

MERCURE.

Pauvres Colombes, sous la serre de l'Epervier, vous ne battiez déjà plus que d'une aîle! Avec quels détours, quelle adresse & quels mensonges, le petit scélérat tâchoit de s'introduire!

CYANE.

Des mensonges? Est-ce qu'il ne s'est réellement pas échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

MERCURE.

Lui? c'est un petit libertin qui sans cesse court

le monde, n'ayant d'autre loi que ses désirs, que son caprice pour guide, & son plaisir pour objet : toujours plus vif que délicat ; toujours moins sensible au don, qu'avidé du triomphe d'un cœur ; d'autant plus dangereux, que d'abord rien ne paroît plus doux, plus soumis, plus modeste, plus ingénu ; mais à peine on l'accueille, on le caresse, on commence à lui sourire, qu'il devient hardi, téméraire, entreprenant. Tandis que l'espoir l'anime, tandis qu'on lui résiste, tendre, empressé, plein d'ardeur : est-il heureux ? c'est un tyran, & bientôt un ingrat, un perfide.

A G L A É.

Comme vous le peignez !

M E R C U R E.

Tel qu'il est, & tel que vous l'éprouverez, si vous négligez mes avis.

A G L A É.

Euphrosine, tu rêves & ne dis mot ? Crois-tu....

EUPHROSINE, *sortant avec vivacité de sa rêverie.*

Je crois que sur ce petit fourbe on n'en sçau-roit trop dire.

(*A Mercure.*)

Je l'avoue, il m'avoit attendrie, & je sens que, malgré vos conseils, j'aurois eu de la peine à le

108 *LES GRACES*

soupçonner, s'il ne s'étoit pas trahi lui-même.

THALIE.

Comment ?

CYANE.

Qu'as-tu donc remarqué ?

EUPHROSINE.

En nous quittant, il a jetté sur nous un regard qui dans l'instant m'a dévoilé son ame toute entière. C'étoit un certain sourire malin, cruel, moqueur, comme voulant dire : *Cela va bien, je suis content ; voilà trois petites personnes qui ne peuvent m'échapper.* Oh ! il n'en est pas encore où il croit, & quand il reviendra.....

MERCURE.

Croyez-moi, ne l'attendez pas.

EUPHROSINE.

Il a voulu nous attraper, je veux lui jouer un tour.....

MERCURE.

Prenez-y garde : il est bien fin, bien rusé ; le mieux, vous dis-je, est de le fuir.

EUPHROSINE.

Ne craignez rien. J'imagine..... Oui.....
Aglaé, donne-moi tes guirlandes.

(*A Cyane.*)

Et toi, les tiennes.

LES GRACES. 109

AGLAÉ, *donnant ses guirlandes.*

Que veux-tu faire ?

CYANE, *donnant la sienne.*

Quel est ton dessein ?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derrière la porte.

(*A Mercure*)

Et vous, derrière ce buisson.

AGLAÉ.

Mais encore explique-nous....

EUPHROSINE.

Oh! rentrez donc vite : il ne tardera pas à revenir ; il faut qu'il me trouve seule.

MERCURE *à part.*

Cachons-nous, puisqu'elle l'exige, où plutôt allons chercher Vénus ; c'est la seule qui puisse encore avoir quelque empire sur lui, & lui faire abandonner ces lieux.

AGLAÉ *à Euphrosine, du fond du Théâtre, en s'en allant.*

Euphrosine, il vient ; je l'apperçois.



SCENE VI.

EUPHROSINE *seule.*

ALLONS au-devant de lui.... Si jeune encore, peut-on être déjà si fourbe ! A son air à son langage, à ce son de voix qui va au cœur, diroit-on que le petit traître n'a le désir de plaire, que pour avoir le plaisir de séduire.

SCENE VII.

L'AMOUR, EUPHROSINE.

L'AMOUR.

AH, charmante Euphrosine, j'ai le bonheur de vous rencontrer seule ! Mon plus cher souhait est accompli.

EUPHROSINE.

Écoutez, je ne puis m'arrêter qu'un instant, il faut que je rentre ; je ne suis restée que pour vous dire que nous sommes bien touchées de votre situation ; mais qu'il n'est pas possible que nous vous accordions ce que vous nous demandez.

L'AMOUR.

O Ciel ! Et c'est vous, c'est Euphrosine, la

LES GRACES. III

feule à qui mon cœur s'étoit véritablement dévoué, qui prononce l'arrêt de ma mort !

EUPHROSINE.

Votre mort ? N'y a-t-il donc que nous qui puissions vous donner un asyle ? Si vous ne m'aviez pas vûe, n'auriez-vous pas cherché ailleurs, autour de cette forêt

L'AMOUR.

Mais, cruelle, je vous ai vûe, & il m'est à présent impossible de vivre sans vous. J'expire à vos pieds, si vous m'abandonnez.

EUPHROSINE.

Écoutez donc la raison.

L'AMOUR.

Écoutez donc la pitié.

EUPHROSINE.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux personnes, sans exiger des choses

L'AMOUR.

Peut-on, quand quelqu'un nous est cher, se plaire à le voir souffrir ?

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a certaines démarches

L'AMOUR.

Songez qu'il n'y en a point dont on ne doive le sacrifice à l'Amant le plus tendre

EUPHROSINE.

Que vous êtes pressant ! Vous me jetez dans un trouble. . . . Ah ! je n'aurois pas dû vous attendre.

L'AMOUR.

Belle Nymphe. . . .

EUPHROSINE.

Comment , comment , à mes genoux ? Vous n'y pensez pas : s'il venoit quelqu'un !

L'AMOUR.

Personne ne vient.

EUPHROSINE.

Eh bien , quand il ne viendrait personne , il ne me plaît pas que vous soyez à mes genoux ; levez-vous , levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baisant la main.*

Je vous adore. . . . Ah ! laissez-moi baiser mille & mille fois cette main charmante. . . .

EUPHROSINE.

Finissez. . . . finissez donc. . . . quelle folie. . . . J'appellerai. . . j'appellerai. . . Sçavez-vous bien que ces vivacités là seules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous ?

L'AMOUR.

Ah , belle Euphrosine , ne doutez pas un instant que mon respect n'égalé toujours mon amour.

EUPHROSINE.

LES GRACES, 113

EUPHROSINE.

Je ne m'y fierois pas. . . . Tenez, nous ne vous recevrons qu'à une condition.

L'AMOUR.

Et quelle?

EUPHROSINE.

Il faudroit. . . . Mais, non, non. . . . croyez-moi, séparons-nous, séparons-nous.

L'AMOUR, *la retenant.*

De grace, daignez vous expliquer.

EUPHROSINE.

Eh bien, je voudrois que vous fussiez absolument notre captif; je ne vous chargerois pas de chaînes bien pesantes; vous voyez bien ces guirlandes; je vous lierois les bras, les mains. . . .

L'AMOUR.

Quelle idée!

EUPHROSINE, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas? Adieu.

L'AMOUR.

Arrêtez donc. Quoi vous voulez qu'au milieu de vous trois je sois lié?

EUPHROSINE.

Oui.

L'AMOUR.

Pardi, j'y ferois une plaisante figure!

H

EUPHROSINE, *feignant encore de s'en aller.*

Eh bien! puisque vous l'aimez mieux, passez encore la nuit au pied de votre arbre; je vous souhaite le bon soir.

L'AMOUR, *à part.*

L'extravagante proposition! Mais après tout, je ne la dois regarder que comme une petite fimage de vertu, ou plutôt comme timidité de jeune fille, qui, à la faveur de la précaution qu'elle exige, cherche à se faire illusion sur la démarche qu'elle hafarde. Elles me délieront bientôt; je peux m'en reposer sur leur cœur, & le principal est de m'introduire.

(*Ramenant Euphrosine qui s'en alloit lentement.*)

Belle Euphrosine, vous ne devez pas douter que, pour être avec vous, je ne me soumette à toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer. Cependant....

EUPHROSINE.

Cependant!... Finissons, décidez-vous; vous commenceriez à me donner des soupçons....

L'AMOUR.

Ils feroient bien injustes. Allons, je me livre entièrement à vous.

EUPHROSINE.

Voyons donc.... Tenez-vous comme cela.

L E S G R A C E S. 115

L'AMOUR, *tandis qu'elle le lie avec des guirlandes.*

Les liens dont vous enchaînez mon cœur devroient vous suffire ; un véritable amant est toujours soumis, respectueux. . . . Comme vous me ferrez !

EUPHROSINE.

Asseyez-vous à présent.

(*Après lui avoir lié les bras, elle le fait asseoir au pied de l'arbre & commence à lui lier les jambes.*)

L'AMOUR.

Que voulez-vous faire encore ? Comment ? vous ne voulez pas même que je puisse marcher ? Oh , tant de précautions commencent à me paroître bien extraordinaires.

EUPHROSINE, *d'un ton ironique, achevant de le lier.*

Je conçois bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que vous allez en bonne fortune ; mais voilà comme nous vous voulons. Je vais chercher mes compagnes pour m'aider à vous emmener.



SCÈNE VIII.

L'AMOUR *seul, assis au pied de l'arbre.*

ELLE conçoit bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que je vais en bonne fortune ! Que veut-elle dire par ces mots qu'elle a prononcés d'un ton ironique ? Quoi ! n'auroient-elles point donné dans l'histoire que je leur ai faite ? Voudroient-elles se divertir à mes dépens ? Serois-je la dupe de tout ceci ? Après m'avoir gardé avec elles tout le soir, sans me délier, après s'être bien amusées de ma figure, si demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaisanteries que je mériterois ? La jolie aventure ! quelle honte ! quel ridicule ! Oh , je me suis livré comme un sot , comme un fat , comme un étourdi Comment faire ? Je ne puis remuer. J'enrage.



SCENE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE,
AGLAÉ, CYANE.

(Elles s'asséyent toutes les trois au pied de l'arbre, autour de l'Amour.)

AGLAÉ.

AH, vous voilà donc pris ?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris ? Est-ce que vous avez dessein de me faire du mal ?

AGLAÉ.

Non, en vérité ; nous venons vous chercher pour vous emmener avec nous, & nous aurons bien soin de vous. Mais, il me semble qu'une aventure avec trois jeunes filles, assez jolies, qui n'attendent que la nuit pour vous introduire mystérieusement chez elles, devrait vous inspirer un certain air gai, triomphant, que je ne vous vois pas ? La facilité avec laquelle nous cédon à ce que vous désirez, vous rendroit elle déjà moins vif, moins empressé ?

L'AMOUR.

Oh, il ne dépend que de vous de me voir tout aussi vif, tout aussi empressé qu'on peut l'être. Mais voilà une plaisante façon de céder aux désirs des gens, que de les tenir liés!

AGLAÉ.

Qu'est-ce que cela fait?

L'AMOUR.

Comment, ce que cela fait? Cela fait tout.

EUPHROSINE.

Songez donc que, si vous ne l'étiez pas, nous serions timides, contraintes, embarrassées avec vous; au lieu que vous possédant comme vous voilà, nous vous ferons mille petites amitiés...

L'AMOUR.

Toutes ces petites amitiés là seroient en pure perte pour moi; je ne veux point qu'on m'en fasse que je n'y puisse répondre, & je vous prie de commencer par ne me point tant approcher.

EUPHROSINE, *le caressant.*

Que vous avez bien le ton & toutes les façons d'un enfant gâté!

CYANE, *le caressant aussi.*

Comment ne l'auroit-on pas gâté, il est si joli?

AGLAÉ, *le regardant tendrement.*

Il est vrai que sa figure est charmante. Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié?

EUPHROSINE.

Oh, toujours, mais aussi toujours caressé. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaisir à me baiser la main; tenez, baissez-la encore...

L'AMOUR *en colère.*

Finissons, finissons, vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que ce petit garçon là? Voyez, je vous prie, comme il est mutin! Allons, qu'on baise tout à l'heure ma main, puisque je l'ordonne. Aglaé, donnes-lui la tienne.

AGLAÉ.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi, Cyane?

CYANE.

De tout mon cœur.

(Elles lui font baiser leurs mains.)

L'AMOUR.

O Ciel!

EUPHROSINE *à l'Antour.*

Fi, que cela est vilain d'avoir de l'humeur! On lui montre l'inclination qu'on a pour lui, & il se fâche.

L'AMOUR.

Mais, tandis qu'après de vous je n'aurai que les yeux de libres, tout ce que vous me montrerez, ne peut que me faire enrager. Il y a de la barbarie à me faire ces agaceries là. . . . Pardi, si vous ne voulez pas me délier entièrement, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en est trop, écoutez, si je me mets de moi-même en liberté, je vous attraperai à mon tour, & vous aurez beau dire comme tantôt, j'appellerai, j'appellerai, vous me payerez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit garçon bien redoutable ?

L'AMOUR, *faisant des efforts pour rompre ses liens.*

Ah! pardi, nous allons voir.

(Cyane & Aglaé se lèvent & veulent s'enfuir.)

CYANE.

Euphrosine, il va rompre ses liens!

LES GRACES. 121

A G L A É.

Nous sommes perdues!

EUPHROSINE.

Ne craignez pas ; j'ai bien pris mes précautions ;
il est trop bien attaché.

L'AMOUR à *Euphrosine.*

Scélérate!

EUPHROSINE à *l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les
hommes sont bien capricieux , bien inconstans.
Avec quelle ardeur ne souhaitoit-il pas tantôt
d'être avec nous ! l'y voilà , il voudroit déjà nous
échapper ; mais nous vous garderons bien....
Levez donc la tête.... Regardez-nous.... Al-
lons, faites-nous quelque petite histoire pour nous
amuser.

L'AMOUR.

Non , je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois ? cela seroit joli.

L'AMOUR.

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

EUPHROSINE.

Nous vous en empêcherons bien ; emmenons-le.

L'AMOUR.

Vous ne m'emmenez point , si vous ne me
déliez.

EUPHROSINE.

Nous ne vous délierons point , & nous vous
emmènerons malgré vous.

(Elles se levent & veulent l'emmenner.)

S C E N E X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR;
EUPHROSINE, CYANE, AGLAË.

MERCURE.

COMMENT ? Qu'est-ce donc , belles Nym-
phes ? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeu-
ne homme ? Ah ! . . . Eh , c'est l'Amour ?

EUPHROSINE.

L'Amour ?

MERCURE.

Oh , lui-même. Est ce que votre cœur ne vous
le disoit pas ? Vénus , venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah , ma mère ! Ah , mon cher Mercure , déli-
vrez-moi

VÉNUS.

Vous délivrer ? Par un décret de la volonté de
Jupiter , vos liens sont devenus indissolubles ; mais
comme dans sa colère même il est bon , il a char-
gé Mercure de vous faire recevoir dans cet en-

clos, où vous resterez, parmi ces jeunes filles, lié comme vous êtes....

L'AMOUR.

O Ciel! peut-on imaginer une barbarie....

VÉNUS.

De quoi vous plaignez-vous? Ne vouliez-vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois?

MERCURE.

Écoute: il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté; c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que ce Mercure qui parle sans cesse de mariage? Cela lui sied bien!

VÉNUS.

Mercure, j'ai dit fort sérieusement à Jupiter que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'est-ce que ce seroit que l'Amour au bout d'un mois! Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes personnes, à qui, malgré la façon badine dont elles ont paru le traiter, il n'a peut-être que trop inspiré des sentimens funestes à leur repos, Diane a obtenu que ses liens ne pourroient être rompus, que lorsqu'il aura trouvé le moyen de leur assurer un sort dont elles soient également contentes. Il me paroît difficile d'accorder trois rivales.

L'AMOUR.

Non : elles feront également satisfaites du sort que je leur destine, je vous le promets. Déliez-moi vite.

MERCURE.

Doucement. On sçait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses.

L'AMOUR.

J'en jure par le Styx.

MERCURE.

Oh, après ce ferment là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes.

(Il le délie.)

L'AMOUR, *se voyant en liberté.*

Ah, je respire!... Approchez, approchez, belles Nymphes, & ne paroissez point embarrassées du petit tour que vous m'avez joué; un peu de malice ne peut que rendre la beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour.

(A Mercure.)

Tu voulois que j'en épousasse une? Et à laquelle aurois-je donné la préférence? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans cesse j'aurois choisi, sans pouvoir faire un choix. Prêt d'offrir ma main à l'une, je me serois reproché de faire injustice aux deux autres.

LES GRACES. 125

(Aux trois Nymphes.)

Non, jamais l'Amour ne pourra prononcer entre vous. Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, vous ferez l'appui de mon Empire. Venez embellir Paphos & Cythère; venez y prendre la place que mon cœur vous désigne, & que vos charmes vous assurent. Auprès de ma mère vous ferez les Graces: c'est l'Amour qui les donne à la Beauté.

(Cessant de leur adresser la parole.)

Jeux & Ris, par vos danses & vos chants, célébrez ce beau jour.





DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

VÉNUS *aux Graces.*

A I R.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles
 L'Empire des Jeux & des Ris :
 Soyez mes compagnes fidelles,
 Et guidez les pas de mon fils.
 Ce beau jour, pour l'Amour, est un jour de vic-
 toire :
 Il met le comble à ses désirs.
 Vous lui devez une éternelle gloire ;
 Il vous devra tous ses plaisirs.

(*On danse.*)

UNE DES GRACES.

A I R.

L'ASYLE le plus sévère,
 Des traits du Dieu de Cythère,
 Ne peut jamais nous sauver ;
 Et dans l'ignorance
 Vainement l'on pense
 Nous élever :

Tout dans la nature
Parle à notre cœur ;
Tout dans la nature
Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur ;
Tout dans la nature
Parle à notre cœur.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

Vous qui suivez toujours mes traces ;
Et qui me cherchez avec soin ,
Par-tout où vous verrez les Graces ,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

UN DES PLAISIRS.

Maris, dont la flamme jalouse
Ne peut souffrir le moindre soin ,
Si vous renfermez votre épouse ,
Ce que vous craignez n'est pas loin.

EUPHROSINE.

D'un Moineau près de sa Fauvette
Lise admire le tendre soin :
Elle rêve , elle est inquiète ,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

LES GRACES.**A G L A É.**

LORSQU'APRÈS des torrens de larmes,
 Veuve commence à prendre soin
 De sa parure & de ses charmes,
 Croyez que l'Amour n'est pas loin.

C Y A N E.

QUAND vous verrez une fillette
 Se retirer en quelque coin,
 Pour pouvoir y rêver seulette,
 Croyez que l'Amour n'est pas loin.

UN DES PLAISIRS.

DE ses succès dont il fait gloire,
 Un fat rend le Public témoin :
 Mais croyez qu'il chante victoire,
 Quand souvent l'Amour est bien loin.

L' A M O U R.

NE vous contentez pas de plaire,
 Bellès, aimez à votre tour ;
 Les plaisirs que vous pourrez faire,
 Seront bien payés par l'Amour.

UN DES PLAISIRS.

AIMEZ, Amans, avec constance,
 Et de vos peines quelque jour,
 Vous recevrez la récompense :
 Vous serez payés par l'Amour.

L' A M O U R

LES GRACES. 129

L'AMOUR, *au Parterre.*

FRANÇOIS, Peuple brillant, aimable,
Et le plus chéri dans ma Cour,
Aux Graces foyez favorable,
Et battez des mains à l'Amour.

Fin du Divertissement.



SCENE DU DÉNOUEMENT

changée par l'Auteur.

L'AMOUR, EUPHROSINE ;
AGLAÉ, CYANE, MERCURE,
L'HYMEN, LA FIDÉLITÉ.

L'HYMEN.

QU'EST-CE donc, belles Nymphes ? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme ? Ah... Eh, c'est l'Amour ?

EUPHROSINE.

L'Amour ?

L'HYMEN.

Oui, lui-même. Est-ce que votre cœur ne vous le disoit pas ?

(Elles veulent s'enfuir.)

Où allez-vous donc ? Nous avons besoin de vous.

MERCURE à l'Amour.

Comme te voilà emmailloté !

L'AMOUR.

Ah, mon cher frère, l'Hymen ! Ah, mon cher Mercure ! délivrez-moi....

LES GRACES. 131

MERCURE.

Te délivrer ? Tous les Dieux de l'Olympe s'uniroient ensemble, qu'ils ne le pourroient pas. Tes liens, par un decret de Jupiter, sont devenus indissolubles. Mais, comme dans sa colère même il est bon, il m'a chargé de te faire recevoir dans cet enclos, où tu feras parmi ces jeunes filles lié comme te voilà.

L'AMOUR.

O Ciel ! peut-on imaginer une barbarie.....
Mon cher Mercure, retourne vers Jupiter : dis-lui.....

MERCURE.

Écoute, tout ce que je lui dirois feroit inutile. Il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté : c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Quoi, Jupiter s'obstine.....

MERCURE.

Jupiter veut absolument que tu sois marié.

L'AMOUR.

Mais Mercure.....

MERCURE.

Mais, mais, telle est sa volonté, te dis-je. Décide-toi.

L'AMOUR.

Eh bien ! j'y consens ; délie-moi vite.

MERCURE.

Oh, doucement. On sçait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses : il faut jurer par le Styx.

L'AMOUR.

Par le Styx ?

MERCURE.

Oui.

L'AMOUR.

O Dieux ! . . . Eh bien ! je jure par le Styx d'en épouser une , pourvu que la Fidélité promette de s'unir à l'Hymen , pour faire mon bonheur.

MERCURE , *faisant tomber ses liens.*

Cela est juste , & tes liens vont tomber.

L'AMOUR *à part , lorsqu'il se voit libre.*

Ah , je respire ! Ils croient me tenir par le ferment redoutable qu'ils m'ont arraché ; mais , par la condition que j'y ai mise , j'en suis dégagé , si je puis parvenir à brouiller l'Hymen & la Fidélité. L'Hymen est brusque , impoli ; la Fidélité , chagrine , impérieuse , pie-grièche : il ne doit pas m'être difficile d'exciter une querelle entre ces deux espèces-là. Voyons.

LES GRACES. 133

(Haut.)

Approchez, belles Nymphes, approchez. Ce ne sont point les ordres de Jupiter, ni le ferment terrible que j'ai fait, c'est le destin de mon cœur qui va m'unir pour jamais à l'une de vous. Mais à laquelle donner la préférence? Mercure, plus je les regarde, plus je suis embarrassé.... Avoue qu'à ma place tu ne le ferois pas moins que moi.

MERCURE.

Il est vrai qu'elles sont toutes les trois bien jolies.

L'AMOUR, *après les avoir encore considérées pendant quelque temps tour à tour.*

Toujours prêt à choisir, je ne fais point de choix. Quand je veux offrir ma main à l'une, mon cœur me dit que je fais injustice aux deux autres.

L'HYMEN.

Il faut cependant te déterminer.

L'AMOUR.

Ah! je sens que j'ai trop peu d'un cœur, ou trop de deux Maîtresses.... Non, non, l'Amour ne pourra jamais prononcer entr'elles.

LA FIDÉLITÉ.

Eh bien! veux-tu t'en rapporter à moi?

L'AMOUR.

Volontiers.... Mais, non: il s'agit de choisir

134 **LES GRACES.**

une épouse à l'Amour, & de donner une nouvelle Déesse à l'Olympe ; il est juste que l'Hymen, qui va faire mon bonheur, ait aussi toute la gloire de ce grand jour.

L'HYMEN, *embrassant l'Amour.*

Que tu me flattes agréablement !

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur.*

Mais, si l'Hymen fait ton bonheur, c'est la Fidélité qui l'assure, & je ne vois pas pourquoi....

L'HYMEN, *d'un ton de dédain.*

Vous ne voyez pas pourquoi j'aurois la préférence ?

LA FIDÉLITÉ, *du même ton.*

Est-ce que vous croyez qu'elle vous est dûe ?

L'HYMEN, *d'un ton brusque.*

Eh, songez donc que vous n'êtes qu'à ma suite.

LA FIDÉLITÉ, *vivement.*

A ta suite ? A ta suite ? Je veux bien quelquefois t'accompagner. Qu'est-ce que ce seroit que l'Hymen sans moi ? Je suis à ta suite !

L'AMOUR *à part.*

Bon : cela s'échauffe.

MERCURE.

De grace, Déesse....

LA FIDÉLITÉ.

Mercure , vous le voyez : voilà les tons , les airs , les brusqueries , les mépris , les duretés , les hauteurs , qu'il faut que j'essuie tous les jours.

L'HYMEN.

Eh , c'est moi qui suis sans cesse exposé à vos contradictions , vos humeurs , vos reproches , vos soupçons , vos criailleries , vos éclats. J'ai souvent cédé , pour avoir la paix : mais dans cette occasion-ci , votre petite vanité est si déplacée

LA FIDÉLITÉ.

Ma petite vanité est si peu déplacée , que puisque tu le prends sur ce ton-là , je lui déclare que s'il ne s'en rapporte pas plutôt à mon choix qu'au tien , je me retire à l'instant.

L'AMOUR *à part.*

A merveille !

(Haut.)

Ma foi , Déesse , je ne veux point donner de dégoût à l'Hymen.

LA FIDÉLITÉ.

Et tu ne t'embarrasses pas de m'en donner , à moi ?

L'AMOUR.

Je ne dis pas cela : mais il me semble que chacun devrait se rendre justice & sentir

136 **LES GRACES.**

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur & dépit.*

Où, je devrois sentir que je ne suis qu'une petite Divinité, qui ne mérite pas d'attention, ni qu'on se soucie de se marier sous ses auspices? Ah! c'en est trop, & nous verrons. Adieu, adieu; faites, faites ce beau mariage.

MERCURE.

Écoutez donc, Déesse, . . .

LA FIDÉLITÉ.

Que veux-tu que j'écoute? Quelque nouvelle impertinence, quelque nouvelle injure?

(*A l'Amour.*)

Vas, tu me désireras que tu ne me trouveras pas.

(*A l'Hymen.*)

Et toi, de qui il est rare que dès le second jour on ne reconnoisse l'ennui, la gêne, la fadeur & l'insipidité, sois sûr que désormais nous n'habiterons pas souvent ensemble. (*Elle sort.*)

MERCURE.

La belle aventure! Voilà l'Hymen & la Fidélité brouillés.

L'AMOUR, *avec un transport de joie.*

Et me voilà dégagé de mon serment,

L'HYMEN,

Comment?

L'AMOUR.

Je n'ai promis de me marier , qu'à condition qu'elle s'uniroit à toi pour faire mon bonheur : il est plaifant que ce foit la Fidélité même qui rompe mon mariage.

L'H Y M E N.

Quoi ! tu ne veux plus

L'AMOUR.

Mon ami , ta brouillerie avec elle est pour les maris un horoscope auquel tu trouveras bon que je ne m'expose pas.

L'H Y M E N , *en s'en allant :*

Eh bien ! fois toujours un libertin : que m'importe ?

MERCURE à l'Amour.

Petit fourbe , tu te ris de Jupiter & de tous les Dieux ; mais pour tromper , pour abandonner , pour t'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes Personnes , à qui tu n'as peut-être inspiré que des sentimens trop tendres, il faut que tu fois bien barbare , bien perfide !

L'AMOUR.

Eh , c'est vous autres qui vouliez m'en donner une, pour m'en ôter deux ? Moi les tromper , moi les abandonner ! Il faudroit que je cessasse d'être l'Amour. Dans leurs charmes , ne devrois-tu pas lire leurs belles destinées ?

138 **LES GRACES.**

(Aux Nymphes.)

Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, venez embellir Paphos & Cythère; venez y prendre la place que mon cœur vous désigne, & que votre beauté vous assure. Je vais vous présenter à ma Mère : auprès d'elle, vous ferez les Graces.

(Cessant de leur adresser la parole.)

Jeux & Ris, par vos danses & vos chants, célébrez ce grand jour.

FIN.





LETTRE
DU CHEVALIER DE MERÉ;
A LA DUCHESSE
DE LESDIGUIERES,
SUR LA BEAUTÉ ET LES GRACES.

JE vous admire, MADAME, & je ne puis comprendre que vous aimiez tant à vous entretenir sur des sujets dont le monde est fort en repos : je m'étonne aussi comment vous pouvez paroître sous des formes si différentes. Vous me faites quelquefois l'honneur de m'écrire des Lettres d'un air si délicat, qu'il n'y a que vous qui les puissiez avoir faites. Et vous m'en écri-

vez d'autres d'un tour grave & profond ; comme celle où vous me questionnez sur l'immortalité de l'ame ; & cette autre dans laquelle vous me demandez si nous devons croire qu'il y ait plusieurs Mondes , & si ce grand nombre d'Astres, que nous appelons des Etoiles , ne sont point autant de Soleils qui les éclairent.

Le Billet que vous m'écrivez aujourd'hui n'est pas sur un si haut ton : il est plus doux & plus riant , & vous avez plus d'intérêt que personne à tout ce que vous y avez mis. Car vous ne parlez que des *Beautés* & des *Graces* ; de ce qui les distingue , & s'il est plus avantageux d'avoir des unes que des autres.

IL me semble , MADAME , qu'on ne sçauroit trop rechercher en quoi consiste leur nature & ce qui les produit , au moins quand on pense à plaire & à se faire aimer. Mais vous allez être bien surprise , si je vous dis que les *beautés* & les *graces* ne sont

qu'une même chose, qui paroît diversement & sous différens noms. Si cette aimable qualité se montre avec beaucoup d'éclat, & qu'elle soit fort visible, on l'appelle *beauté* ; quand elle est un peu sombre & qu'on ne la découvre qu'à peine, on lui donne le nom de *grace* & d'agrément. Et remarquez, s'il vous plaît, que cette beauté, couverte d'un nuage, est d'ordinaire plus parfaite que celle qui donne d'abord dans la vue. De-là vient qu'une Dame se doit sçavoir meilleur gré qu'on la trouve agréable que belle.

Ces habiles Grecs, qui jugeoient bien de tout, ont fait les Graces brunes, parce que c'est la couleur la moins éclatante, & qui ressemble le plus à la nuit. Un excellent Peintre fit un tableau de Vénus ; &, comme il employa sept ans à cet ouvrage, il ne faut pas douter que ce ne fût quelque chose de bien rare. Aussi quand Apelle l'eût vû & considéré : » Voilà, s'écria-t-il, » un grand chef-d'œuvre & fort beau, mais

« les graces lui manquent, les graces qui
 « font qu'on élève jusqu'au Ciel tout ce
 « qui vient de moi. » C'est que dans cette
 peinture il y avoit beaucoup de ces beautés
 d'éclat, & bien peu de ces autres
 qu'on entend ordinairement sous le nom
 de *graces*.

Il est donc vrai qu'il y a de ces beautés
 dont tout le monde s'apperçoit à la pre-
 mière vue, & qu'il y en a d'autres qui sont
 comme en retraite & qu'on ne remarque
 pas si aisément. Si une femme a beaucoup
 de ces beautés de parade, & qu'elle n'ait
 point de ces autres qui sont peu en vue,
 on dira qu'elle est belle, mais peu de gens
 l'aimeront. Que si on lui trouve un grand
 nombre de ces beautés qui brillent, & de
 ces autres qui se cachent comme sous un
 voile, on dira qu'elle plaît, & tous les hom-
 mes lui feront la cour. C'est l'idée qu'Ho-
 mère me donne d'Hélène, & l'Arioste d'An-
 gélique. Si donc une Dame est bien parta-
 gée de ces beautés qu'on ne découvre pas

du premier coup d'œil, quoiqu'elle en ait beaucoup moins de ces autres qui se montrent toujours, elle surpassera la Vénus d'Apelle, & ceux qui auront le plus de goût en seront les plus enchantés. Telle parut autrefois la Princesse d'Egypte (*Cléopâtre*), & telle est aujourd'hui la Reine des Alpes.



12

LES



LES GRACES.
EXTRAIT
DE L'ENCYCLOPÉDIE,
OU
DICTIONNAIRE DES SCIENCES
ET DES ARTS,
au mot GRACES & GRACE.
TOME VII.

GRACES (*Gramm. Littérat. & Mitholog.*) dans les personnes, dans les ouvrages, signifie non-seulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec attrait*; c'est pourquoi les Anciens avoient imaginé que la Déesse de la Beauté, ne devoit jamais paroître sans

K

les *graces* *. La beauté ne déplaît jamais, me et , qui qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les *graces* dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de *graces* dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux; il n'attire point: il approche trop du sévère qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de *grace*, parce qu'il n'a rien de doux, ni de liant dans son extérieur.

La voix d'un Orateur, qui manquera

* Un Ancien a dit que *la beauté, sans graces, étoit un hameçon sans appas*. Et la Fontaine, Poème d'Adonis,

E. plus belle encor que la Beauté.

d'inflexion & de douceur en articulant ,
sera fans *grace*.

Il en est de même dans tous les arts.
La proportion, la beauté, peuvent n'être
point gracieuses. On ne peut dire que les
pyramides d'Egypte ayent des *graces*. On
ne pouvoit le dire du Colosse de Rhodes,
comme de la Vénus de Cnide. Tout ce
qui est uniquement dans le genre fort &
vigoureux, a un mérite qui n'est pas celui
des *graces*. Ce seroit mal connoître Michel-
Ange & le Caravage, que de leur attri-
buer les *graces* de l'Albane. Le sixième
Livre de l'Énéide est sublime. Le quatrié-
me a plus de *grace*. Quelques Odes galan-
tes d'Horace respirent les *graces*, comme
quelques-unes de ses Epîtres enseignent la
raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli
en tout genre, soit plus susceptible de
graces que le grand. On loueroit mal une
Oraison funèbre, une Tragédie, un Sermon
si on leur donnoit l'épithète de *gracieux*.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon , étant opposé aux *graces*. Car leur opposé est la rudesse , le sauvage , la sécheresse. L'Hercule de Farnèse ne devoit point avoir les *graces* de l'Apollon du Belvédère & de l'Antinoüs ; mais il n'est ni sec , ni rude , ni agreste. L'incendie de Troye dans Virgile n'est point décrit avec les *graces* d'une Elégie de Tibulle : il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans *graces* , sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible , l'horrible , la description , la peinture d'un monstre , exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux , mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un Artiste , en quelque genre que ce soit , n'exprime que des choses affreuses , s'il ne les adoucit pas par des contrastes agréables , il rebu-tera.

La *grace* en Peinture , en Sculpture , consiste dans la mollesse des contours , &

dans une expression douce ; mais la Peinture a pardeffus la Sculpture , la *grace* de l'union des parties ; celle des figures qui s'animent l'une par l'autre , & qui se prêtent des agrémens par leurs attitudes & par leurs regards.

Les *graces* de la diction , soit en éloquence, soit en poësie, dépendent du choix des mots , de l'harmonie des phrafes , & encore plus de la délicatesse des idées & des descriptions riantes. L'abus des *graces* est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'empoulé ; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grace , s'entend de la chose & de la personne. *Cet ajustement , cet ouvrage , cette femme a de la grace.* La bonne *grace* appartient à la personne seulement. *Elle se présente de bonne grace. Il a fait de bonne grace ce qu'on attendoit de lui. Avoir des graces* , dépend de l'action. *Cette femme a des graces dans son maintien , dans ce qu'elle dit , dans ce qu'elle fait.*

Obtenir sa grace, c'est par métaphore, obtenir son pardon : comme *faire grace* est pardonner. On fait *grace* d'une chose, en s'emparant du reste. *Les commis lui prirent tous ses effets, & lui firent grace de son argent.* *Faire des graces, répandre des graces*, est le plus bel apanage de la souveraineté, c'est *faire du bien* : c'est plus que justice. *Avoir les bonnes graces de quelqu'un*, ne se dit que par rapport à un supérieur. *Avoir les bonnes graces d'une Dame*, c'est être son amant favorisé. *Etre en grace*, se dit d'un Courtisan qui a été en disgrâce ; on ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un, ni son malheur de l'autre. On appelle *bonnes graces*, ces demi-rideaux d'un lit qui sont aux côtés du chevet. *Les Graces*, en latin *Charities*, terme qui signifie *aimables*.

Les *Graces*, Divinités de l'Antiquité, sont une des plus belles allégories de la Mythologie des Grecs. Comme cette Mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des Poètes, qui en furent les Thé-

logiens, tantôt par les usages des Peuples, le nombre, les noms, les attributs des *Graces* changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé, Thalie, Euphrosine*, c'est-à-dire, *brillant, fleur, gaieté*. Elles étoient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devoit couvrir leurs charmes. Elles présidoient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissances, aux amours, à l'éloquence même; elles étoient l'emblème sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignoit dansantes, & se tenant par la main; on n'entroit dans leurs Temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont insulté à la Mythologie fabuleuse, devoient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont résulteroit la félicité du genre humain. *Art. de M. de Voltaire.*

GRACE (*Beaux Arts*). Le mot *grace* est d'un usage très fréquent dans les Arts. Il

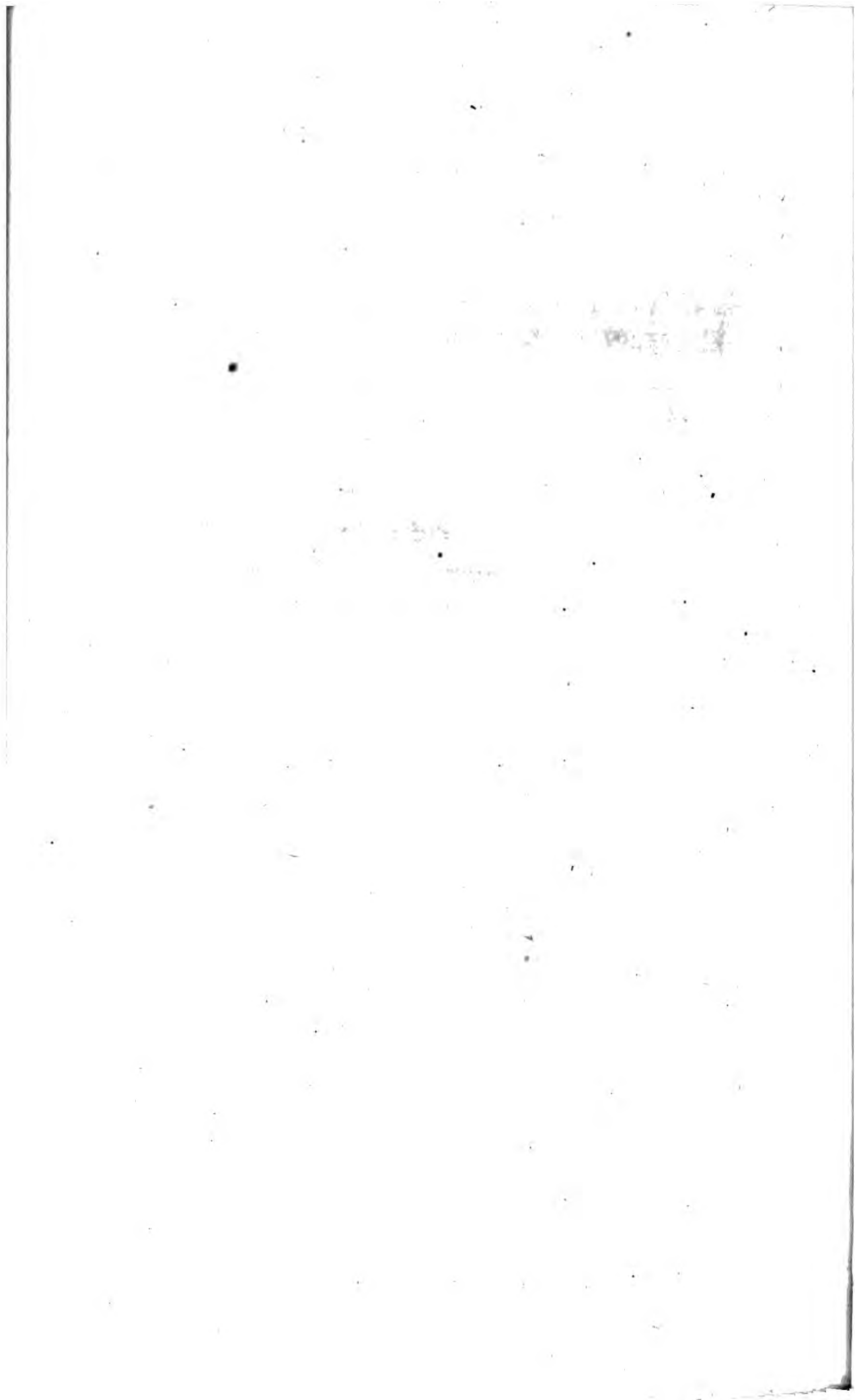
semble cependant qu'on a toujours attribué au sens qu'il emporte avec lui quelque chose d'indécis, de mystérieux, & que, par une convention générale, on s'est contenté de sentir à-peu-près ce qu'il veut dire, sans l'expliquer. Seroit-il vrai que la *grace*, qui a tant de pouvoir sur nous, naquit d'un principe inexplicable? Et peut-on penser que, pour l'imiter dans les ouvrages des Arts, il suffise d'un sentiment aveugle, & d'une certaine disposition qu'on ne peut comprendre? Non, sans doute. Je crois, pour me renfermer dans ce qui regarde l'art de la Peinture, que la *grace* des figures imitées, comme celle des corps vivans, consiste principalement dans la parfaite structure des membres, dans leur exacte proportion, & dans la justesse de leur emmanchement; c'est dans les mouvemens & les attitudes d'un homme ou d'une femme qu'on distingue sur-tout cette *grace* qui charme les yeux. Or si les membres ont la mesure qu'ils doivent avoir relative-

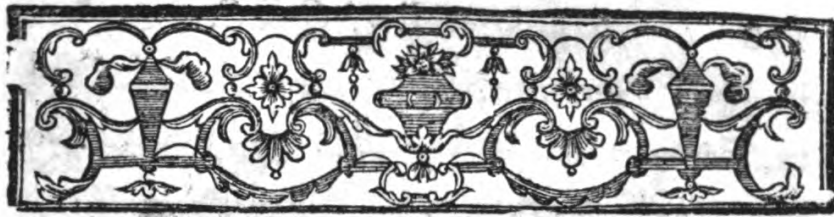
ment à leur usage, si rien ne nuit à leur développement, si enfin les charnières & les jointures sont tellement parfaites, que la volonté de se mouvoir ne trouve aucun obstacle, & que les mouvemens doux & lians se fassent successivement dans l'ordre le plus précis : c'est alors que l'idée que nous exprimons par le mot *grace* sera excitée. Et qu'on n'avance pas comme une objection raisonnable, qu'une figure, sans être telle que je viens de la décrire, peut avoir une certaine *grace* particulière, qu'on ne dise pas qu'il y a des défauts auxquels certaines *graces* sont attachées. Il seroit impossible, à ce que je crois, de prouver que cela doit être ainsi ; & lorsqu'on essayeroit d'établir l'opinion que j'attaque, on démêleroit sans doute dans l'examen des faits, des circonstances étrangères, des goûts particuliers, des usages établis, des habitudes qui tiennent aux mœurs, enfin des préjugés sur lesquels on fonde le sentiment que j'attaque. Rien ne me paroît

devoir contribuer davantage à la corruption des Arts & des Lettres, que d'établir qu'il y a des moyens de plaire & de réussir, indépendans des grands principes que la raison & la nature ont établis. On a peut être aussi grand tort de séparer, comme on le fait aujourd'hui, l'idée de la beauté de celle des *graces*, que de trop distinguer dans les Lettres un *bon* ouvrage d'avec un ouvrage de goût. Un Peintre, en peignant une figure de femme, croit lui avoir donné la *grace* qui lui convient, en la rendant plus longue d'une tête, qu'elle ne doit l'être, c'est-à-dire, en donnant neuf fois la longueur de la tête à sa figure, au lieu de huit. Seroit-il possible qu'on arrivât, par un secret si facile, à cet effet si puissant, à cette *grace* qu'on rencontre si rarement ? Non, sans doute. Mais il est plus aisé de prendre ce moyen, que d'observer parfaitement la construction intérieure des membres, la juste position & le jeu des muscles, le mouvement des jointures, & le balan-

cement des corps. Il arrive quelquefois cependant que l'Artiste dont j'ai parlé, fait une illusion passagère : mais il ne doit ce succès qu'à un examen aussi peu réfléchi & aussi aveugle que son travail. C'est ainsi qu'un ouvrage dont le plan n'est pas rempli, ou qui en manque, dans lequel la raison est souvent blessée, & où la langue n'est pas respectée, usurpe quelquefois le nom d'*ouvrage de goût*. Je laisse à juger s'il peut y avoir un *goût véritable* qui n'exige pas la plus juste combinaison de l'esprit & de la raison. Peut-il aussi y avoir de *véritable grace*, qui n'ait pour principe la perfection des corps relative aux usages auxquels ils sont destinés ? *Art. de M. Wat-*
let.







DE LA GRACE.

EXTRAIT

DES RÉFLEXIONS

QUI se trouvent à la suite du Poëme
de la Peinture,

Par M. WATELET, de l'Académie Française.

LA GRACE, ainsi que la Beauté, concourt à la perfection. Ces deux qualités se rapprochent dans l'ordre de nos idées ; leur effet commun est de plaire. Quelquefois on les confond, plus souvent on les distingue : elles se disputent la préférence qu'elles obtiennent, suivant les circonstances. La Beauté supporte un examen réitéré & réfléchi. Ainsi l'on peut disputer le prix de

la Beauté, comme firent les trois Déeses : tandis que le seul projet prémédité de montrer des Graces, les fait disparoître.

Je crois que la beauté, comme je l'ai dit, consiste dans une conformation parfaitement relative aux mouvemens qui nous sont propres.

La grace consiste dans l'accord de ces mouvemens avec ceux de l'ame.

Dans l'enfance & dans la jeunesse, l'ame agit d'une façon libre & immédiate sur les ressorts de l'expression.

Les mouvemens de l'ame des enfans sont simples ; leurs membres dociles & souples. Il résulte de ces qualités une unité d'action & une franchise qui plaît.

Conséquemment, l'enfance & la jeunesse sont les âges des graces. La souplesse & la docilité des membres sont tellement nécessaires aux graces, que l'âge mûr s'y refuse, & que la vieillesse en est privée.

La simplicité & la franchise des mou-

vemens de l'ame contribuent tellement à produire les graces, que les passions indé-cises ou trop compliquées les font rarement naître.

La naïveté, la curiosité ingénue, le désir de plaire, la joie spontanée, le regret, les plaintes & les larmes mêmes qu'occasionne la perte d'un objet chéri, sont susceptibles de graces, parce que tous ces mouvemens sont simples.

L'incertitude, la réserve, la contrainte, les agitations compliquées & les passions violentes, dont les mouvemens sont en quelque façon convulsifs, n'en sont pas susceptibles.

Le Sexe, plus souple dans ses ressorts, plus sensible dans ses affections, dans lequel le désir de plaire est un sentiment en quelque façon indépendant de lui, parce qu'il est nécessaire au système de la Nature : ce sexe, qui rend la beauté plus intéressante, offre aussi, lorsqu'il échappe à l'artifice & à l'affectation, les graces dans l'aspect le plus séduisant.

La jeunesse très-cultivée s'éloigne souvent des graces qu'elle recherche ; tandis que celle qui est moins contrainte les possède, sans avoir eu le projet de les acquérir. C'est que l'esprit éclairé & les conventions établies retardent ou affoiblissent les mouvemens subits, tant de l'ame que du corps, & que la réflexion les rend compliqués. Plus la raison s'affermit & s'éclaire, plus l'expérience s'acquiert, & moins on laisse aux mouvemens intérieurs cet empire qu'ils auroient naturellement sur les traits, sur les gestes & sur les actions.

L'âge mûr, qui voit ordinairement se perfectionner & la raison & l'expérience, voit aussi les ressorts extérieurs devenir moins dociles & moins souples.

Dans la vieillesse enfin, l'ame refroidie ne donne plus ses ordres qu'avec lenteur, & ne se fait plus obéir qu'avec peine. L'expression & les graces s'évanouissent alors.

Les graces, telles que je viens de les définir, empruntent une valeur infinie de
la

la plus parfaite conformation. Cependant les mouvemens simples de l'ame , n'ont peut-être pas , avec la perfection d'un corps bien conformé , le rapport absolu qui existe entre cette parfaite conformation & les actions qui lui sont propres.

Voilà pourquoi l'enfance , qu'on peut regarder comme un âge où le corps est imparfait , est susceptible de graces , tandis que ce n'est que par convention qu'on peut lui attribuer la beauté.

Ce que j'ai dit suppose encore l'équilibre des principes de la vie , qui produit en nous la santé. Cet état commun à tous les âges , dans les rapports qui leur conviennent , est favorable aux graces , & sert de lustre à la beauté.

Au reste , cet accord des mouvemens simples de l'ame avec ceux du corps , éprouve une infinité de modifications , & produit des effets très-variés.

C'est de-là que vient sans doute l'obscurité avec laquelle on en parle communément.

ment, & ce *je ne sçai quoi*, expression vuidede de sens qu'on a si souvent répétée, comme signifiant quelque chose.

Les graces sont plus ou moins apperçues & senties, selon que ceux aux yeux desquels elles se montrent, sont eux-mêmes plus ou moins disposés à en remarquer l'effet.

Qui peut douter qu'il ne se fasse, quand nous sommes très-sensibles aux graces, un concours de nos sentimens intérieurs, avec ce qui les produit? Fixons quelques idées à ce sujet.

Un homme indifférent voit venir à lui une jeune fille, dont la taille proportionnée se prête à sa démarche, avec cette facilité & cette souplesse qui sont les caractères de son âge. Cette jeune fille, que je suppose affectée d'un mouvement de curiosité, reçoit de cette impression simple de son ame des charmes qui frappent les yeux de celui qui la regarde.

Voilà des graces naturelles, indépen-

dantes de toute modification étrangère.

Supposons actuellement que cet homme , loin d'être indifférent , prenne l'intérêt d'un père à cette jeune beauté, qui l'aperçoit & qui se rend près de lui. Supposons encore que la curiosité qui guidoit les pas de la jeune fille soit changée en un sentiment moins vague , qui donne un mouvement plus décidé à son action & à sa démarche. Quel accroissement de graces va naître de cet objet plus intéressant , de cette action plus vive , & de la relation de sentiment , qui , d'un côté , produit un empressement tendre , & qui , de l'autre , rend le père plus clairvoyant cent fois & plus sensible aux graces de sa fille , que ne l'étoit cet homme désintéressé.

Ajoutons à ces nuances :

Que ce ne soit plus un homme indifférent , ni même un père , mais un jeune homme amoureux qui attend , & qui voit enfin arriver l'objet qu'il désire & qu'il chérit. Que cette jeune fille à son tour soit

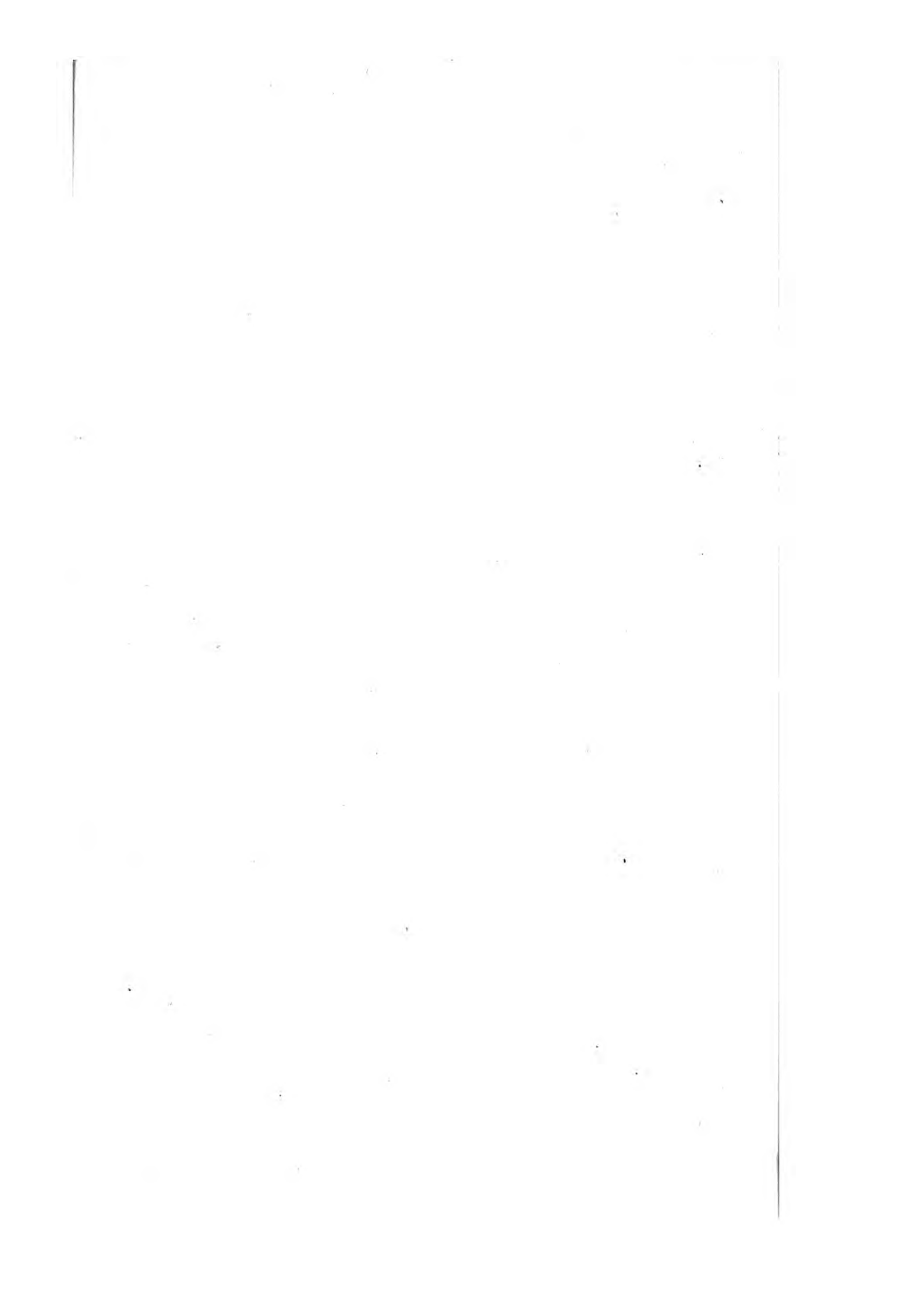
une tendre & naïve amante , qui n'a pas plutôt apperçu celui qu'elle aime , qu'elle précipite sa course. Supposez que le lieu dans lequel ces deux amans se réunissent , soit ce que la Nature peut offrir de plus agréable ; que la scène soit éclairée par un jour choisi ; que la saison favorable ait décoré de verdure & de fleurs le lieu du rendez-vous. Représentez-vous à la fois les charmes de la jeunesse , la perfection de la beauté , l'éclat d'une santé parfaite , l'agitation vive & naturelle de deux ames qui éprouvent les mouvemens les plus simples , les plus relatifs , les moins contraints ; & voyez se succéder alors une variété infinie de nuances dans les graces qui , toutes inspirées , toutes involontaires , sont par conséquent empreintes sur les traits , & exprimées dans les moindres actions & dans les moindres gestes.

Ainsi , parmi les impressions de l'ame qui se peignent dans nos mouvemens , & dont je parlerai en réfléchissant sur les pas-

fions, celle qui paroît la plus favorisée de la Nature, l'amour produit une expression plus agréable, plus universelle, plus sensible que toute autre, & dans laquelle la relation de l'ame & du corps, qui fait naître les graces, est plus intime & plus exactement d'accord.

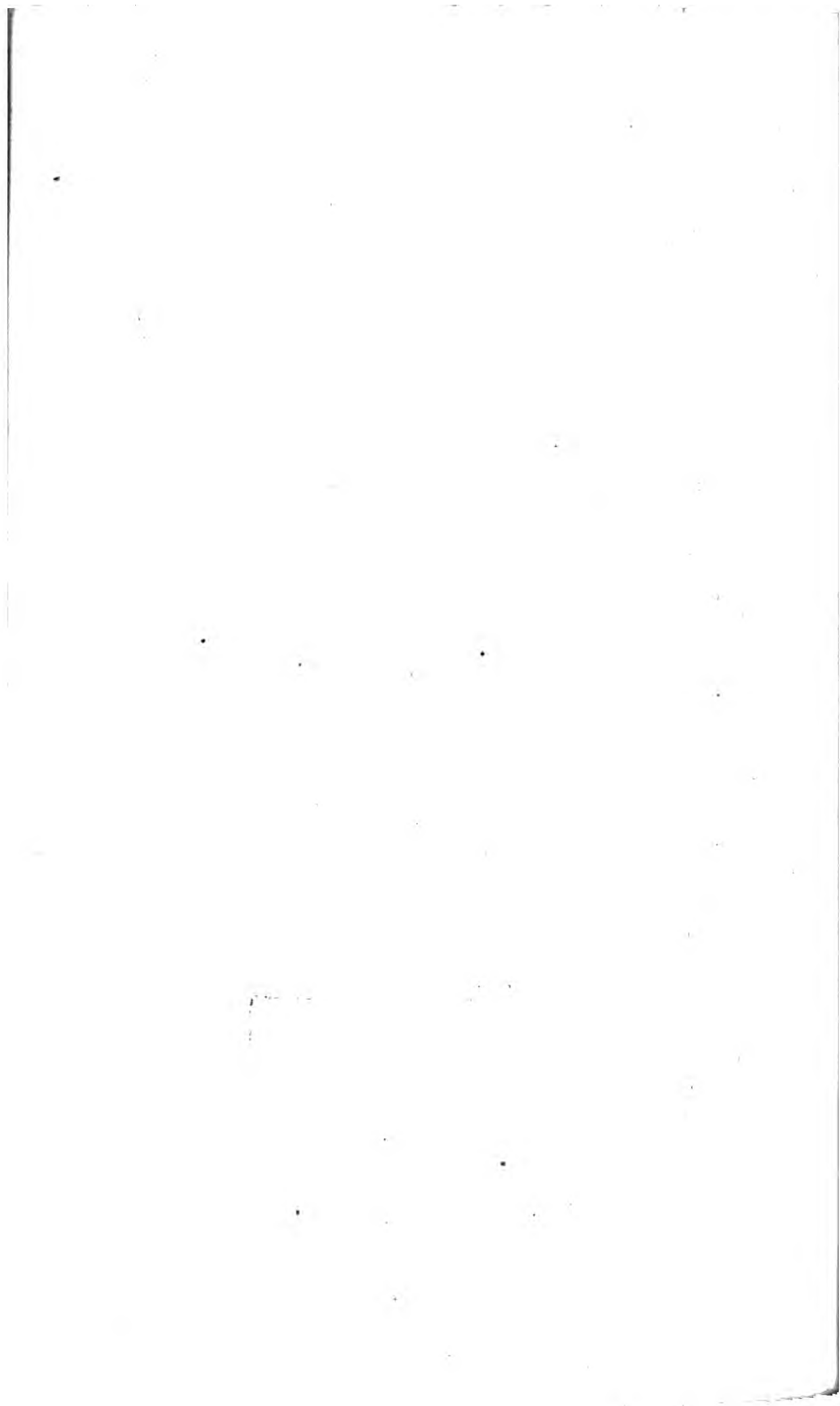
Aussi les Anciens joignoient-ils & ne séparoient jamais Vénus, l'Amour & les Graces. La ceinture mystérieuse, décrite par Homère, n'est peut-être que l'emblème de ce sentiment d'amour si fertile en graces, dont Vénus toujours occupée empruntoit le charme que la beauté seule n'auroit pu lui donner.

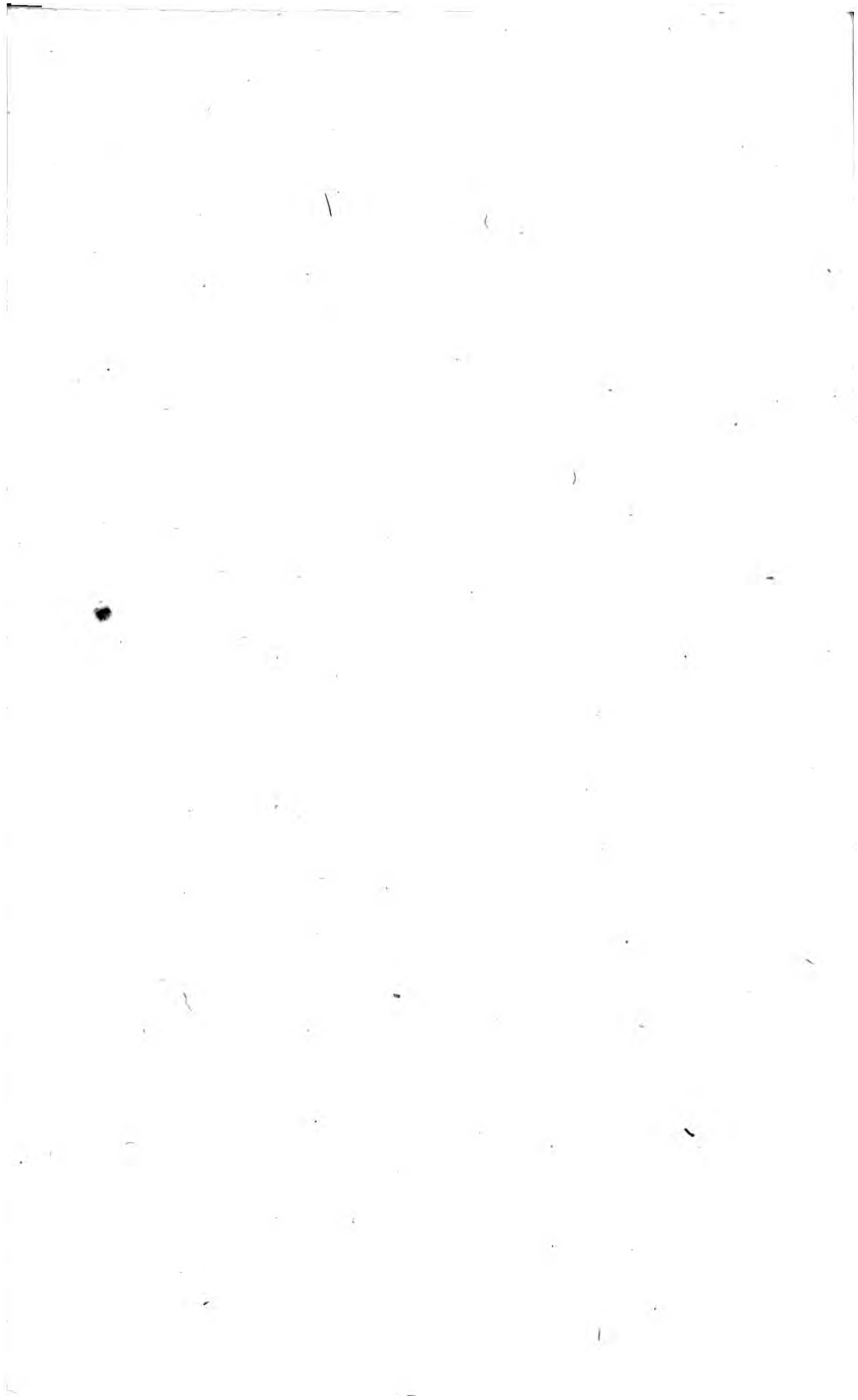
Revenons au Peintre, pour lequel la connoissance des proportions, de l'ensemble, du mouvement, de la beauté & de la grace devient inutile, s'il n'y joint l'étude de la lumière & de la couleur. En effet, sans la lumière & la couleur, toutes ces choses seroient comme non existantes pour nous, & le Peintre n'auroit rien à imiter.



CRITON,
ou
DE LA GRACE
ET DE LA BEAUTÉ.

Liv.







J. M. Moreau le J^{ne} del.

N. de Launay Sculp. 1763.

LES GRACES



CRITON,
OU
DE LA GRACE
ET DE LA BEAUTÉ.

EXTRAIT d'un Dialogue traduit librement de l'Anglois.

JE crois, **CRITON**, qu'il seroit aussi facile de faire l'analyse de l'arc-en-ciel, que de déterminer ce qui compose la beauté. Comment pourroit-on réduire à des principes fixes, ce qui est si passager & si variable ? A chaque moment on remarque des changemens très-sensibles sur les plus beaux visages. J'en conviens, **MILESIUS**,

mais ce sont ces changemens mêmes qui font la beauté.

Voulez-vous que je vous développe les idées que je me suis faites de la beauté & de la grace? Elles pourront au moins servir à fixer les vôtres.

TOUT ce qui plaît aux yeux, & dont l'ame se ressouvient avec plaisir, peut être nommé *beau*. Ainsi la beauté peut convenir à tous les objets qui charment les sens, & elle s'étend aussi loin que peut aller l'imagination, qui est en quelque sorte, pour nous, une seconde création. En effet, on peut parler, non-seulement de la beauté d'un point de vue charmant, d'un Soleil qui se leve ou qui se couche, d'un Ciel bien étoilé, d'une prairie agréable, des bosquets, des jardins où l'on voit régner l'art & la symétrie, mais encore de la beauté des tableaux, des portraits, des statues, des bâtimens, des actions des hommes, de leur caractère, & même de leurs pensées.

Parmi ce nombre infini de beautés, il y en a autant de fausses, que de vraies & de réelles. C'est souvent le goût des Nations qui en décide.

La beauté n'ayant donc, pour ainsi dire, ni bornes ni limites, il n'est pas possible de la considérer dans toute son étendue. Ce point de vûe seroit ici trop général, & on ne pourroit traiter, sans confusion, une matière si vaste.

Considérons simplement la beauté visible, la beauté personnelle ou humaine; celle enfin qu'on peut appeler réelle & indépendante de la coutume ou du caprice. Ne disputons point aux Bantâmes la beauté de leurs grosses lèvres, ni aux Dames de la Chine, celle de leurs pieds excessivement petits*.

* Les Chinois croyent qu'une des grandes beautés des femmes, c'est d'avoir des pieds sur lesquelles elles ne peuvent se soutenir. J'ai vu des mules Chinoises, où nos Dames n'auroient pu faire entrer qu'un doigt de leur pied. Pendant leur enfance, on tient leurs pieds serrés pour les empêcher de croître.

Je crois que tout ce qui contribue à former la beauté dont je parle, peut se réduire à la couleur, à la forme, à l'expression & à la grace : les deux premières qualités en constituent le corps, & les deux dernières appartiennent à l'ame.

Le coloris est la moindre des parties qui composent la beauté. C'est cependant la plus frappante, & celle à laquelle on fait le plus d'attention. On n'en doit point être surpris. Tout le monde peut voir ; mais peu sont en état de juger. Il ne faut que des yeux pour voir les couleurs, & beaucoup moins de discernement pour juger de la beauté, que de celle des trois autres parties. Or, comme cet article est le moins intéressant, je ne ferai que deux ou trois observations sur cet objet.

Pour ce qui regarde le coloris, tout le monde convient qu'on n'a jamais rien vu, ni rien imaginé de si beau que la fameuse Vénus d'Apelle*. Ce fut peut-être

* On voyoit à Rome, du temps de Pline, plusieurs Ta-

le plus parfait que l'Art ait jamais exprimé. Il est vrai que l'on ne peut juger aujourd'hui de la beauté de la couleur : elle n'a pu résister à l'injure des temps. Mais Cicéron nous a, en quelque sorte, conservé ce coloris si parfait : » C'étoit, dit-il, un beau » mélange de rouge & de bleu fondus ensemble, repandus, suivant leurs diverses » gradations, dans toutes les parties du » corps. On auroit pu s'y tromper, tant » cette couleur étoit semblable à celle de » la chair & fang *. «

bleaux d'Apelle. On faisoit grand cas d'une Vénus sortant de la mer, nommée *Anadiomène*, que l'Empereur Auguste fit mettre dans le Temple de son père. Celle dont parle Cicéron, surpassoit la première, tant pour la force du dessein, que par la beauté du coloris. C'est d'elle qu'Ovide dit, que si Apelle n'avoit pas peint la Vénus de l'Isle de Cos, elle seroit encore cachée sous les flots de l'onde :

*Si Venerem Cois nunquam pinxisset Apelles,
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.*

La mort de ce grand Homme fut causée que l'ouvrage demeura imparfait. On le trouvoit si beau, que personne n'osa l'achever. Entre les Tableaux, dont Rome faisoit le plus de cas, ceux d'Apelle tenoient le premier rang.

* *Dicemus ergò idem, quod in Venere Coa. Corpus non*

Telle est, dans les Poètes de l'ancienne Rome, la description de la plus belle peau que l'on puisse voir. On admire sur-tout celles de Lavinie, dans Virgile*; du Narcisse d'Ovide**, & de l'Apollon de Tibulle***.

est, sed simile corpori; nec ille fusus & candore mixtus rubor sanguis est, sed quædam sanguinis similitudo. De Nat. Deor. L. 1.

* On vit, dit Virgile, une agréable rougeur se répandre sur les joues de l'aimable Lavinie. Les lys & les roses étoient peintes sur son visage:

*Acceptit vocem lacrymis Lavinia matris
Flagrantes perfusa genas; cui plurimus ignem
Subjecit rubor, & calefacta per ora cucurrit:
Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur, aut mixta rubent ubi lilia multa
Alba rosâ. Tales virgo dabat ore colores.*

Æneid. L. 12. v. 69.

** Un beau mélange de rouge & de blanc fondus ensemble, étoit répandu, dit Ovide, selon leurs diverses gradations, sur les joues du jeune Narcisse. Son cou étoit aussi blanc que l'ivoire, & sa bouche vermeille comme une rose:

*Impubes genas, & eburnea colla, decusque
Oris, & in niveo mistum candore ruborem.*

Metam. L. 3. v. 423.

*** La blancheur de son visage, dit Tibulle en parlant

Il semble que ce soit sur ces descriptions charmantes , que le Titien a formé son coloris. On vante sur-tout sa Vénus dormante. C'est un chef-d'œuvre qui renferme une infinité de beautés que les Connoisseurs ne se lassent point d'admirer. Tout ce que l'on a écrit de la beauté d'Aspasie , tout ce qu'on a pris plaisir de dire des joues de la belle Isménie , n'approche point de ce que ce grand homme a représenté dans cette belle dormeuse. On re-

d'Apollon , avoit le même éclat que celle de la Lune , & des teintes d'un beau vermillon étoient répandues sur son corps , blanc comme la neige. Un rouge vif , semblable à celui qui colore les joues d'une jeune fille que l'on amène à son jeune époux , animoit les siennes. C'étoit un mélange semblable à celui que font des Bouquetières, en mariant l'Amaranthe au Lys, ou à celui des Pommes en maturité :

*Candor erat, qualem præfert Latonia Luna ,
 Et color in niveo corpore purpureus :
 Ut juveni primùm virgo deducta marito
 Inficitur teneras ore rubente genas :
 Ut quum contexunt Amaranthis alba puellæ
 Lilia , & Autumno candida mala rubent.*

marque sur son visage ce beau mélange de blanc & d'incarnat, qu'Ovide compare aux pommes & aux raisins qui commencent à mûrir.

On ne doit point être surpris que les couleurs fassent tant d'impression. Leur vivacité naturelle est frappante. Broyées ensemble & mêlées artistement, leur variété frappe, étonne, attache. L'imagination échauffée trouve alors mille charmes & mille appas dans cet air de santé, que la figure annonce, & qui ajoute infiniment à la beauté. On peut même dire que c'est lui qui fait valoir les charmes du coloris ; & que sans lui, toutes les beautés qui avoient surpris d'abord, disparoissent en quelque sorte, & ne laissent qu'une légère impression. C'est le sentiment de Cicéron.

« L'agrément & la beauté du corps sont, » dit-il, inféparables de la bonne santé*.

* *Venustas & pulchritudo corporis jecerni non potest à valetudine.* De Offic. L. 1. c. 95.

Pour ce qui regarde le coloris du visage en particulier, c'est la variété des couleurs qui en fait la plus grande beauté. Cette partie du corps humain a été formée par la Nature, pour rassembler une infinité de différentes couleurs. Elles se prêtent, par leur opposition, un secours mutuel; quoique variées à l'infini, elles se réunissent par des passages insensibles, & leur accord fait le même effet que l'harmonie musicale.

Vous vous moqueriez de moi, sans doute, si je vous disois que ce qui fait une belle soirée d'Été, fait un beau visage. Quels objets de comparaison, diriez-vous? Ce n'est cependant point un paradoxe, & je crois que vous conviendrez de la justesse de la comparaison, si vous avez la complaisance d'entendre l'explication de ma pensée.

La beauté d'une belle soirée vient de la variété des couleurs, qui sont répandues sur la surface des Cieux. Le Soleil brillant

qui se couche , ces nuages d'un rouge-tendre qui se perd dans le blanc , contrastent avec des teintes plus brunes , & découvrent, dans de petits intervalles, l'azur de la voûte céleste. Ce spectacle attire vos yeux & touche votre cœur : mais le teint d'une jolie Payfanne peut vous offrir à-peu-près le même spectacle. Vous êtes frappé & agréablement surpris à la vûe d'une belle femme. Elle vous fait naître des sentimens vifs & doux. Ignorez-vous la cause de cette aimable émotion ? Prenez la peine de l'étudier. Vous connoîtrez que c'est de la variété des couleurs que proviennent ces appas qui vous charment, & qui vous enchantent. Il n'est en effet aucune beauté , quelque frappante qu'elle soit , qui ne prenne naissance dans les couleurs de la chair , dans le vermillon & le clair-obscur, dans ce beau bleu qui représente les veines qu'on apperçoit près des tempes & du bas du visage , & qu'embellissent encore l'ombre formée par les

sourcils & par les cheveux qui relevent l'éclat du tout.

Ceux qui ont le mieux réussi à peindre des paysages, ont d'ordinaire choisi l'Automne. Ils ont préféré la variété, le choix, l'opposition & la richesse des couleurs, à la fraîcheur & à l'uniforme vivacité du Printems.

» Il paroît, CRITON, par ce que vous
» venez de dire, que vous préférez une
» belle Brune à la Blonde la plus parfaite. «

Je n'ignore pas, MILESIUS, que chaque espèce de beauté a ses partisans. Mais plus je réfléchis sur leurs différences, & sur les effets qu'elles produisent, plus je me persuade que la Brune l'emporte sur la Blonde. Un brun vif donne un lustre aux autres couleurs, de la vivacité aux yeux, une noble fierté dans les regards & dans tous les traits du visage : attrait qu'on chercheroit en vain dans la peau la plus blanche & la plus transparente que l'on puisse imaginer. La plus belle Madone de Raphaël est une

brune. Celles qu'il avoit faites auparavant, & qui ne font pas de la même force, font plus blanches, & par cette raison moins piquantes.

Les meilleurs Artistes qui parurent dans l'âge d'or de la Peinture*, ont employé les couleurs les plus riches & les plus foncées. Il y a même lieu de croire que le coloris vif & éblouissant du Guide a prépa-

* On fixe la naissance du second âge d'or de la Peinture en Italie, vers le quinzième siècle, sous le Pontificat de Jules II. & de Léon X. Dans ces temps-là parut *Raphaël Sancio*. Ce fameux Peintre surpassa tous ceux qui l'avoient précédé. Les ouvrages de *Léonard de Vinci*, du Frère *Barthelemi de Saint-Marc* & de *Michel-Ange*, lui firent une telle impression, qu'il changea la manière du Perrugin qu'il avoit eu pour maître. Parmi plusieurs Tableaux qu'on a de lui, on admire son Ecole d'Athènes. La riche composition de ce Tableau étonne autant qu'elle enchante: tout y est grand, tout y est noble & frappant. Sa fameuse Madone, dont j'ai parlé ci-dessus, est dans le Cabinet du Duc de Parme.

On compte dans le même siècle le *Titien*, le *Corrége*, *Michel-Ange*, *Jules Romain*, & plusieurs autres grands Hommes, dont les ouvrages seront estimés tant qu'on aura du goût pour le grand & pour le beau,

ré la chute de cet Art en Italie , & que l'affoiblissement des couleurs introduit par Charles Maratte a causé son déclin.

J'ai encore une observation à faire sur une infinité de choses qu'on ne comprend pas ordinairement dans l'article du coloris , & qui peuvent cependant y entrer. Telle est , par exemple , cette douceur veloutée de certaines peaux ; cette rougeur humide ; cet air de Magdelaine* , venant de pleurer , ou plutôt dont on voit encore couler les larmes ; ce brun lissé de che-

* Cet air touchant , dont je veux parler , a été très-bien exprimé par la plupart des grands Peintres dans leurs Magdelaines. Si l'on ne voit pas couler des larmes de leurs yeux , une certaine rougeur humide fait comprendre qu'elles ont beaucoup pleuré. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans la Magdelaine de le Brun , qui se voit à Paris dans l'Eglise des Carmelites de la rue du fauxbourg S. Jacques. Celles du Titien font l'admiration des Connoisseurs en Italie : on regarde celle qui est au Palais Barberigo à Venise , comme son chef-d'œuvre. Rose-Alba n'a point fait de difficulté de dire , en parlant de cette belle Pleureuse , qu'elle pleuroit jusqu'au bout des doigts : *It wept all over* , suivant l'expression Angloise.

veux flottans sur des épaules d'albâtre ; ce lustre de la santé ; cette vive impression de lumière qui sort de certains yeux ; ce feu liquide de quelques autres : tous ces traits sont si supérieurs aux beautés ordinaires du coloris , qu'ils participent en même temps & à l'expression des passions & à l'intelligence des couleurs.

La seconde partie qui concourt à former la beauté , c'est la forme. Elle ne résulte pas moins de la tournure de chaque partie , que de la symétrie du tout. L'attitude y entre aussi. Par attitude , j'entends la position & l'arrangement de chaque partie. Telle est , par exemple , la manière de tourner la tête , d'étendre les bras , de placer le pied , &c. Elle s'étend même jusqu'au tour des sourcils , & à l'accompagnement des cheveux.

On peut dire avec Cicéron , que c'est dans la proportion , dans l'union & l'harmonie de toutes les parties du corps que consiste la beauté de la forme & de la taille

de l'homme & de la femme *. Or cette régularité, cette proportion naît de la vérité & de la noblesse des inflexions, suivant M. Hogart, dont j'emprunte cette importante réflexion.

Ce Peintre célèbre qui a si long-temps étudié la Nature, dans son *Analyse de la beauté*, considère tous les corps comme revêtus d'une enveloppe fort mince, & celle-ci comme un assemblage de filets. C'est de la disposition de ces filets que dépend la beauté des diverses formes.

Ces filets sont ou des lignes droites ou des lignes courbes. Les lignes droites, qui sont les plus simples, n'ont d'autre variété que celle de leur longueur. Les corps uniquement composés de pareilles lignes, ne sçauroient occuper long-temps l'esprit, & présentent nécessairement quelque chose de roide, de sec & d'ennuyeusement uni-

* *Pulchritudo corporis apta compositione membrorum movet oculos & delectat hoc ipso, quod inter se omnes partes quodam lepore consentiunt.* De Offic. L. 1. c. 91.

forme. Aussi les substances terminées de cette manière sont inanimées , & n'ont pas même la vie des végétaux. Lorsque les contours formés par ces lignes sont parallèles , la régularité parfaite de leurs diverses parties augmente cette identité désagréable. Parmi les solides rectilignes , il n'y en a point de plus variés , ni par conséquent de plus beaux à la vûe , que les pyramidaux ; & parmi ceux-ci les triangulaires , ou du moins ceux dont les côtés sont en nombre impair , méritent la préférence. De-là vient l'avantage des statues équestres , & l'attention qu'ont eu les Sculpteurs d'élever plus ou moins leur groupe en forme pyramidale. C'est ce qu'on remarque dans le fameux Laocoon. Les Artistes ont mieux aimé diminuer la stature des deux jeunes gens que les Serpens enveloppent , que de ne pas mettre entre eux , une gradation si agréable à la vûe.

Les lignes du second genre peuvent varier dans leur courbure de même que dans

leur longueur. Elles produisent , par conséquent , de plus belles formes que les premières. On s'en fert avec avantage dans les colonnes , dans les vases & dans les divers autres ornemens. L'ovale l'emporte autant sur le cercle , que le triangulaire sur le quarré , ou la pyramide sur le cube. La combinaison des lignes droites avec les courbes , fournit une source de variétés.

On admet deux fortes de lignes courbes : les unes sont ondoyantes ou des lignes d'inflexion ; les autres sont serpentine , ou , si j'ose hasarder ce terme , des lignes de circonflexion. L'élégance des lignes ondoyantes se fait voir dans les pieds de nos chaises & de nos tables , dans la forme de nos cloches , dans les moulures des colonnes , &c.

Quoique toutes ces lignes soient belles , elles le sont inégalement dans la suite des diverses courbures. Il en est une , qu'on peut regarder comme tenant un milieu

entre le défaut & l'excès : on peut l'appeler la ligne précise de la beauté.

Une image sensible de la ligne ondoyante se trouve dans le corps des Dames. On en peut concevoir une suite, dont les premières, composées de lignes simplement droites & circulaires, conviendroient aux tailles appelées *tout d'une venue* ; & les dernières, dont les contours ont de trop fortes inflexions, caractériseroient les personnes contrefaites. Entre les deux extrêmes, qu'on peut désigner par 1 & 7, se trouve le corps de la forme la plus parfaite. Comme le degré 2 de l'échelle convient le mieux aux hommes, selon M. Hogart, & le degré 4 aux femmes, la Nature doit avoir accordé au beau sexe une supériorité marquée sur les hommes, du côté de la forme. Il n'appartient nullement à notre sexe de disputer cette préférence. Si l'homme se glorifie d'être le plus parfait des animaux, par la noblesse & la variété de ses inflexions, la femme peut se flatter de l'emporter sur

lui par la précision des contours, par la délicatesse des liaisons, par la souplesse & la transparence de la peau.

La beauté de la forme de la femme est donc différente de celle de l'homme. Celle-ci consiste dans la force & l'agilité; la douceur & la délicatesse font le caractère distinctif de la première.

Rien ne représente mieux la beauté de la forme du beau sexe, que la Vénus de Médicis. On voit dans l'Hercule du Palais Farnèse, la force de l'homme; & l'Apollon du Belvédère représente l'autre caractère propre de l'homme, qui est l'agilité.

Il n'y a rien dans cette dernière statue, qui ne mérite une attention particulière. Tout y est grand, tout y est noble: il y a même quelque chose de céleste & de transcendant; *il sovra umano*, dit l'Italien après les Poètes*. Tout ce que les Artistes mo-

* *Forma nisi in veras non cadit illa Deas.*

Ovid. Ep. 18.

dernes les plus habiles ont fait de plus parfait, lui est beaucoup inférieur : elle a un certain air de divinité qu'on ne remarque dans aucun ouvrage. Parmi les Poètes anciens, on n'en trouve quelques rayons que dans Homère & Virgile ; & parmi les modernes, dans Shakespéar & Milton.

Revenons aux formes humaines. Qu'elles l'emportent sur le coloris, c'est ce qui paroît par l'impression supérieure que font sur l'ame les statues de Rome, où l'on trouve une Collection des Ouvrages les plus achevés en ce genre : impression qui ne peut être égalée par celle que produisent les plus magnifiques tableaux.

» A peine, dit Stace d'un jeune Athlète qui paroissoit pour la première fois dans le Cirque, » à peine, après l'avoir attendu » long-temps, on le vit paroître, qu'il fit » l'admiration de tous les Spectateurs. Mais » dès qu'il eût quitté ses habits, la belle » proportion de ses membres fit disparoître les agrémens de son visage : les Spec-

« tateurs ne furent plus occupés qu'à con-
 « siderer la richesse de sa taille noble &
 « majestueuse *. »

La Vénus de Médicis vous fait éprouver quelque chose de semblable. Si vous n'examinez que la tête, vous y trouverez des graces infinies; mais si vous parcourrez toutes les beautés que présente la noblesse de sa taille, les traits du visage ne sont plus si frappans. La quantité prodigieuse de charmes répandus par tout son corps, fait oublier, pour ainsi dire, ces traits admirables, qui avoient étonné d'abord.

On peut étudier, dans les ouvrages des grands Maîtres, l'harmonie & la régularité des formes & des diverses parties du corps. Mais comme cette étude suppose quelques connoissances, voyons, avec Félibien**, les

* *Latuitque in corpore virtus.*

Thebaid. 6.

** Entretiens sur la Peinture, Tome II. Entret. III.

parties du corps qui contribuent le plus à la beauté de la forme.

La tête, la première & la plus noble de toutes les parties, doit être d'une forme presque ronde. Celles qui sont pointues, comme la tête de Thersite dont Homère décrit les défauts, sont difformes. Selon Lyssippe, excellent Sculpteur, les petites têtes ont meilleure grace que les grosses.

Le front, pour être beau, doit être d'un blanc lumineux. Sa forme ne doit être ni trop plate, ni trop élevée. Il a des graces infinies, lorsqu'il s'arrondit doucement des deux côtés, qu'il paroît uni, & qu'il est sans rides & sans tache.

Des cheveux longs & épais sont beaux*:

* Les cheveux sont le plus bel ornement que la tête puisse recevoir. Homère nomme toujours, par distinction, la Beauté pour laquelle il arme toute l'Asie : *Hélène à la belle chevelure.*

On varie beaucoup sur la couleur des cheveux. Les Anciens estimoient les blonds, & les attribuoient à Bacchus,

ils feroient un fort mauvais effet, s'ils descendoient sur le front si bas, qu'il en fut caché. Lucien, voulant représenter les cheveux d'une femme laide, remarque qu'ils étoient courts, plats, & comme collés sur son front. Sans disputer ici de leur couleur, on peut dire en général, que les noirs font paroître davantage la blancheur du cou & de la peau, parce que les couleurs claires ont meilleure grace auprès de celles qui sont plus obscures. Ce contraste des unes & des autres, donne un merveilleux éclat à un beau visage.

Léda & Panthée, qui étoient deux beautés célèbres, avoient les cheveux noirs, selon Ovide.

Les yeux, qui sont la partie la plus précieuse de tout le corps, sont beaux*, lorsqu'

à Vénus, à Apollon. Les François aiment les blonds, les noirs & les châains. Les Italiens n'estiment que les blonds dorés.

* Les yeux ont de la force & de la vivacité, quand l'orbite principale est d'un blanc tirant un peu sur le gris-de-lin,

qu'ils sont noirs, châains ou bleus, mais d'un bleu foible : s'il est trop fort & azuré, ils sont difformes. Ils doivent encore être clairs, nets, vifs, grands & bien coupés ou fendus.

Les fourcils doivent commencer près du nez, & venir se courber doucement en forme de demi-cercle jusqu'à l'angle extérieur de l'œil. Ils doivent être épais vers le milieu, & diminuer aux extrémités. Les noirs ont beaucoup de grace sur un front blanc. On a de l'aversion pour ceux qui sont roux.

Les joues sont belles, lorsqu'elles sont arrondies par un juste embonpoint, ou qu'elles sont pleines ; lorsqu'elles ont de la fermeté ; qu'on y découvre un beau mélange de rouge & de blanc ; qu'on y remarque de la gaieté, jointe à un certain

mais si peu que cela ne paroisse presque pas, & lorsque le milieu de la prunelle est noir & luisant. Ce contraste de clair & d'obscur produit ce brillant & cette grace que l'on remarque dans les plus beaux yeux.

éclat

éclat qui procède de la blancheur & de la fraîcheur du teint.

Les oreilles, pour servir d'ornement à la tête, doivent être d'une grandeur médiocre. Les petits tours & les replis doivent être colorés d'un rouge agréable, principalement à l'endroit le plus relevé. Élien décrivant la beauté d'Aspasie, dit qu'elle avoit les oreilles courtes; & Martial met au nombre des difformes, celles qui sont trop longues.

Un nez droit & quarré, qui divise le visage en deux parties égales, de sorte qu'on voye les yeux posés dans une juste distance, est regardé comme le plus beau; sur-tout s'il est taillé de façon qu'il s'éleve un peu vers le milieu. On estime aussi un nez aquilin. Platon le nomme par excellence, *nez royal*. On blâme & on appelle *nez de perroquet*, ceux qui se courbent tout d'un coup & avec difformité.

La bouche, pour être belle, doit être plus petite que grande. Il doit y avoir une

juste proportion entre la grandeur de son ouverture & la forme des lèvres, qui doivent être bien tournées, petites, délicates, & peintes d'une couleur vive. Elle est difforme, lorsqu'elle est trop grande, & que les lèvres sont petites, grosses & pâles. On compare une belle bouche à une rose qui commence à s'épanouir. Elle est d'une beauté achevée, si, en s'ouvrant, on y apperçoit de belles dents : ces petits os font un effet merveilleux, lorsqu'ils sont blancs, unis & bien rangés.

Lucien, faisant le portrait de Panthée ; dit que, lorsqu'elle se mettoit à rire, elle découvroit des dents extrêmement blanches, bien faites, & d'une telle égalité, qu'elles sembloient un rang de perles, dont le lustre tiroit un grand avantage du vermeil de ses lèvres.

Le menton, partie considérable, contribue beaucoup à la beauté du visage. Il doit être d'une grandeur médiocre, d'une chair délicate & blanche, d'une forme ronde, &

non pas pointue ou quarrée, ce qui feroit une difformité.

Le cou est beau, lorsqu'il est droit, plein de chair & flexible. On estime ceux qui sont blancs, qui ont de la délicatesse, qui sont plus menus près de la tête, qui s'élargissent doucement vers les épaules, & qui ne sortent pas du corps droit comme un pieu. Le cou doit être plutôt long que court. Tibulle parlant d'Hélène, dans une de ses Elégies, dit que ses beaux cheveux relevoient la beauté de son corps, en tombant négligemment sur ses épaules, & celle de son cou, qui, selon lui, étoit long*.

La peau doit être blanche, délicate & animée**.

* *In tonfi crines longâ cervice fluebant.*

** Un jeune homme, d'une condition distinguée, doit avoir le corps blanc & délicat. Tel est l'Adonis que Vénus arrête dans le Tableau du Titien. Un homme adonné à des exercices pénibles, doit avoir la chair plus haute en couleur. Un vieillard doit paroître plus maigre & plus déchar-

Les épaules des hommes doivent être larges & marquées, parce qu'elles dénotent ordinairement la force & la beauté de la taille. Celles des femmes doivent être plus blanches, moins larges & plus délicates que celles des hommes.

Les bras des femmes sont beaux, lorsqu'ils sont ronds, fermes, blancs & couverts d'une peau déliée, particulièrement depuis le coude jusqu'à la main. Ceux des hommes doivent être nerveux, sur-tout dans la partie d'entre l'épaule & le coude, qu'on appelle *le petit bras*, & aux endroits que les Latins nomment *lacerti*. Les Poëtes ont loué sur cela la force qui paroît dans l'Hercule du Palais Farnèse. Dans les jeunes gens, la force du bras paroît par la fermeté d'une chair un peu animée, & par l'apparence des nerfs & des muscles, qui doivent cependant être marqués tendrement.

né qu'un homme de vingt à trente ans; il doit avoir aussi la peau plus brune & plus sèche.

La main doit se joindre infensiblement au bras , comme dans la Vénus de Médicis. Elle doit être longue & délicate ; il n'y doit paroître ni sécheresse , ni dureté, soit à l'endroit des nerfs, soit dans les jointures , soit aux endroits où sont les veines. La blancheur de la main ne peut être belle , si elle n'est relevée d'une couleur vermeille , sur - tout dans le creux de la main & au bout des doigts.

On regarde comme de beaux doigts ceux qui sont un peu rouges , longs , de forme presque ronde & couverts de chair , sans être ni trop gras , ni trop secs. Les plus beaux sont menus par le bout , & terminés par des ongles un peu longs , arrondis & transparens.

La gorge , qui fait un des principaux agrémens des femmes , est le charme des yeux qu'elle attache , & semble appeller les regards. Pour être belle , les deux parties qui la forment doivent être égales en rondeur , en blancheur & en fermeté. C'est

un défaut dans la gorge, d'être trop haute ou trop basse. Elle a mille charmes, lorsqu'elle s'éleve insensiblement, comme deux petites collines séparées par un juste espace qui les empêche de se toucher. Dans la Vénus de Médicis & dans la Galathée de Raphaël, le sein est ainsi partagé. Le mouvement régulier d'une belle gorge a des graces qui séduisent & enchantent l'œil. On sçait l'effet que produisit celle de Phriné. Cette Courtisane, accusée d'impiété, comparut devant le Sénat d'Athènes. Hypéride, qui la défendoit, voyant que, ni la force de ses raisonnemens, ni tout ce que l'éloquence a de plus touchant, ne faisoit point d'impression sur ses Juges, lui fit adroitement découvrir sa gorge : ce puissant moyen eut un prompt succès. Ceux qui avoient résisté à l'éloquence de l'Orateur & aux larmes de la belle Suppliante, furent si transportés de la beauté de son sein, & tellement épris de ses charmes, qu'ils lui accordèrent la vie.

Les côtés, dans le beau sexe, doivent être longs, & les hanches plus larges que les épaules. Dans les hommes, au contraire, les épaules doivent être plus larges que les hanches.

Les cuisses d'une belle femme doivent être fermes, pleines de chair, & diminuer peu-à-peu, en venant s'attacher au genou : on y veut sur-tout de la rondeur*.

Un genou est beau, lorsqu'il est rond ; uni, bien tourné.

Les jambes blanches & presque rondes, sont belles, sur-tout si le mollet est un peu renflé, & s'il empêche qu'elles ne paroissent trop droites. On estime beaucoup une jambe fine & déliée.

Pour garder une juste symétrie & faire une beauté parfaite, le pied doit être petit : c'est un goût de tous les temps. Ovide

* Il ne faut pas qu'il y ait dans les cuisses & dans les jambes des hommes tant de rondeur & de délicatesse : on veut y voir des muscles & des nerfs, qui marquent la force & la vigueur.

faisant le portrait d'une belle femme, dit qu'elle avoit le pied petit*.

L'arrangement des doigts du pied, n'est pas ce qu'il y a de moins admirable dans une belle jambe. Ces doigts, joints les uns aux autres & diminuant peu-à-peu de grandeur, ont visiblement été disposés de cette manière, tant pour l'ornement du pied, que pour lui donner plus d'assiette & faciliter la marche**.

Toutes ces parties nous enchanteroient, si on pouvoit les considérer attentivement. Il est vrai que la modestie exige que le sexe en dérobe une partie à nos yeux. Mais combien de beautés cachées & défigurées par des parures aussi mal entendues qu'inutiles !

Vous voyez ce chêne droit & élevé :

* *Pes erat exiguus.*

** La manière dont les doigts sont arrangés, facilite beaucoup le mouvement des pieds en marchant. Il seroit impossible de courir, si les doigts des pieds ne pressoient auparavant la terre, s'ils n'y trouvoient un point d'appui, qui donne du ressort au corps & nous aide à nous élancer.

l'admireriez-vous , si un édifice en pente environnoit son tronc , & si une partie de sa tête étoit ombragée de deux ou trois morceaux de toile ? Pourriez-vous juger alors s'il est bien ou mal fait ? Beautés , reconnoissez votre erreur , en examinant votre parure. Elle nous empêche de juger de la beauté de votre taille & de la symétrie que la Nature a observée dans la formation de votre corps.

Que deviendroient les agrémens de la Vénus de Médicis & de l'Apollon du Belvédère , si , comme aux fêtes des Dieux , ces statues étoient enveloppées d'étoffes , ou couvertes d'habillemens tels que les nôtres ?

Notre-Dame de Lorette , avec son grand panier , son or & ses pierreries , ne présente aucune forme : il en est de même de la plûpart des femmes. Au moyen de leurs habits & de leurs parures , il importe peu qu'elles soient bien ou mal faites.

Non-seulement nous cachons une par-

tie des beautés dont la Nature nous a pourvus, mais souvent par nos soins nous les changeons en défauts. A peine un enfant est-il né, qu'on le garotte étroitement & qu'on l'enveloppe de langes, comme ces anciennes Momies d'Egypte. Il a beau marquer, par ses cris, la gêne qu'il éprouve, & par sa joie, les instans où il est libre : rien ne touche la vieille imbécille qui gouverne ses premiers jours. Hommes faits, les ligatures de nos bras, de nos jambes, de notre corps, interrompent la circulation de nos humeurs.

On ne s'en tient pas là pour les filles : on les fait beaucoup plus souffrir. On les enferme, dès leur enfance, dans une boîte de baleine, soutenue par une croix de fer, qui met leur corps à la torture. A force de contrainte, on donne à leur taille une disproportion que la Nature défavoue.

J'ai plusieurs fois entendu dire à de bons Observateurs, qu'ils n'avoient vû dans notre Europe aucune femme qui n'eut quel-

que irrégularité dans la taille. D'autres, au contraire, qui ont voyagé dans l'Afrique & dans les Indes, assurent qu'ils n'ont remarqué aucun défaut de proportion dans toute l'habitude des Nègresses. Cette différence vient, sans doute, de ce que dans ces pays-là les femmes se laissent former par la Nature, & qu'en Europe on arrête ses effets.

Les deux autres parties qui composent la beauté, sont l'expression & la grace. La première convient à toutes les physionomies; mais la grace se trouve dans peu de personnes.

Par expression, j'entends celle des passions, c'est-à-dire, la variété de nos pensées, la diversité de nos désirs, qui souvent se manifestent & deviennent visibles par nos regards & par nos gestes.

Tout est expressif dans l'homme. Je ne crois pas qu'il y ait quelque partie de son corps qui n'exprime, en toute occasion, les pensées de son cœur & les mouvemens

de son ame. Si on suivoit une femme dans ses gestes, ses attitudes & ses manières, on la devineroit aisément : on verroit ce que signifie un bras qui tombe négligemment, ou qu'elle étend avec violence. Qu'on examine attentivement le fameux groupe de Laocoon, on verra la douleur exprimée dans l'attitude des doigts d'un de ses fils, comme elle l'est dans les orteils du Gladiateur mourant.

Nos habits & les bienséances tiennent souvent cachés les sentimens de notre cœur, & nous empêchent de manifester nos pensées, quand même nous voudrions les faire connoître. Mais on peut aisément se consoler de cette perte : les passions se manifestent assez sur le visage. Les hommes n'ont pu jusqu'à présent se contrefaire, jusqu'au point d'en imposer à ceux qui veulent se donner la peine de les étudier.

Les parties du visage que je regarde comme les plus sûrs interprètes des sentimens du cœur, sont les yeux, les sourcils

& la bouche. Le siège de l'ame est inconnu ; mais elle parle dans tous les yeux , & son langage n'est point obscur.

On ne doit point unir les fourcils aux yeux , ni les en faire dépendre : ils ont leur langage à part , sur-tout dans un visage vif & vermeil. On les voit varier, dans une physionomie aimable , comme les passions qui agitent & remuent le cœur.

Je me trouvai , il y a quelque temps ; avec une femme très-distinguée par la naissance & par la figure. Elle étoit en proie aux noirs soucis & aux chagrins dévorans ; mais en femme prudente , elle vouloit en dérober la connoissance au Public. Ses yeux soumis à ses volontés , ne disoient que ce qu'elle leur permettoit d'exprimer ; mais les fourcils moins dociles , dévoient les mouvemens de son cœur. Une fois ; entr'autres , je découvris dans la ligne qui est au-dessus des fourcils , des pensées tristes , qu'elle prenoit grand soin de cacher.

Je ne vous en impose point , en attri-

buant un langage si clair aux sourcils. De tout temps cette partie du visage a été regardée comme un interprète fidèle des mouvemens du cœur & des sentimens de l'ame. Homère en a fait le siège de la majesté *. C'est-là que se montrent, dans Virgile **, la consternation & l'abattement. » Otez, dit Horace, » le nuage de dessus les sourcils, » la modestie s'y manifestera ***. « C'est dans les sourcils, selon Juvenal, que siègent l'orgueil & la vanité. » Je préférerois, dit-il, » une Payfane de la Pouille à Cornélie, » mère des Gracques, si, avec toutes les

* C'est de l'Iliade d'Homère que Phidias avoit emprunté ces idées nobles, grandes & majestueuses, qu'il avoit si fortement exprimées dans sa fameuse statue de Jupiter Olympien. Horace, d'après Homère, peint aussi le Souverain des Dieux remuant tout l'Univers d'un seul mouvement de ses sourcils :

Cuncta supercilio moventis.

Od. I. Lib. 3.

* *Frons lata parum & dejecto lumine vultus.*

Æneid. Lib. 6.

*** *Deme supercilio nubem, &c.*

» vertus & ses grandes qualités, elle m'ap-
 » portoit l'orgueil de sa race peint dans ses
 » sourcils*.

Les Poètes ne sont pas les seuls qui don-
 nent un caractère aux sourcils. Le Brun,
 dans son *Traité des Passions*, dit : *qu'ils sont les*
interprètes les moins équivoques des mouvemens
du cœur & des affections de l'ame. Pline l'an-
 cien, long-temps avant lui, pensoit la mê-
 me chose. » C'est sur le front, dit-il, que
 » se manifestent la joie, la tristesse, la clé-
 » mence & la sévérité. Une partie de l'a-
 » me réside dans les sourcils, qui se meu-
 » vent au commandement de la volonté.
 » Cette partie du visage est principalement
 » le siège de l'orgueil. Il prend naissance
 » dans le cœur; mais lorsqu'il est conçu,
 » c'est ici son poste**.

* *Malo Venusinam, quam te, Cornelia mater*
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium.

Sat. VI.

** *Frons tristitiæ, hilaritatis, clementiæ, severitatis*

Je n'ai parlé jusqu'à présent, que des passions en général; je vais maintenant considérer celles qui prêtent des charmes à la beauté, & celles qui l'altèrent.

On peut dire en général, que toutes les affections tendres & honnêtes ajoutent aux graces & aux charmes d'une jeune personne, & que les passions cruelles & odieuses augmentent la difformité. Aussi rien ne relève-t-il plus les traits & les agrémens d'un beau visage, qu'un certain air de droiture & de bonté.

L'amour, l'espérance & la joie sont la riante escorte des plaisirs; la honte, la crainte, les sombres soucis, les chagrins rongeurs font le cortége de la peine. Les premières affections donnent à la beauté, par leur douceur, un nouveau lustre & de

index : in ascensu ejus supercilia & pariter & alternè mobilia, & in iis pars animi. His negamus, annuimus. Hæc maximè indicant fistum; superbia alicubi conceptaculum, sed hic sedem habet: in corde nascitur, hic subit, hic pendet. Hist. L. II. c. 37.

l'éclat;

l'éclat : les autres au contraire répandent sur la figure un certain sombre qui rembrunit le visage.

Il faut prendre garde de porter ces passions trop loin : elles ont des bornes qu'elles ne peuvent franchir. La modération est , peut-être , autant la règle de la beauté , qu'elle l'est de la vertu. Une joie excessive déplaît ; modérée , elle augmente toujours les graces & les charmes d'un beau visage. Et quels effets ne produisent point quelques degrés de chagrin , de colère , de honte , de surprise ou de crainte ?

Pour juger des effets qui résultent des passions tendres & douces , lorsqu'elles sont réglées par la modération , il ne faut que les comparer avec ceux que produisent ces mêmes passions portées à l'excès. Le contraste est du blanc au noir.

Un air de hauteur , d'impudence , de malice , d'envie , de jalousie & de cruauté suffit pour enlaidir beaucoup. Les passions noires , si révoltantes , effacent les traits les

plus réguliers. Dès qu'elles sont apperçues, on ne fait plus d'attention à ce qu'une personne peut avoir d'aimable d'ailleurs.

L'union la plus parfaite des passions, est celle de la modestie, de la douceur & de la sensibilité. Chacune de ces qualités plaît seule, & leur assemblage est le plus grand effort de l'expression; réunies, elles touchent, enchantent, enlèvent les cœurs.

Le caractère dominant de la Vénus de Médicis, est la modestie. Ses mains, ses regards, son tour de tête, tout l'exprime. Cet air modeste paroît mieux dans les visages de côté; ce qui fait qu'ils plaisent toujours plus que ceux qui sont vus de face. Aussi les grands Maîtres ont-ils ordinairement choisi ces profils. Cette attitude a mille avantages: le tour du cou a plus de grace; les passions en ont plus de force & d'activité.

C'est ainsi que Milton a représenté Satan, lorsque jaloux du bonheur dont nos premiers parens jouissoient dans le Para-

des terrestres, il entreprend de les séduire.
 Il jette, dit-il, en se détournant, un coup
 d'œil envieux & malin sur nos premiers
 pères*. « C'est par ce demi-regard que
 se produit la plus tendre & la plus natu-
 relle des passions, qui est l'amour. Deux
 Amans se paroissent plus aimables l'un à
 l'autre qu'au reste du monde; & ils le sont
 en effet, parce que leur physionomie peint
 & leur affection & leur ame.

Les passions douces & tendres sont alors
 exprimées naïvement sur leur visage sans
 contrainte, sans gêne, & leur âge y passe
 en quelque sorte. Leur sang échauffé peu-
 à-peu par la douceur de leur entretien fait
 naître, sur leurs joues, un vermillon qui
 relève infiniment la beauté. La vivacité
 peinte dans leurs yeux, est l'interprète des
 mouvemens dont le cœur est agité. Leurs
 gestes, leurs regards, & leur contenance,
 tout annonce l'amour qu'ils ressentent. Se

* Parad. perdu Liv. IV.

trouvent-ils en compagnie, ils sont gênés ; leur passion alors & leur ame ne sont plus peintes avec des couleurs si vives.

Vous commencez , je pense , à voir combien l'expression des passions est préférable aux premières parties qui composent la beauté ; combien le plus ou le moins de vivacité, la bonne ou la mauvaise humeur, produisent d'effets différens sur le même visage.

Une beauté régulière ne suffit donc pas pour plaire. Il arrive même souvent qu'une personne qui aura moins de régularité dans les traits, qui ne fera pas si bien prise dans sa taille, fera plus d'impression qu'une Belle, qui n'a ni sentiment ni passions. Un beau visage qui ne dit rien, est une belle figure de cire qui n'inspire rien aussi.

Il faut peu de chose pour plaire. De la sensibilité dans les yeux, un regard vif, doux & tendre, un souris gracieux, triomphant souvent de l'insensibilité, & soumettent les cœurs les plus rebelles. Ce je

ne ſçai quoi, qui l'emporte quelquefois ſur la beauté même, & qu'on a ſi ſouvent à la bouche, ſans pouvoir le définir, a beaucoup de rapport avec la dernière partie dont il nous reſtè à parler, avec la *Grace*.

Néron, ſelon Suétone, avoit cette ſorte de beauté, qui frappe ſans plaire. Pourquoi? C'eſt que la beauté de ſes traits étoit effacée par la difformité des paſſions noires exprimées ſur ſon viſage*.

Le cachet de la Méduſe de Strozzi à Rome, fait voir ce que font ſur les plus beaux yeux la rage & la méchanceté. Les paſſions peuvent donc rendre un objet aimable, ſans le ſecours des couleurs & de la forme. Plus elles ſe montrent ſur le viſage, & plus leur union eſt étroite, plus on y découvre de beautés. Ainſi, j'oſe le répéter, l'exprefſion eſt ſupérieure à la forme & au coloris.

Pline autorife mon aſſertion, lorsqu'en

* *Vultu magis pulchro quàm venuſto.*

parlant du fameux groupe de Laocoon & de ses deux fils, il dit : *Qu'on ne voit rien à Rome de si parfait, & que ce morceau l'emporte sur tous les monumens de Sculpture & de Peinture, rassemblés dans cette Capitale du monde**. Ce morceau, tout admirable qu'il étoit, n'avoit cependant pas la beauté du coloris qu'on admiroit dans les tableaux & dans quelques statues qu'on voyoit à Rome. Ses proportions ne pouvoient même surpasser celles de l'Apollon du Belvédère, de l'Hercule du Palais Farnèse, ou de la Vénus de Médicis ; mais il y avoit dans l'expression plus de variété, plus d'ame.

Je l'ai déjà dit : c'est dans les yeux que les passions se manifestent le plus. Si vous suivez leur mouvement, vous verrez qu'ils sont les fidèles interprètes des sentimens du cœur. C'est dans cette partie que l'Amour fait entendre son doux langage, que

* *Opus omnibus & Pictura & Statuaria artis præferendum, Hist. Nat. L. 36. cap. 5.*

la vertu commande avec empire ; que la modestie déploie ses charmes ; que la joie brille ; que la douleur se peint d'une manière touchante ; qu'enfin l'amour étincelle & brûle. C'est dans les yeux que la crainte, le chagrin, la tristesse, la confusion, la mélancolie, la langueur, étalent une infinité de charmes auxquels on ne peut résister.

Mais toutes ces passions ont des bornes qu'elles ne peuvent franchir, sans déplaire. Une vertu austère & farouche ; une modestie rustique, grossière, affectée ; un air triste, sombre & mélancolique, ne plairont jamais. Semblables aux passions noires & cruelles, ces affections feront disparaître toutes les nuances de beauté qu'on auroit vues sur un visage dont les traits sont réguliers & finis.

La dernière & la plus noble des sources de la beauté, c'est la Grace, & c'est aussi la moins connue. On sçait en général qu'elle existe ; mais quelle est sa natu-

re , en quoi consiste-t-elle ? C'est un vrai mystère pour nous. Après une infinité de recherches & de définitions différentes , on est réduit à convenir qu'on ignore précisément ce que c'est*.

On peut cependant dire en général ; que la Grace, sur le visage, dépend de mille petits riens, & dans les actions, de la manière plus que des choses : aussi varie-t-elle continuellement. Un agrement est à chaque instant remplacé par un autre , qui disparoît à son tour, avant qu'on ait pû le fixer : *Teneam quo Protea nō do ?*

Pour connoître la nature de la grace ; il faut l'étudier dans les Ouvrages du Corrége, du Guide & de Raphaël. Il est plus aisé de l'examiner dans ces tableaux que

* La grace , dit Erasme dans son *Philodoxe* , est un certain mystère qu'on ne peut développer. On admire tous les jours, les effets d'une infinité de choses qui nous surprennent , mais dont on ne sçauroit rendre raison : *Deorum quoddam arcanum atque felicitas , cujus effectum videmus quotidiè , causam verò reddere nemo potest.*

dans les objets réels & vivans. Voulez-vous sçavoir, par exemple, pourquoi certain degré de colère, répandu sur une physionomie où la douceur est peinte, devient gracieux, & plaît infiniment ? Examinez le Saint Michel du Guide, vous en découvrirez mieux la raison dans ce superbe tableau, que sur le visage de la plus belle femme.

La bouche est le principal siège des graces, comme les yeux le sont des mouvemens de l'ame. Qu'on examine, tant qu'on voudra, tous les traits & toutes les parties d'un beau visage, on n'en trouvera point qui plaisent tant qu'une bouche gracieuse. Vous êtes touché, séduit par les charmes qui régnerent autour de la bouche de certaines personnes, lorsqu'elles parlent, ou qu'elles rient. Vous y voyez de temps en temps, je ne sçai quel mouvement qui tient du souris, mais encore plus séduisant. Tantôt on découvre une fossette qui paroît & disparoît successivement, & cette varia-

tion est peut-être elle-même la plus parfaite des graces.

Il y a des graces attachées aux différentes parties du corps & à ses attitudes. Personne n'a mieux connu celles du visage que le Guide, Peintre beaucoup plus prodigue de graces, que la Nature ne l'a été. La beauté des airs de tête dans toutes les femmes le caractérise, & le met, dans cette partie, au-dessus de tous les autres Maîtres.

Le tour du cou a mille beautés qu'on remarque aisément, mais dont on ne peut rendre compte.

Pour connoître jusqu'à quel degré les bras & les jambes sont susceptibles de graces, il faut voir danser une personne aimable. Je suis sûr qu'on trouvera qu'elles appartiennent autant à ces parties du corps, qu'à la tête & au cou. Ce qu'il y a de plus flatteur, dans les mouvemens des bras & des jambes, se manifeste dans la danse. Ovide, l'Albane & le Guide des Poètes,

difent que Vénus avoit des graces même en boitant , pour contrefaire fon mari *.

Les gestes , les manières & les actions d'une femme aimable , ont des graces infinies. » Quelque chose qu'elle fasse , dit un autre Poëte , » de quelque côté qu'elle porte ses pas , les Graces composent ses » mouvemens , sans qu'elle s'en doute , & » la suivent par-tout **.

Cet air naturel rend ses graces encore plus sensibles. Sans doute elle cesseroit de plaire , si l'on remarquoit quelque chose d'affecté dans son action & dans ses manières.

* *Nec Venus oranti (neque enim Dea mollior ulla est)*

Rustica Gradiivo difficilive fuit.

Ah! quoties lasciva pedes risisse mariti

Dicitur, & duras arte vel igne manus!

Marte palam simulat Vulcanum: imitata decebat,

Multaque cum forma gratia mixta fuit.

De Art. Amand.

** *Illam, quidquid agit, quoquo vestigia vertit,*

Componit furium, subsequiturque decor.

Tibull. L. 46

La chevelure a aussi des graces particulières bien remarquées par les Poètes.

» Les cheveux d'Apollon, dit Horace,
» relevoient ses charmes*.

Tibulle trouve des graces infinies dans les habillemens de sa Maîtresse, ou plutôt dans sa manière de les ajuster. » Qu'elle
» arrange, dit-il, ses cheveux autour de sa
» tête, ou qu'elle les laisse tomber négligemment sur ses épaules, sa chevelure
» ajoute mille nouveaux charmes à sa beauté. Elle enflamme également, parée de
» la pourpre de Tyr, ou dans un simple
» deshabillé blanc. Semblable à l'agréable
» Automne, dont les ornemens sont variés, il y a des graces attachées à toutes
» ses parures**.

* *Crine decorum.....*

Insonsoque agitaret Apollonis aura capillos.

Horat.

** *Seu salvia crines, fustis decet esse capillis :*

Seu comptis, comptis est veneranda comis.

Urit, seu Tyriâ voluit procedere pallâ :

Il est des personnes heureuses, dont toutes les manières nous plaisent, à qui toutes sortes de parures & d'ajustemens conviennent. On en voit d'autres dont les agrémens dépendent entièrement de la parure : celles-ci sont obligées de chercher, dans les ressources de la toilette, des graces que la Nature leur a refusées. C'est ce qui fait dire à Ovide, avec un peu d'irrévérence, qu'une femme est la moindre partie d'elle-même*.

On peut distinguer deux sortes de graces, qui sont en quelque sorte opposées ; l'une majestueuse & l'autre familière. Celle-ci appartient aux jolies personnes, & la première aux belles, ou aux femmes distinguées par leur sagesse & par leur vertu. La grace familière a quelque chose de plus

*Urit, seu nivea candida veste venit.
Talis in aeterno felix Vertumnus Olympo
Mille habet ornatus, mille decenter habet.*

Lib. IV. Eleg. 2.

* *Pars minima est ipsa puella sui.*

séduisant : elle inspire le plaisir & la volupté. La majestueuse inspire du respect , & commande avec empire. Minerve avoit celle-ci , & l'autre fut toujours l'appanage de Vénus. On voit des personnes qui ont ces deux sortes de graces à des âges différens. Il s'en trouve même qui les possèdent en même temps. Quelquefois réservées & sérieuses , leur air majestueux en impose ; d'autres fois enjouées , badines , elles semblent ne respirer que le plaisir.

C'est particulièrement au Théâtre, & surtout dans les danses de caractère , que brillent & se déploient les graces.

Milton a bien caractérisé ces deux sortes de graces. Il donne à Adam la majesté , & à Eve la dignité , mais principalement la douceur. C'est aussi la pensée de Cicéron qui dit précisément la même chose : c'est-à-dire , *que la beauté convient à la femme , & la majesté à l'homme* *. Mais elle est

* *Venustatem muliebrem ducere debemus , dignitatem virilem.* De Offic. L. I.

mieux développée dans le Paradis perdu.
 » Tous deux grands & bien faits, dit notre Poète, » leur taille étoit noble & majestueuse : il y avoit quelque chose de divin dans leur physionomie ; un air de grandeur & de majesté marquoit l'empire qu'ils avoient sur les autres animaux.
 » Créés à l'image de leur divin Maître, » leurs regards annonçoient la vertu, la sagesse, la sainteté, ces attributs inséparables de la nature de leur Bienfaiteur. . . . Quoique sortis tous deux immédiatement des mains du Créateur, ils n'avoient pas la même grace peinte sur le visage. Adam avoit un air noble & majestueux ; la douceur & la tendresse étoient l'appanage d'Eve. « Dans un autre endroit, il revient encore à la figure de nos premiers Pères. » Leur forme, dit-il, » avoit quelque chose de divin ; mais la figure d'Eve l'emportoit sur celle d'Adam.
 » On voyoit dans toute sa personne un air de bonté, de douceur & d'innocen-

« ce, qui ajoutoit infiniment à ses char-
 » mes. Les graces composoient tous
 » ses mouvemens, & marchoient sur ses
 » pas : ses paroles, ses gestes, ses actions,
 » son silence même, tout inspiroit l'amour
 » & la tendresse. »

Quelque difficulté qu'il y ait à faire con-
 noître cette dernière expression des pas-
 sions & de la beauté, il y a cependant
 deux choses à remarquer : 1°. qu'il n'y a
 point de grace sans mouvement, c'est-à-
 dire, sans quelque légère agitation du corps,
 ou de quelqu'une de ses parties, ou de quel-
 ques traits du visage. C'est ce qui fait qu'Ho-
 race & le Chancelier Bacon nomment la
 grace, un mouvement honnête & décent.
 » Où fuyez-vous, aimable Vénus, dit Ho-
 race ? » Dans quels climats se retirent la
 » beauté & la grace * ? »

Les expressions de Bacon ne sont pas

* *Quo fugit Venus, heu ! quove color ? decens*

..... *Quò motus ?*

Od. 13. Lib. IV.

moins

moins fortes. » La beauté de la forme & de la taille, dit-il, dans ses Essais civils & moraux, » est préférable à celle de la » couleur; & celle de la grâce, ou d'un » mouvement honnête & décent, l'em- » porte sur la beauté de la forme & de la » taille. α

Virgile, pour exprimer la majesté de Junon & les graces d'Apollon, se contente de peindre leur démarche*, ou leurs mouvemens**.

Je crois même qu'il n'a point voulu faire entendre autre chose, lorsqu'il dit qu'Enée reconnut la Déesse, sa mère, sous son déguisement, à son air seul, à son port***. Quelques Interprètes ont voulu trouver ici du mystère; mais la pensée du Poëte est simple & sans ambiguité.

* *Ast ego quæ Divûm incedo Regina.*

Æneid. L. I. 46.

** *Ipse jugis Cynthi graditur.*

*** *Et vera incessu patuit Deus.*

Ibid. Lib. I. 406.

Les plus habiles Artistes ont toujours exprimé avec force, dans leurs ouvrages, le mouvement & l'action. Le plus frappant, est l'Apollon du Belvédère : vu dans un certain éloignement, vous diriez qu'il s'avance vers vous.

L'action est très-bien exprimée dans les tableaux des meilleurs Peintres. Le Guide s'est distingué dans cette partie : ses figures regardent ou les Cieux, ou la Terre, ou jettent de côté la vue sur quelque objet. Une tête dans l'inaction & simplement appliquée sur un canevas, telles que celles des médailles du bas Empire, ou que celles des Goths, loin d'avoir de la grace, n'a pas même de vie.

D'ailleurs, & c'est ma seconde remarque, point de grace sans convenance : c'est-à-dire, qu'une chose ou qu'une personne ne peut avoir de grace, si elle n'est pas dans son caractère. Ce qui sied à une jolie femme, dégraderoit un air de majesté. La vivacité, qui donne des agrémens à la

jeunesse, augmente les difformités de l'âge; & ce qui plaît dans un temps, est déplacé dans un autre. Cette union de la convenance & de la grace a été exprimée dans toutes les langues & dans tous les âges, par des termes qui ont à-peu-près la même signification*.

Quelques-uns pensent que la grace & la convenance sont la même chose, ce que je ne crois pas. On sçait de reste, en quoi consiste la convenance d'un objet: mais qui peut déterminer précisément en quoi consiste la grace**?

* Les synonymes, dont les Anciens se sont servis en parlant de la grace & de la convenance, sont, parmi les Latins, *pulchrum*, *decens*, *decorum*. Les termes, dont se servoient les Grecs, signifient la même chose.

** M. Hogarth, le Peintre le plus spirituel & le plus satyrique de l'Angleterre, s'il n'est pas le plus correct, publia & donna au Public, en 1753, un petit Traité qui a pour titre: *Analyse de la Beauté*. Il prétend faire voir de quelles parties & comment les formes qui plaisent doivent être composées. C'est, selon lui, de la combinaison des lignes droites avec les courbes que résulte la beauté ou la difformité de la taille. Cette combinaison forme des lignes

La grace & la convenance ne font donc

ondoyantes ou d'inflexion , qui ont toutes leur beauté , mais dans des degrés différens , & suivant leurs diverses courbures. Il y en a une qu'on peut regarder comme tenant le milieu entre ce défaut & l'excès ; & c'est la ligne précisée de la beauté. Après avoir trouvé ce modèle , ou le corps qui conviendrait à la Vénus de Médicis , appliquons au haut du lacet , qu'on y suppose , un ruban qui tourne autour de la taille , & vienne se rendre à l'extrémité de la pointe : il se formera une nouvelle ligne , qu'on peut appeler *ligne serpentine* , ou de *circonflexion* , & c'est la seule qui mérite le nom de *Ligne des graces*. Du défaut , ou du nombre de ces lignes serpentines , dépend ou la laideur ou la beauté..... Les lignes des graces ne se montrent dans aucun endroit , avec tant d'avantage , que sur le visage , où tout n'est qu'inflexion. On ne sauroit appliquer un fil d'archal sur quelque partie que ce soit de la tête antique , qui a servi de modèle à Raphaël & aux grands Peintres , sans lui donner la figure serpentine. Personne n'a peut-être mieux profité que le Corrège , dans son Ixion embrassant une nuée , au lieu de Junon , des lignes serpentines. Rubens s'éleva au beau par ses inflexions & par la grandeur de ses contours ; mais il ne connoît point la ligne précisée réservée à l'Ecole Italienne. Les lignes , par lesquelles Protogène & Apelle se firent connoître l'un à l'autre , n'étoient que des lignes précises. La plupart des Divinités d'Egypte , de la Grèce & de Rome , ont un Serpent entortillé , ou la Corne d'abondance , ou quelque autre inflexion.

Il faut convenir que ces idées sont neuves & originales ;

pas la même chose. Il est vrai que la première ne peut exister, sans la convenance ; mais il entre quelque chose de plus dans la composition de la grace, que personne n'a pu expliquer : c'est ce *je ne sçai quoi* qui relève tant les charmes de la beauté.

& ces découvertes ingénieuses. Mais jusqu'à ce que M. Hogarth ait bien fixé ces extrêmes dont il parle, le point intermédiaire sera toujours ce qu'il a été, une affaire de sentiment.

D'ailleurs, la gradation des ombres est ce qu'il y a de plus flatteur & de plus expressif dans la Peinture : elle montre la progression des objets, & peint aux yeux leur éloignement. Les ombres progressives, comme 1, 2, 3, 4, 5, répondent aux lignes droites. Si elles reviennent d'un côté au point d'où elles étoient parties de l'autre, suivant les nombres 5, 4, 3, 2, 1, 2, 3, 4, 5, elles ont l'effet des lignes courbes : si on double l'inflexion dans la progression 5, 4, 3, 2, 1, 2, 3, 4, 5, 4, 3, 2, 1, 2, 3, 4, 5, on s'éleve à la ligne ondoyante. On a des exemples de la première espèce de ces ombres, dans les effets de la lumière sur des *surfaces planes* ; & de la seconde, dans ceux qu'elle produit sur des *moultures circulaires*. On peut encore en trouver de la troisième espèce ; mais où est l'ombre qui répond à la ligne *serpentine* ? Elle ne peut pas plus s'exprimer par des ombres, que la ligne même qu'elle désigne n'a de réalité sur un plan.

Quelle que puisse être sa nature, il est certain qu'elle est la principale source de la beauté: les autres parties ne plaisent, que lorsqu'elles y sont unies.

On voit que la brune ou la blonde, la petite ou la grande, la douce ou la vive, par un nouveau bienfait de la Providence, partagent les suffrages & les goûts; mais tous se réunissent sur la grace, que possèdent si peu de personnes. Ce qui est gracieux, n'est donc autre chose que ce qui plaît, & l'art ici ne donne jamais ce que la nature a refusé.

Raphaël & Apelle doivent leur supériorité à la grace qu'ils ont sçu rendre sensible, qui n'a rien de commun avec le coloris, qui même dépend peu de la forme, & qui tient de fort près aux passions, sans se confondre avec elles.

Chaque partie de la beauté plaît en quelque chose; on ne peut les examiner toutes avec attention, sans y trouver quelque agrément. Mais l'empire de la grace est

plus étendu. Elle plaît par elle-même en tout & par-tout : dès quelle paroît, elle charme, elle enchante.

Les Grecs & les Romains ont tellement reconnu son pouvoir, que toute leur Mythologie atteste leur sensibilité sur ce point. On la voit toujours à la suite de Vénus : elle a l'honneur des victoires que cette Déesse remporte sur les cœurs. Elle est, comme dit *La Motte*, après Homère :

LE tissu, le symbole & la cause à la fois
 Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses loix.
 Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui tou-
 che,
 D'un sourire enchanteur elle anime la bouche,
 Passionne la voix, en adoucit les sons,
 Prête ces tours heureux plus forts que les rai-
 sons ;
 Inspire, pour toucher, ces tendres stratagèmes,
 Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes ;
 Et là Nature enfin y voulut renfermer
 Tout ce qui persuade & ce qui fait aimer.
 En prenant ce tissu que Vénus lui présente,
 Junon n'étoit que belle : elle devint charmante.

232 *LES GRACES.*

Les Graces & les Ris, les Plaifirs & les Jeux
Surpris cherchent Vénus, doutent qui l'est des
deux;

L'Amour même trompé, trouve Junon plus
belle,

Et fon arc à la main, déjà vole après elle*.

M. Pope, dans fa traduction d'Homère,
dit la même chose avec encore plus d'é-
nergie. » C'est, dit-il, la ceinture de Vé-
» nus, où se trouvent renfermés les charmes
» & les appas, qui gagnent, qui séduifent
» les cœurs. Ses attraits ont une force in-
» vincible, à laquelle rien ne peut réfister:
» fes regards décident d'un Empire, & fes
» souris d'une Couronne. C'est par le se-
» cours de la grace que la chaleur de l'A-
» mour vivifie l'Univers, qu'il calme les
» mers, réchauffe les zéphirs, & rend à la
» terre les fleurs du Printems, les fruits
» de l'Automne. C'est par fon secours que
» ce petit Dieu foumet les cœurs à fon

* Iliade Franç. Liv. VII.

» empire, & qu'il régné dans tout l'Uni-
 » vers. Elle rend séduifans les yeux d'une
 » belle; elle leur donne une éloquence vic-
 » torieuse; fon silence même est éloquent
 » & perfuasif, & fon foûris enchanteur
 » triomphe de l'indifférence la plus opi-
 » niâtre. «

Voilà Criton, dit MILESIUS, la plus exacte analyse que l'on puisse faire de la beauté: mais je ne fçai si votre division est de la même exactitude. Vous auriez dû, ce me semble, ajouter une cinquième partie, l'action ou le mouvement.

L'action, ou le mouvement, ajoute beaucoup à la beauté, reprit CRITON: aussi n'avois-je garde de l'oublier. Rappelez-vous ce que j'ai dit de la grace; ces aimables mouvemens dont vous voulez parler y ont un rapport essentiel.

Quant aux mouvemens communs & ordinaires, ce font des changemens d'attitude, ou de quelques parties du corps, ou de quelque partie du visage. Les mouve-

mens les plus expressifs sont compris dans l'expression des passions ; les autres regardent ou la forme, ou les couleurs.

Les Anciens ont très - bien distingué ces diverses sources de la beauté par des noms que les faiseurs de Dictionnaires & les Commentateurs ont souvent confondus. Ils se servoient des mots *color* & *forma*, lorsqu'ils parloient des deux premières parties de la beauté. Quant aux passions, ils ne les ont pas toujours exprimées par les mêmes termes : ils ont varié, selon les différentes affections dont il s'agissoit. Les mots *gratia* & *decor*, désignent la grâce en général ; ceux de *venustas* & de *dignitas*, les graces particulières.

Le mot *nitor* employé par les Anciens pour la beauté en général, indique une beauté superficielle. Telle est, par exemple, celle dont j'ai parlé au commencement de ce Discours, la blancheur de certaines peaux transparentes. Ajoutons sur ce sujet quelques observations qui acheveront de l'éclaircir.

On a remarqué que le plaisir est inséparablement uni au besoin & au devoir , & que la peine ou la douleur est annexée à tout ce qui est contraire à notre bien-être. On trouve du plaisir à converser avec ses amis , à boire & à manger avec eux , à jouer , à se promener , &c. Le jeûne ou l'abstinence forcée au contraire , la solitude & l'inaction , ne sont jamais sans ennui , ni sans chagrin : chaque chose en particulier cause de la peine, suivant qu'elle est opposée à notre bien-être , & nuisible à notre conservation.

Les plaisirs varient & sont plus ou moins vifs , selon les différens âges de la vie. Les jeunes gens ont plus de penchant & d'inclination pour la danse , les jeux , les plaisirs & les divertissemens, qui demandent de l'action.

Une pareille dispensation se trouve dans la beauté. Les passions nobles plaisent toujours , & les vicieuses affectent désagréablement tout ce qui n'a pas le goût dépravé.

Même analogie , même propriété dans les périodes de la beauté. La pêche , l'ananas acquièrent insensiblement la perfection de leur couleur & de leur goût ; mais au-delà du point précis de leur maturité , ces fruits se flétrissent & se consomment ensuite par degrés. La femme éprouve pareillement les mêmes vicissitudes & les mêmes révolutions. Elle parvient insensiblement au plus haut degré de son éclat ; mais elle y est à peine arrivée , que ses charmes déclinent , & que , semblable à une fleur , elle se fane d'instant en instant.

Il me semble qu'il seroit possible d'évaluer , à la manière de De Piles * , les différens degrés de la beauté. Dans cette échelle , le nombre 10 exprimeroit le plus brillant coloris ; 20 , la forme ; 30 , l'expression ; 40 , la grace : le dernier degré de l'échelle

* De Piles , dans sa *Vie des Peintres* , a calculé , par le moyen d'une échelle ingénieusement graduée , le mérite particulier de chaque Peintre ; & cette idée a été adoptée par les *Richardson* , pere & fils.

feroit 100. Mais quelle est la femme qui n'ait pas encore quelques pas à faire pour arriver à la perfection ? On pourra trouver des personnes qui réuniront les plus belles couleurs, qui auront une taille admirable, ou qui seront bien partagées du côté de l'expression & des graces ; mais ce qu'elles gagnent d'un côté, elles le perdent de l'autre. Donnez, par exemple, à Clarice, 10 pour ses couleurs, 4 pour sa taille, 25 pour l'expression, & 10 pour la grace : la somme est 49, & Clarice n'est pas encore une demi-beauté. Lyfimène avec 8 de coloris & 10 de forme, a 25 d'expression & 30 de graces : en tout 73. C'est, peut-être, la plus grande somme de beautés qu'on puisse accorder à une femme. D'un autre côté, il y auroit souvent à rabattre, pour des articles négatifs ; & tout bien compté, beaucoup de femmes seroient fort heureuses de n'être réduites qu'à zero.

Si tous les articles étoient négatifs, il

faudroit les prendre séparément, marquer le nombre de degrés, selon qu'on les conçoit, & ensuite faire l'addition. Lycas, par exemple, est aussi contrefait que M. Hay* ; mais il a de plus de mauvaises cou-

* M. HAY, homme célèbre en Angleterre, par sa laideur & par son esprit. Il publia, en 1754, un *Essai sur la laideur* : Ouvrage ingénieux qui eut le plus grand succès, & qui n'a peut-être point été traduit en France, parce qu'on a jugé qu'il seroit peu lu des femmes, sur lesquelles on compte tant aujourd'hui.

» J'AI, dit-il, à peine cinq pieds de haut. L'épine de
 » mon dos reçut, dans le sein de ma mère, une tournure
 » fort désagréable, & j'ai l'honneur de ressembler par ma
 » personne, à Esope, au Prince d'Orange, au Maréchal
 » de Luxembourg, au grand Trésorier Salisbury, à Scar-
 » ron, à Pope, &c. &c. Si j'ai lieu de me féliciter de n'être
 » pas né à Sparte, & d'avoir échappé à la barbarie de son
 » Législateur, j'ai presque autant lieu de me plaindre de
 » l'excès de tendresse de mes parens. Ils mirent en œuvre
 » toutes les ressources de l'art, pour corriger les erreurs de
 » la Nature : mais sans succès. Quand ils virent qu'ils ne
 » pouvoient faire disparaître les défauts de ma figure, ils
 » s'efforcèrent de les cacher : ils m'enseignèrent à en rou-
 » gir, au lieu de m'inspirer le courage d'en soutenir le ri-
 » dicule. Qu'il m'en a coûté dans ma jeunesse !

» Scarron avoit inventé une machine pour tirer son cha-
 » peau : je souhaiterois en avoir une, pour boucler mes

leurs , des passions noires & des manières disgracieuses. Donnez donc à Lycas 6 degrés de mauvaises couleurs, 25 de difformité pour la taille, 4 pour l'expression des passions, & 10 pour la grace : Lycas aura en tout 45 degrés de difformité.

» fouliers , ou pour lever quelque chose de terre , sans m'a-
 » genouiller. Je ne sçauois rendre mon corps plus courbé
 » que la Nature ne l'a fait. Quand une Dame laisse tom-
 » ber ses gants , ou son éventail , je manque quelquefois
 » d'empressement à les relever , pour ne pas faire l'arai-
 » gnée. Suis-je en carrosse avec une Belle, je me trou-
 » ve absorbé sous la soie , ou sous la baleine. A table, je ne
 » sçauois la servir , ni même la voir. Ma voix se fait en-
 » tendre sous ses ailes : sans cela , elle ne se douteroit pas
 » de la place que j'occupe , & encore moins que je puisse
 » être en Purgatoire sur les coussins du Paradis. Il m'ar-
 » rive souvent de ne me pas lever de ma chaise , lorsque je
 » le devois : elle est basse , & mon centre de gravité est si
 » mal placé , que souvent , en l'essayant , je retombe mal-
 » gré moi. Je ne sçauois atteindre à ce qui est à la portée
 » des autres , & ce qu'ils font sans peine est pour moi un
 » travail. Dans une foule , mon dos sert d'assiette à un
 » grand qui est derrière moi. Je ne sçauois rien voir , & je
 » risque d'être écrasé. Aussi je n'oserois plus suivre la
 » Chambre des Communes , dont je suis Membre , quand le
 » Roi lui fait l'honneur de l'appeller à lui , persuadé que Sa
 » Majesté ne demande point l'impossible. «

Je ne prétends pas avoir calculé tout cela bien exactement ; mais c'en est assez, ce me semble, pour vous indiquer la manière de juger sainement de la beauté. En suivant ces règles, on pourroit apprécier les charmes de chaque personne, & donner la préférence à celles qui la méritent. Si le calcul n'étoit pas toujours de la dernière précision, du moins on s'éloigneroit peu de la vérité.

Quand je dis qu'on peut apprécier la beauté, par le moyen de ces règles, il ne faut pas s'imaginer qu'elles suffisent seules. Il faut des juges impartiaux pour décider ainsi des rangs, mais où les trouver ? On fait tous les jours la triste expérience qu'on peut se tromper dans ses jugemens : mille raisons nous font juger tout de travers de la beauté, & voici la source ordinaire de nos erreurs.

1°. Lorsqu'une sectette inclination nous prévient pour une personne, on lui trouve toutes les perfections imaginables : elle
l'emporte

l'emporte sur toutes les femmes que l'on pourroit lui comparer ; en elle , tout plaît , tout enchante.

2°. Un objet nous paroît-il aimable ; nous lui prêtons aussi-tôt mille graces & mille charmes qu'il n'a qu'à nos yeux , parce qu'il ressemble au portrait que l'Amour en a tracé dans notre imagination.

3°. On se trompe aussi dans ses jugemens , par la ressemblance qu'on rencontre dans les autres avec soi , du côté du caractère , ou de la figure. Un homme , d'un tempérament doux & tranquille , trouve sa Maîtresse bien plus aimable , lorsqu'il remarque sur son visage des passions douces & tendres.

Il ne faut pas sortir de nous-mêmes , pour trouver la cause de ces jugemens , quelquefois très-injustes. Elle provient , ou de notre amour-propre , ou de la foiblesse qui nous aveugle & nous séduit.

4°. L'utilité est encore une source de nos erreurs dans nos jugemens. Une cho-

se nous est-elle utile ? dès ce moment elle s'embellit pour nous.

5°. La cause la plus générale de nos faux jugemens sur la beauté, c'est le goût national, sur-tout pour ce qui regarde la couleur & la forme.

Rubens donne à toutes ses femmes un embonpoint & une force qui ne conviennent qu'à des femmes du commun. Un corps, selon lui, ne peut avoir de beauté, s'il ne pese deux cens. Rubens seroit un des premiers Peintres du monde, sans ce goût bizarre qui rend ses *Graces* fades.

Le préjugé va encore plus loin : il fait souvent trouver des graces dans les erreurs même de la Nature, lorsqu'elles deviennent communes & ordinaires. Le Chevalier F. . . . l'un des plus beaux hommes d'Angleterre, voyageant dans sa jeunesse, après avoir passé quelques temps en France, voulut voir l'Italie. Il tomba malade au passage des Alpes : une fièvre continue l'obligea de rester une quinzaine de

jours dans un Village sur ces montagnes. Vous sçavez que tous ces Montagnards ont le cou décoré d'une loupe appelée *gouètre*, & qu'il y en a d'aussi grosses que la tête. Le Chevalier se trouvant en état de fortir, voulut un Dimanche entendre la Messe à l'Eglise de la Paroisse. Comme ces Montagnards n'avoient jamais vu, dans leur Eglise, un homme si bien fait & si richement vêtu, tous les yeux se tournèrent sur lui. Quand on sortit de l'Eglise, les Paysans commencèrent à crier assez haut, pour qu'il pût les entendre: *Ah! que c'est dommage qu'un si bel homme n'ait point un gouètre comme nous!*

On ne peut passer pour bel homme chez les Peuples belliqueux de l'Afrique, qu'on n'ait cinq ou six cicatrices au visage. Peut-être cette façon de penser doit-elle son établissement à la politique: on aura voulu par cette opinion porter les hommes à s'exposer courageusement dans une bataille. Quoi qu'il en soit, il est certain que

les cicatrices leur paroissent relever si bien la bonne mine , qu'ils font des incisions sur le visage de leurs enfans dès l'âge le plus tendre , pour leur procurer de bonne heure les ornemens de la virilité. Ces cicatrices sont si nécessaires pour se faire aimer d'une belle , qu'un jeune homme , quelque mérite qu'il eût d'ailleurs , ne feroit jamais de conquête , s'il n'étoit cicatrisé.

Mille agrémens , même personnels , n'ont quelquefois d'autre fondement que d'avoir plu au hafard à cette espèce de gens qui dans le monde donnent le ton.

Un front étroit , un nez court , de petits yeux , de grosses lèvres , sont devenues des beautés nationales.

Dans le Mogol & dans l'Afrique , un jeune homme , pour plaire à sa Maîtresse , doit avoir des diamans ou des lingots d'or pendus à son nez , à ses oreilles , à ses lèvres : avec ces ornemens , il est sûr de réussir auprès des Belles.

En France , on se poudre les cheveux & on les frise pour les mettre en boucles : les Canadiens les frottent de graisse & les laissent pendre sur leurs épaules. Dans le nouveau Monde , des Peuples entiers se peignent le visage de verd , de bleu , de rouge , de jaune , &c. Dans l'ancien Monde , & sur-tout en France , où l'on se pique le plus d'élégance, on se contente d'un masque de fard.

Un Anglois disoit , que la première fois qu'il vit l'Opéra de Paris , lorsqu'il jeta les yeux du côté des loges où étoient les femmes , il crut voir une planche de Pivoines fort vives & très-hautes en couleur. Un François qui se trouveroit pour la première fois , dans une belle assemblée d'Angloises , s'imagineroit voir une planche d'Œillets*. Sous le regne de Charles II , temps où la Cour de Londres étoit très-

* L'Auteur veut parler de ces petits Œillets blancs qui sont forts communs en Angleterre.

brillante, on comptoit plusieurs femmes d'une grande beauté. Le Comte de Gramont, qui fut alors envoyé en Angleterre, frappé des charmes du beau sexe, ne pût s'empêcher de dire : » Il faut avouer que » les Dames Angloises sont très-belles : » c'est dommage qu'elles soient si pâles : » elles n'ont pas plus de couleur que des » lys. «

M. Adiffon fait dire à un Africain, en parlant des femmes du Nord, pâles de blancheur, que *ce sont des beautés qui ne sont pas encore mûres.* » Les femmes de la Cour du » Prince de Zama ont, dit-il, un teint » bien plus animé, des charmes plus mar- » qués, plus robustes. Le Soleil, en lan- » çant ses rayons sur leur tête, les échauffe » & fait éclore sur leurs joues les plus vives » couleurs. «

Un Prince d'Annamabon, qui fut longtemps en Europe, quelques jours avant son départ de Londres, disoit que Milady C. . . . seroit la plus belle femme du monde, si elle étoit Nègreffe.

On trouve dans les relations des Voyageurs des exemples singuliers de la force de la coutume & des préjugés. J'ai lu quelque part, que les Anglois qui descendirent les premiers la Gambre, allèrent se reposer dans quelques Villages qui sont aux environs de ce fleuve, & que leur aspect remplit les femmes du pays d'une telle frayeur, qu'elles prirent la fuite, en jettant des cris horribles. Le même Voyageur ajoute, que ces femmes qui n'avoient jamais vu d'Européens, les prirent pour de mauvais esprits, uniquement à cause de leur blancheur.

Cette diversité de sentimens est un bienfait du Créateur, & l'on peut dire que nos erreurs en ce point nous sont très-utiles. Si tous les hommes, en effet, avoient les mêmes yeux, ceux que l'Amour auroit blessés de ses traits, brûleroit tous pour la même femme qui seroit la beauté du canton. Cette Belle seroit la Divinité à qui on offriroit de l'encens; les autres seroient

fans culte & fans autels : or vous sentez les fâcheuses suites d'une pareille uniformité de sentiment & de goût. Que devien- droient les Belles & les Soupirans ? Un feul pourroit devenir heureux ; il ne ref- teroit que la rage & le défefpoir aux au- tres. Que de querelles , que de combats s'enfuivroient ! La beauté dominante du Hameau , du Bourg , de la Ville feroit un objet de haine pour toutes les perfonnes de fon fexe ; la jalousie leur feroit mettre tout en œuvre pour la perdre : ce ne fe- roit parmi les hommes qu'affassinats & que meurtres.

L'imagination a fans doute beaucoup de part à cette heureufe diverfité de goût & de sentiment fur les attraits du beau fexe. Un Amant trouve dans fa Maîtrefle des graces , que perfonne fouvent n'apper- çoit que lui. C'est auffi par cette raifon , que le Payfan fait confifter la beauté de fa femme dans la force , & qu'une peau bazannée lui plaît ; que le Soldat fe trouve

heureux avec sa Vivandière ; que les manières d'une coquette enchantent l'homme faux ou le Petit-Maître.

Voilà ce qui par-tout étend considérablement le domaine de la beauté ; voilà ce qui le rend , en quelque sorte , sans bornes. En effet , quoiqu'il y ait peu de vraies beautés , on auroit de la peine à trouver une femme qui n'ait quelque sorte d'appas aux yeux de quelques hommes. Les uns , comme il vient d'être dit plus haut , sont épris de la beauté d'une peau noire ou bazannée ; les autres , de celle d'une peau blanche ; celui-ci est enchanté d'un vermillon naturel ; un autre préfère une couleur factice. Certains Peuples font confister la beauté de la taille dans la grosseur & la force ; d'autres dans la finesse & l'agilité. Enfin , les choses les plus opposées passent pour belles en différens pays , & même quelquefois parmi ceux qui respirent le même air.

J'ai encore une observation à faire. C'est

que l'imagination a plus de force pour ce qui regarde la forme & les couleurs, que pour les deux dernières parties qui composent la beauté. Les passions nobles & honnêtes sont toujours aimables, & les graces tendres & naturelles plaisent à tout homme qui n'a pas le goût dépravé.

Je viens de vous entretenir des beautés fausses & supposées ; disons aussi quelque chose de la beauté réelle des ouvrages de la Nature. Par-tout elle nous offre un spectacle charmant : de quelque côté que nous portions nos regards, nous rencontrons des objets qui nous enchantent. Quel spectacle brillant & diversifié la terre seule ne nous offre-t-elle pas ! Ici, des ruisseaux descendent des rochers avec bruit, & viennent se reposer dans le sein d'une plaine qu'ils semblent embrasser, en serpentant ; là, vous voyez des plaines spacieuses, des champs couverts d'une riche moisson, des prairies émaillées de fleurs richement colorées. Quelquefois la vûe se perd dans des allées

d'une longueur immense, & bornées agréablement par des côteaux ; des fontaines qui tombent par cascades sur des lits de verdure, des fleuves rapides, des lacs, des étangs, la mer enfin, tantôt calme, tantôt agitée, nous offrent le spectacle le plus amusant & le plus varié.

Si nous jettons les yeux vers le Ciel ; nous ne sommes pas moins enchantés des beautés qu'il présente en foule. Que peut-on voir de plus beau que le lever du Soleil, que cette voûte immense qui est au-dessus de notre tête, que cette variété infinie d'ombres & de couleurs ?

A la fin d'un beau jour, le Ciel étale une infinité d'images, dont la pompe & la magnificence surpassent de beaucoup celles de la Terre. D'un côté, des nues transparentes, & rassemblées autour du Soleil couchant, forment à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumières, dont le majestueux désordre attire notre admiration ; d'un autre côté, un astre moins bril-

lant se leve, & répand une lumière moins vive sur les objets qui, perdant leur activité par l'absence du Soleil, ne frappent plus nos sens, que d'une manière douce, paisible & parfaitement d'accord avec le silence qui regne alors sur la terre.

Que dirai je des différentes sortes d'animaux qui peuplent la terre, ainsi que nous, & de cette variété infinie d'Oiseaux dont le chant forme de si agréables concerts? Créés comme nous pour se reproduire, ils ont dans chaque espèce mille charmes qui les attachent les uns aux autres. Combien de différentes couleurs ornent le cou d'un Faisan ou celui d'un Pigeon! Que peut-on imaginer de plus beau que la queue d'un Paon!

Le plumage des Oiseaux, dans l'Orient, offre encore les diversités les plus agréables du monde.

Avez-vous quelque fois considéré la forme d'un Cerf, d'un Lévrier, d'un Cheval? Avez-vous vu principalement celui-ci dé-

ployer dans un manége tous ses avantages ? Cet animal impétueux, monté par un habile Ecuyer, paroît glorieux du poids qui le charge : il élève & courbe fièrement son cou couvert d'une brillante crinière qui semble voltiger au gré des vents : son poitrail large & vigoureux annonce sa force ; & son attitude, son courage ; sa croupe, ornée des flots épais d'une longue queue, présente avec ses flancs les plus belles proportions ; ses jambes fines & déliées lui donnent la légéreté du Cerf ; la vivacité de ses regards témoigne qu'il foule avec dédain la poussière, & qu'il voudroit traverser les airs ; il obéit au frein qui le guide, & cependant il paroît ne respirer que la liberté.

Que la bonté de Dieu est grande ! Que l'homme a de graces à lui rendre, de lui avoir soumis des animaux si utiles, & qui ont tant de charmes pour lui ! Il a dérobé à notre vûe la plûpart des poissons ; mais ce qui doit nous en consoler, c'est qu'ils

font presque tous d'une forme si hideuse ; qu'ils nous révolteroient.

La variété des objets qui nous environnent , peut nous élever à la beauté harmonique des différens globes : l'ensemble de tous ces objets ravit , par l'admirable accord qu'y découvre un œil un peu philosophique.

Même harmonie dans les Cieux. Chaque globe a des beautés particulières , & pris ensemble , ils font un tout , dont l'ordre , la régularité , l'accord symétrique , forment le *Beau* par excellence. Nous ne sçavons pas jusqu'où s'étend cette beauté ; mais la proportion qu'on remarque entre la grandeur & la position des Planètes , doit nous faire conjecturer que la même beauté d'ordre & d'harmonie est exactement gardée dans l'arrangement des globes , que nous ne connoissons pas.

Cependant que sont toutes ces beautés comparées à celles de la vertu ? Platon disoit , que si elle se montrait aux hommes

avec tous ses charmes, il n'y auroit personne qui n'en fût épris. Telle est l'idée que les Grecs & les Romains s'étoient faite de la vertu : ils croyoient ces deux qualités inséparables l'une de l'autre.

La beauté la plus frappante & la plus digne de nos hommages, c'est la bonté de Dieu, qui se manifeste dans les ouvrages de la Création. L'excellence du Souverain Etre, est la source inépuisable de tout ce que l'Univers contient de beau. Nous pouvons juger de l'impression qu'elle feroit sur nous, si nous pouvions la comprendre, par celle que font les bonnes actions que nous voyons faire aux hommes. Tout homme qui n'est pas corrompu, est bien plus touché de la continence de Scipion & de la clémence de César que de leurs actions les plus vantées dans l'Histoire.

Si la vertu est la plus grande beauté, le vice est ce qu'il y a de plus odieux & de plus difforme. Le Tasse & Milton ont tous deux rendu cette vérité bien sensible.

Les Démons du Tasse ne sont hideux que par leur forme, qu'il a empruntée des Peintres : les Démons de Milton, par les passions qu'il leur donne, c'est-à-dire, par l'orgueil, l'envie, la jalousie, la malignité, &c. sont beaucoup plus affreux encore & plus effrayans que ceux du Tasse.



RÉFLEXIONS



RÉFLEXIONS

SUR LA GRACE

DANS LES OUVRAGES DE L'ART,

TIRÉES du Journal Étranger du mois
de Juillet 1760.

Par M. l'Abbé WINCKELMANN.

LA régularité, l'ordre & la proportion
constituent la *Beauté*. La *Grace* consiste
dans le mouvement, mais dans des mou-
vemens légers, à peine perceptibles, &
qui ne caractérisent que des passions tran-
quilles & douces. Tout ce qui dans les
Arts porte un caractère déterminé, ressen-
ti, semble exclure la Grace. Il n'y a rien

R

de gracieux dans cette femme qui s'arrache les cheveux ou se meurtrit le sein, non plus que dans cette mère qui, près d'expirer, met ce qui lui reste de force à éloigner son enfant de sa mammelle, de peur qu'il ne suce du sang au lieu de lait. Mais que de charmes & de graces dans cette jeune Bergère, qui, assise à l'ombre d'un chêne, se compose une couronne des fleurs quelle vient de cueiller dans la prairie voisine; ou qui mollement étendue sur les bords d'une fontaine, fixe ses regards innocens sur la course paisible de l'onde, & semble n'être occupée que de son murmure! Ces objets *élevé*nt dans le cœur une foule de sensations agréables, parmi lesquelles on aime à s'égarer, & à flotter long-temps avant que de s'arrêter sur aucune. Qu'on y fasse bien attention: l'impression de la Grace a toujours ce je ne sçai quoi de vague, qui plaît d'autant plus à l'ame que le sentiment & la pensée en sont plus long-temps exercés. Les expressions

fortes & décidées ne repoussent la Grace, que parce qu'elles nous fixent tout-à-coup & nécessairement sur leur objet, qu'elles nous y attachent avec violence.

Le sommeil n'exclut point le mouvement dans lequel nous faisons consister la grace. Dans la *Vénus endormie* du Titien, un songe agréable & léger semble voltiger sur la physionomie de cette Déesse. La douce émotion de ses esprits se retrace sur tous les traits de son visage.

La *Grace* se forme par l'éducation & par la réflexion *. Elle fuit toute espèce d'affectation & de contrainte; elle agit dans le calme & dans la simplicité de l'ame; le feu des passions & de l'imagination l'obf

* Cette observation est-elle bien vraie? Il semble, au contraire, que l'éducation & la réflexion sont plus propres à détruire la grace qu'à la former. Est-il rien de si *gracieux* que les attitudes, les gestes, & tous les mouvemens de l'enfance? La contrainte n'est-elle pas souvent le fruit de l'éducation? Toute réflexion n'est-elle pas une espèce d'effort? Or l'effort & la contrainte ne sont-ils pas le poison de la Grace? *Remarque du Journaliste.*

curcit : par elle toutes les passions des hommes deviennent agréables , & elle regne avec la plus grande autorité dans un beau corps. Xénocrate la connut ; Apelle & le Corrège la respiroient ; Thucydide & Michel-Ange ne la connurent & ne la cherchèrent jamais. Elle est répandue généralement sur tous les Ouvrages de l'Antiquité , & elle s'y fait sentir même dans le médiocre.

Les préjugés & l'éducation font souvent trouver agréables des choses qui nous révoltent , lorsque nous sommes parvenus à la connoissance des beautés de l'Antique. Le sentiment de la Grace n'est donc pas naturel ? Non : on peut l'acquérir & même l'enseigner , ainsi que le goût & la beauté *.

* Aristote , Cicéron & Quintilien pensent autrement. En effet , comment le précepte & la règle pourroient-ils jamais enchaîner une qualité dont le principe est bien plus dans le génie de l'Auteur , que dans les ressources de l'Art ? Deux hommes , Xénophon & la Fontaine , dont on peut

La *Grace*, dans les Ouvrages de l'Art, regarde principalement la figure de l'homme. Elle ne consiste pas seulement dans ce qui lui est essentiel, comme la situation & les gestes, mais encore dans les accessoires, comme l'ajustement & la parure. Sa qualité est la juste proportion qui se trouve entre la personne qui agit, & l'action. Elle ressemble à l'eau, qui est d'autant plus parfaite qu'elle a moins de goût. Toute gentillesse étrangère est funeste à la grace, ainsi qu'à la beauté.

La position & les attributs des figures antiques sont celles d'un homme qui se présentant dans une assemblée de personnes respectables & sensées, excite & est en droit d'exiger de l'estime, de la considération & des égards. Le mouvement

dire que la *Grace* a conduit elle-même la plume, n'ont point eu d'imitateurs, & l'on peut défier les Critiques les plus subtils & les plus profonds, de pouvoir jamais révéler la cause du charme que ces deux Auteurs ont répandu dans leurs ouvrages. *Idem.*

des figures n'est presque sensible & caractérisé, que par la disposition immédiate & nécessaire qu'elles ont à l'action. Les Artistes modernes, à qui une position tranquille paroît sans ame & ne rien signifier, s'imaginent donner de l'expression à leurs figures, lorsqu'ils ne font que les disgracier & les contraindre. Les Anciens avoient tellement égard à la bienféance, qu'à moins qu'ils ne voulussent désigner des personnages dévoués à la mollesse, ils ne présentoient que très-rarement des figures avec les jambes croisées.

Dans les figures antiques, la joie n'éclate jamais; elle n'énonce que le contentement & la sérénité de l'ame. Sur le visage d'une Bacchante, on ne voit briller, pour ainsi dire, que l'aurore de la volupté. Dans la douleur & l'abattement, l'ame est l'image de la mer, dont la profondeur est tranquille, quand sa surface commence à s'agiter. Au milieu des plus grands maux, Niobé paroît toujours cette Hé-

roïne ; qui ne vouloit point céder à Latone.

Les Artistes , ainsi que les Poètes de l'Antiquité , ont représenté leurs personnages hors de l'action , quand l'action n'étoit propre qu'à faire naître la terreur , la désolation & le désespoir ; & cela , pour conserver la dignité de l'homme , qu'ils vouloient montrer supérieur aux situations les plus accablantes & les plus douloureuses *. Les Modernes qui n'ont étudié la Grace ni dans l'Antique , ni dans la Nature , non-seulement représentent la Nature comme elle sent , mais comme elle ne sent pas. La *Charité* du Bernin devroit regarder ses enfans d'un air tendre & gracieux ; en un mot , avec des yeux

* Cette observation est noble , mais est-elle juste ? Homère a-t-il peint Achille hors de l'action , lorsqu'à la nouvelle de la mort de Patrocle , ce Poète le représente se roulant dans la poussière , s'arrachant les cheveux , se meurtrissant le visage , & poussant un cri si terrible , que Thétis l'entendit des profondeurs de la mer. *Idem.*

de mère ; mais qu'il y a de contradictions dans son visage ! Au lieu d'un sourire plein d'ame, d'intérêt & de grace, on y trouve un ris fatyrique & forcé, que l'Artiste lui a donné, en faveur de sa grace favorite qui consistoit à creuser de petits trous sur les joues.

Quoiqu'il y ait peu de statues antiques dont les mains soient conservées, cependant, à en juger par la direction des bras, on voit bien que le mouvement des mains étoit naturel, tel enfin que dans une personne qui ne croiroit point être observée. Ceux des Artistes modernes qui ont été chargés de restaurer ces chefs-d'œuvres mutilés, leur ont donné, comme dans leurs propres ouvrages, les mains d'une personne qui devant son miroir affecteroit de faire jouer & de montrer sa belle main à tout ce qui assiste à sa toilette. Quand il s'agit d'expression, les mains, dans nos figures modernes, sont gênées comme celles d'un jeune Prédicateur en chaire. Une figure

prend-elle son vêtement ? Elle le tient comme une toile d'Araignée. A-t-elle un voile à soulever ? Il faut que ce soit en écartant élégamment les trois derniers doigts de la main.

La Grace, dans l'accessoire de la figure, consiste, comme dans la figure même, à se rapprocher le plus que l'on peut de la Nature. Dans les ouvrages de la plus haute Antiquité, le jet des plis sous la ceinture est presque perpendiculaire ; ils sont tels qu'ils se forment naturellement dans une draperie déliée & légère. A mesure que les Arts faisoient des progrès, on cherchoit la variété ; mais les vêtemens furent toujours traités comme un tissu léger, dont les plis ne devoient être ni lourdement accumulés, ni dispersés bizarrement, mais rapprochés & réunis avec élégance, avec simplicité. C'est aux Bacchantes que les Anciens donnoient des draperies flottantes & dérangées, même dans les statues ; mais en observant toutefois la convenan-

ce, & sans jamais forcer la capacité de la matière. Leurs Dieux & leurs Héros sont représentés d'une manière propre à inspirer le respect, & non pas comme un jeu de vent, ou comme des drapeaux déployés.

Dans les temps modernes, il ne paroît pas qu'après Raphaël & ses meilleurs Elèves, on ait pensé que la Grace s'étendît aux vêtemens, puisqu'on n'a employé que des draperies affommantes, dans lesquelles la forme du corps, que les Anciens étoient si jaloux de prononcer, se trouve entièrement ensevelie. On voit même telle figure qui semble n'avoir été faite que pour porter l'étoffe lourde, dont l'imagination & la main de l'Artiste, encore plus lourdes, ont pris plaisir à l'accabler.

Le caractère de grandeur & de fierté que Michel-Ange donna à la Sculpture, fut extrêmement funeste à la Grace. On s'empressa d'imiter un homme, à qui la force de son génie, le feu de son imagina-

tion & la profondeur de son sçavoir, n'avoient jamais permis de sentir les mouvemens doux, naturels & tranquilles de la Grace. Michel-Ange ne s'attacha qu'au difficile, à l'étonnant, à l'extraordinaire. La situation qu'il a donnée aux figures qu'on voit sur les tombeaux de la Chapelle du Grand-Duc, est si forcée, que le modèle le plus patient & le plus exercé ne pourroit la soutenir, sans se faire violence. Toujours fier, souvent sublime, Michel-Ange ne fut jamais gracieux. Mais c'est sur-tout dans les ouvrages des Elèves & des Imitateurs de ce grand Homme, que le manque de grace est remarquable & choquant, parce qu'il s'en faut bien que ce défaut y soit compensé par les beautés sublimes que Michel-Ange a répandues dans les siens.

Le Bernin étoit né avec du génie & de grands talens. Il fit à l'âge de dix-huit ans son groupe d'Apollon & Daphné ; ouvrage admirable & bien propre à faire

espérer que cet Artiste porteroit la Sculpture au plus haut point de perfection. Encouragé par les éloges qu'on lui accordoit universellement, & sentant bien qu'il ne lui étoit possible ni d'atteindre ni d'effacer les Anciens, le Bernin s'ouvrit une nouvelle route : dès-lors la Grace s'éloigna de lui entièrement & pour jamais. Et comment se feroit-elle accordée avec les procédés de l'Artiste ? Il ne cherchoit & ne puisoit ses traits, ses formes, ses figures, que dans la Nature commune ; & quand il voulut s'élever à l'idéal, il ne représenta que ses propres idées. Du moins la Nature n'offre-t-elle en Italie rien de conforme à ses expressions & à ses figures. Il fut cependant regardé comme le Dieu de l'Art ; mais il ne dût cette gloire qu'au goût corrompu de son siècle.





P E N S É E S
S U R L A G R A C E ;

*Par M. ZANOTTI, Peintre, Poète, &
Secrétaire de l'Académie de Peinture
de Bologne.*

AINSI qu'une eau pure & limpide anime & embellit tous les lieux qu'elle arrose, de même la Grace répand l'intérêt & le charme sur tout ce qu'elle touche. Je ne chercherai point à en pénétrer l'origine : elle est inconnue aux Peintres, & l'œil même des Philosophes ne l'a pas encore apperçue. Nous la sentons, sans pouvoir la comprendre ; il est impossible de la soumettre à des règles déterminées

& certaines; c'est un pur don de la nature; celui qui penseroit le contraire & prétendroit l'enseigner, n'a qu'à garder ses préceptes & ses leçons pour lui-même. La chercher, c'est faire présumer qu'on est condamné à ne la rencontrer jamais. Toute affectation la détruit. Regardez la Nature: elle ne laisse voir d'effort dans aucune de ses opérations. Les Grecs & Raphaël ont à cet égard opéré comme la Nature; ils ont atteint le terme extrême de la Grace, sans l'excéder jamais. Tous les Peintres ont été jaloux de répandre dans leurs compositions une qualité, dont le propre est d'attirer & de charmer tous les yeux; mais la plûpart, au lieu de nous montrer la Grace, ne nous ont laissé voir que les efforts qu'ils ont faits pour l'atteindre, & sont tombés dans une affectation puérile & ridicule. L'élégance, & la simplicité sont inséparables de la Grace. La plus petite altération fait disparoître la simplicité. Je suis persuadé que la *Sain-*

te *Cécile*, dont l'attitude & tous les traits sont si modestes, si simples & si naturels, à infiniment plus coûtée à Raphaël que son *Isaïe*, plein de force, de grandeur & de fierté. Un vêtement simple, des mouvemens doux, légers & dont l'élégance consiste, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans des infiniment petits, ne peuvent être que l'ouvrage d'un Génie doué de finesse & de pénétration. Le grand, le fort, le ressenti laissent, au contraire, à l'Artiste un espace plus étendu & beaucoup plus de liberté.

Je voudrois qu'un jeune Artiste s'occupât beaucoup de la Grace, mais qu'il se gardât encore plus de l'affectation. Le manque de grace, est un défaut ; l'affectation est un vice. L'un ne doit être imputé qu'à la Nature, qui seule peut donner le sentiment de la Grace ; l'autre regarde uniquement le Peintre, qui pense sottement que l'Art peut suppléer à la nature.

La Grace doit s'étendre à tous les gen-

res, à tous les sujets, à toutes les expressions. L'Hercule du Palais Farnèse, est aussi *gracieux* dans son genre, que l'est, dans le sien, la Vénus de Médicis *.

* L'Auteur paroît confondre ici la *grace* avec la convenance.



DISCOURS



DISCOURS
SUR
LES GRACES*.

Par le P. ANDRÉ, auteur de l'Essai sur
le Beau.

AU nom des GRACES, à ce seul nom, combien d'idées agréables se réveillent d'abord dans l'esprit ! On se représente aussi-tôt des charmes, des attraits, des appas, un éclat, un lustre, une certaine aménité, ou, si l'on me permet ce terme, une certaine *amabilité* répandue dans les objets qu'on appelle *gracieux*. Il

* Extrait de l'Édition de Paris, 1763. vol. 2.

feroit à désirer que ces idées fussent aussi claires qu'elles sont agréables ; ou du moins, que nous trouvassions dans les Auteurs de quoi les éclaircir. Car, on voit assez du premier coup d'œil que ce n'est point là une matière où l'on puisse espérer de faire de nouvelles découvertes. On a toujours parlé des Graces dans le monde : on a toujours eu des yeux pour les voir, & un cœur pour en être touché ; il y a même eu dans tous les siècles des gens d'esprit & de goût qui en ont curieusement recherché la nature. Les anciens Philosophes, les Poètes, les Orateurs, les Peintres en faisoient une étude particulière. Ceux-ci, pour les exprimer dans leurs Ouvrages, & les Philosophes, pour en découvrir les attributs essentiels : en quoi elles conviennent avec le beau, & en quoi elles en diffèrent ; ce qu'elles y ajoutent, & ce qu'elles y supposent. Mais enfin, à quoi ont abouti tant de recherches ? Malgré tant d'efforts, il ne paroît pas qu'ils

ayent pénétré bien avant dans le sanctuaire des Graces. Avec tout l'esprit, peut-être, qu'il est permis d'avoir, ils ont été réduits, pour nous en donner quelque notion, à nous les représenter sous des images qui les enveloppent, sous des allégories qui les voilent, sous des symboles & sous des emblèmes qui les déguisent : les plus belles descriptions du monde, pour nous en faire sentir le pouvoir ; mais pas une seule définition, pour nous en expliquer la nature.

Cependant, comme je ne trouve rien de meilleur dans les Modernes, je commence par vous exposer le tableau que la sçavante Antiquité nous a laissé des Graces. Les Curieux d'Antiques les y verront sans doute avec plaisir ; & les plus indifférens conviendront peut-être, que si les Anciens n'ont pas pris la peine de nous les définir, du moins nous les ont-ils représentées sous des images qui ne les défigurent pas.

Le premier Auteur qui ait osé les peindre un peu en grand, c'est Hésiode, dans sa Théogonie, qui est un Poëme allégorique sur la généalogie des Dieux. Après avoir décrit la naissance de Minerve, qui sortit toute armée de la tête de Jupiter, il raconte celle des Graces, qui sortirent de son cœur sous des figures plus humaines. Il en distingue trois, auxquelles il donne divers noms pour les caractériser, chacune par son agrément particulier : la première, qu'il appelle AGLAÏA, par le brillant ; la seconde, qui est EUPHROSINE, par la douceur ; la troisième, qui est THALIE, par la vivacité, ou, selon la propriété du mot Grec, par une aménité semblable à celle d'une fleur nouvellement éclosse. Orphée leur accorde les mêmes attributs dans un bel Hymne qu'il a fait à leur honneur. Les Sculpteurs & les Peintres, autre espèce de Poëtes, mais qui, en ces temps-là, étoient aussi Philosophes, y ajoutèrent quelques nouveaux traits, que Sénè-

que *, & après lui, *Natalis Comes*, nous ont conservés. Ils représentent les trois Graces d'une taille fine & déliée, se tenant toutes par la main, & toujours riantes, toujours jeunes; mais en même temps toujours sages & modestes, sur-tout décemment vêtues, sans autre ornement de tête qu'une belle chevelure, & sans autre ajustement qu'une robe traînante, légère & un peu diaphane, dont une élégante simplicité faisoit toute la richesse.

Tel étoit le tableau des Graces que Socrate, le plus ingénieux des anciens Philosophes, avoit fait exposer dans la Citadelle d'Athènes, à l'entrée du Temple de Minerve. C'est-là qu'il envoyoit ses Disciples, pour apprendre la bonne grace à l'école des Graces mêmes. Et en effet, à la vûe de ces représentations symboliques, il n'y avoit qu'à se demander à soi-même pourquoi chaque chose y étoit mise, pour

* *De Benefic. L. 1. c. 3.*

y trouver toute la philosophie des agréments. Pourquoi fait-on les Graces d'une taille fine & déliée ? C'est que l'agrément consiste, non pas dans la grandeur, ni même précisément dans la régularité des traits, mais dans leur finesse & leur délicatesse. Pourquoi se tiennent-elles par la main ? C'est que les plus belles qualités, sans union entr'elles, ne font pas un tout qui puisse long-temps nous plaire. Pourquoi sont-elles toujours riantes ? C'est que rien de plus opposé aux Graces, qu'un air sombre. Mais, pourquoi toujours jeunes ? Ce n'est pas pour exclure de leur empire les autres âges de la vie humaine : c'est pour nous montrer qu'elles rajeunissent tout par leur gaieté naturelle. Il ne faut pas demander pourquoi on les peint modestes. On les supposoit toujours vierges : sans quoi, la sage Minerve les eût bientôt chassées loin de son Temple. Encore moins faut il demander pourquoi on les représentoit décemment vêtues : le *decorum* est de l'essence des Graces.

Mais après tout, ce n'est là que de la Philosophie en peinture. Voyons si, en examinant les Graces par la nouvelle manière de philosopher, nous ne pourrons point parvenir à des idées plus nettes & plus capables de nous éclairer : fauf à revenir à notre tableau, quand il ne présentera rien de meilleur à faire.

D'abord, quelle est la propre signification du mot *Grace* ? Qu'on ne s'étonne pas, si j'entre dans un examen Philosophique, par une discussion grammaticale : elle m'a paru nécessaire, pour m'expliquer sans équivoque.

Nous entendons ici par *grace*, non précisément la beauté absolue d'un objet, mais cette sorte de beauté sensible dont la vûe répand dans l'ame une impression de joie ou de contentement. De-là vient que les Grecs, dont la Langue est si heureuse en expressions propres, nommoient les Graces, *Charites*, nom tiré de *Chara*, qui signifie joie ou gaieté. Le mot Latin *gratia*, qui

vient de *gratum*, agréable ou délectable ; porte la même idée dans l'esprit ; & l'on voit assez que notre mot de *grace*, qui en est dérivé, n'a point dégénéré sur la route de son ancienne origine. Parmi nous, comme chez les Grecs & les Romains, qui dit *gracieux*, dit une qualité qui non-seulement plaît à l'esprit, mais qui agréé au cœur. Et c'est la raison pourquoi, dans notre Langue, le mot de *grace* & celui d'*agrément* ont toujours passés pour synonymes.

La question est maintenant de sçavoir, quelle est la nature des graces, de la part des objets qu'on appelle *gracieux*.

Nous disons de la part des objets. Car il ne s'agit point ici ni de ces graces imaginaires, que chacun prête à qui bon lui semble, selon qu'il en est affecté ; ni de ces graces de pur caprice, dont la mode fait aujourd'hui un agrément nécessaire, pour en faire demain un désagrément insupportable. Nous ne parlons

que des *graces* réelles , qui font du goût général de la nature.

Mais avant que de répondre à la question proposée , nous avons encore quelques autres équivoques à éclaircir. Nous exprimons par le mot de *Graces* , les agréments du corps & ceux de l'esprit ; & , quoique ces deux substances n'ayent rien de commun , nous ne laissons pas de nous servir des mêmes termes , en parlant des qualités gracieuses de l'une & de l'autre. Nous transférons à tout moment celles du corps à l'esprit , & celles de l'esprit au corps. Nous ne pouvons presque jamais nous en expliquer que par des métaphores trompeuses , faute d'expressions propres pour les bien distinguer. C'est un inconvénient du langage , qui est inévitable ; mais nous en avertissons , pour prévenir les erreurs qui en pourroient naître , si l'on négligeoit d'y faire attention.

Après cet avertissement , je crois pouvoir désormais parler des *Graces* comme le

vulgaire , en comptant que mes Lecteurs me concevront en Philosophes.

Pour y procéder avec ordre , nous examinerons :

1°. La nature des Graces du corps , qui sont les premières dont l'éclat sensible nous ait touchés ;

2°. La nature des Graces de l'esprit , que nous n'avons connues que long-temps après , mais avec un plaisir de raison beaucoup plus satisfaisant.

PREMIERE PARTIE.

Des Graces du corps.

QUAND , recueillis dans nous-mêmes , nous méditons en Philosophes sur la structure de l'Univers , nous n'y appercevons que de la matière diversément figurée ; ici solide , là fluide , rangée dans un bel ordre , meut avec règle , pour produire des millions de phénomènes périodiques , dont le cours est toujours le même , quoique

toujours varié à l'infini. Nous ne concevons alors dans le monde que des beautés purement intelligibles, ou qui ne sont que pour l'esprit pur. Je fors de la méditation, & j'ouvre les yeux en plein soleil. Aussi-tôt j'apperçois mille beautés d'un autre genre : des beautés sensibles, dont le Créateur a orné les premières, pour nous donner un spectacle non-seulement admirable, mais agréable, brillant, doux, riant, plein d'aménité. C'est ce que nous appelons les *graces du corps*.

Leur existence est aussi visible que la lumière & les couleurs qui nous les manifestent. Nous les voyons distribuées avec profusion dans tous les genres de corps qui composent les différentes parties du monde matériel : dans les corps inanimés ; dans ceux qui ont une espèce d'ame ; & principalement dans l'homme, qui, ayant une ame toute spirituelle, fait un règne à part plus gracieux que tous les autres. C'est la gradation que l'Auteur de la Nature a ob-

fervée dans la distribution des graces du corps. Nous ne pouvons mieux faire, que de suivre le même ordre en les examinant. Mais, pour donner quelques bornes à une matière qui n'en a point, nous nous contenterons d'un petit nombre d'exemples de chaque espèce.

Parmi les corps inanimés, celui qui s'offre à la vûe le plus agréablement, c'est l'arc-en-ciel. Pourquoi n'a-t-il qu'à paroître, pour s'attirer tant de spectateurs ? Et par quel charme nous applique-t-il à le considérer ? Ce n'est pas seulement par l'élégance de sa figure circulaire : on a vû des arcs-en-ciel tout blancs ; on en a vû d'entièrement rouges, qui ont paru plus rares qu'agréables. Ce n'est pas non plus précisément par la multitude de ses couleurs, il y a des pierres figurées qui en ont davantage, & qui nous plaisent moins. Ce n'est pas encore par le grand nombre d'arcs diversément colorés que l'on y distingue. Si on les distinguoit trop ; je veux

dire, si leur séparation étoit trop brusque, leurs couleurs seroient trop tranchantes, comme s'expriment les Peintres, & par conséquent elles diviseroient trop le coup d'œil, pour contenter la vûe. En quoi donc enfin ferons-nous consister le véritable agrément de l'arc-en-ciel? Nous venons de l'insinuer. Nous voyons tous les arcs diversement colorés, qui le composent, réunis par des nuances délicates, qui joignent leurs couleurs sans les confondre; & qui les distinguent, sans les séparer; qui leur ressemblent assez pour faire un coup d'œil simple, & qui en sont assez différentes pour faire un coup d'œil varié; en un mot, des nuances qui leur donnent cette unité gracieuse dans laquelle nous avons dit ailleurs que réside la forme essentielle du beau. J'en appelle à tous les Observateurs attentifs de l'arc-en-ciel, voilà le vrai principe de son agrément, la vraie cause du plaisir que nous prenons à le contempler: l'unité du spectacle, malgré la diver-

sité de la décoration. Et voilà sans doute ce que vouloient dire les anciens Peintres, quand ils représentoient les trois Graces comme trois sœurs inséparables, qui se tiennent toujours par la main.

C'en est assez sur la nature des agrémens dont les corps inanimés sont capables. Ils ne peuvent plaire qu'à l'œil, sans nous intéresser autrement. Montons à un autre genre de graces plus nobles, à celles des corps, qui, ayant une espèce de vie, nous doivent naturellement piquer davantage. Les fleurs nous serviront d'exemple. Elles nous offrent une idée des graces beaucoup plus riante, & ce que nous cherchons principalement, une idée plus distincte. C'est la première observation que nous y allons faire.

Un arbre nous paroît beau, quand il s'éleve sur sa tige bien à plomb; quand ses branches montent en l'air dans un ordre symétrique. Mais quand est-ce qu'il commence à nous paroître gracieux? Il se cou-

vre de fleurs : c'est le moment de la naissance des graces. Nous aimons à regarder la verdure d'une prairie ; mais si vous en séparez l'émail des fleurs , nos regards n'y feront pas un long séjour. Je vois un parterre , dont les compartimens sont tracés avec art, les bordures élégantes, le champ bien ordonné : ce n'est encore là que le dessein d'un tableau qui attend le coloris. Je vois des boutons qui se forment de toutes parts : ce n'est encore qu'une espérance d'agrémens. La belle saison vient , qui les fait éclore : voilà les graces qui s'épanouissent avec les fleurs. Considérez-les de loin : quelle gaieté dans le premier coup d'œil ! Approchez-en, pour les observer de près : l'œillet , la rose , la tulipe , l'anémone. Quel poli, quel lustre dans leur surface ! quelle finesse dans la découpe des bords ! quelle justesse dans la forme des calices ! quelle variété dans leurs couleurs , dans les teintes & demi-teintes qui en composent la peinture ! Sur-tout, quelle unité dans le

total qui en résulte ! car c'est un principe où il faut toujours en revenir , en matière de beauté. Mais il y a dans les fleurs un autre point qui me paroît encore plus touchant.

C'est un certain air de vie que nous y appercevons. Il semble qu'elles respirent : & il y a même de grands Philosophes qui en sont persuadés. Quoi qu'il en soit , il est manifeste qu'elles ont un air de vie sensible : ce qui leur donne sur les corps inanimés les plus gracieux , la même supériorité d'agrémens que nous découvrons dans une fleur véritable sur une fleur peinte. On s'étonne quelquefois de voir des Curieux qui conçoivent pour les fleurs une espèce de passion , ou plutôt une passion déclarée , puisqu'ils se donnent eux-mêmes le nom d'*Amateurs* par excellence. Je ne m'en étonne presque plus. Les fleurs ont des graces vivantes , qui non-seulement charment les yeux , mais qui touchent le cœur en quelque sorte. Nous sommes si naturellement

lement touchés , que les Orateurs & les Poëtes y vont emprunter , pour nous plaire , leurs plus belles métaphores : la *fleur de l'âge* , un *teint fleuri* , un *style fleuri* , un *état florissant*. On diroit , à les entendre , qu'en fait d'agrémens , il n'y a rien dans la nature au-dessus des fleurs. Ils me permettraient d'en douter.

Le Souverain Pere des Graces ne s'est point épuisé à orner nos parterres : il en a réservé de plus frappantes au genre de corps qui ont une espèce d'ame & de sentiment. Combien voyons-nous d'animaux qui naissent vêtus avec une magnificence que tout notre luxe ne sçauroit égaler ! Combien , qui ajoutent à l'élégance de leur figure & à la beauté de leurs couleurs , d'autres agrémens plus vifs que ceux des fleurs les plus brillantes ! Je ne passerai pas jusqu'aux Indes pour vous en amener des exemples. Des Léopards , des Tigres , des Serpens couverts de mille richesses ? la frayeur du spectacle pourroit

vous empêcher d'en reconnoître toutes les graces. Nos Oiseaux les plus communs de l'Europe me fourniront une preuve plus agréable de ma proposition : faisons-en le parallèle avec les fleurs. C'est un combat de graces, que je vais vous représenter entre deux grands empires, le règne végétal & le règne animal : ou, s'il m'est permis de parler poëtiqument dans une matière qui est d'elle-même assez poëtique, entre l'empire de Flore & celui des habitans de l'air.

Les fleurs nous vantent avec raison le brillant, la douceur, la vivacité de leur teint ; mais, pour en oublier tout l'éclat, nous n'avons qu'à considérer le plumage du Paon. Le Ciel a-t-il plus d'étoiles, ou le Printems plus de fleurs ? Sa queue toute seule est un parterre complet. Nos plus belles fleurs n'ont que des couleurs fixes, & chacune la sienne propre invariablement. Jetez les yeux sur le col d'un Pigeon qui se pavane au soleil : vous y en verrez tout

à tour une infinité. C'est un fatin naturel qui change de lustre à tous les divers aspects de la lumière. On y voit les couleurs les plus gaies devenir tout-à-coup des nuances, & les nuances les plus sombres devenir des couleurs, selon les différens points de vûe où il lui plaît de se montrer. Les fleurs, attachées à la terre par des liens qu'elles ne peuvent rompre, n'ont qu'une vie sans ame & sans mouvement : elles ne peuvent relever leurs graces par une allure convenable. Regardez au contraire le Roi d'une basse-cour : cette crête enluminée qui s'élève en forme de couronne, cet air de tête, cette marche, ce port : chaque pas vous présente un spectacle de graces nouvelles. Enfin, ce qui est peut-être le plus à remarquer, les fleurs sont aveugles : elles reçoivent nos regards, sans nous les rendre. Voulez-vous assister à un spectacle qui vous donne des spectateurs ? Observez des Oiseaux dans une volière, ou seulement un Cygne qui nage sur les eaux :

voyez comme il avance gravement ; la tête levée , regardant tout autour de lui avec complaisance. Ne diroit-on pas qu'il est sensible à l'honneur de vos regards , & que , par reconnoissance , il s'étudie à les mériter ? Nous avons ci-dessus relevé l'éclat des fleurs par cet air de vie qu'elles respirent. Mais on m'avouera que le sang & les esprits ont une toute autre force , pour animer les beautés du règne animal : que la faculté de se mouvoir eux-mêmes , accordée par la Nature aux sujets de cet empire , ajoute un nouveau lustre à tous les autres agremens qu'ils en ont reçus ; en un mot , que les graces qui ont pour principe une espèce d'ame & de sentiment , nous en doivent paroître incomparablement plus gracieuses , & qu'elles le sont d'autant plus , que l'ame qu'elles nous annoncent est plus parfaite. C'est ce qui me reste à prouver en parlant des graces de l'homme.

Or , sans flatter notre espèce , n'est-il

pas visible par la seule structure extérieure du corps humain, que la sagesse du Créateur s'est proposé de construire un Palais digne d'une ame raisonnable? Je ne dis pas seulement par la majesté de ses traits: je dis par la multitude & par la nature des graces qu'il a répandues dans son visage, dans son port, dans ses manières. Il y en a un si grand nombre, qu'il faudra nous contenter d'en indiquer les principales.

Premièrement, son visage seul ne paroît-il pas formé pour être le siège de toutes les graces? La sérénité de son front, qui vous annonce un abord facile: la douceur de ses yeux, qui vous promet un accueil favorable: un *entre-œil* vivant, qui s'épanouit à votre présence: le souris de sa bouche, qui prévient la parole, pour vous assurer du plaisir qu'il a de vous voir: le tout enfermé sous une enveloppe subtile & transparente, qui vous découvre, comme au travers d'une gaze fine, tous les

sentimens de son ame. Nous n'y voyons pas, il est vrai, autant de couleurs que dans nos parterres, ou sur le plumage de certains Oiseaux : du blanc & du rouge parsemés avec art, en font tout le coloris. La raison en est toute naturelle : des couleurs trop multipliées en auroient banni des graces beaucoup plus estimables. Il falloit, si j'ose ainsi dire, une toile rase, ou légèrement colorée, pour recevoir à tout moment de nouvelles teintes, selon les circonstances, & pour en rendre les expressions plus touchantes.

Son port n'est pas susceptible d'un si grand nombre d'agrémens que son visage. Combien pourtant ne peut-il point en avoir, quand on veut se rendre attentif à profiter des dons de la nature ! Car, que demande un port gracieux ? un maintien droit sans affectation, une attitude aisée, une contenance gaie & modeste, une démarche ferme sans pesanteur, & légère sans précipitation, une certaine flexibilité

D'organes pour prendre facilement tous les airs convenables aux égards que l'on doit à la Société civile. Or, c'est à quoi le corps de l'homme a dès son enfance une disposition si naturelle, que pour en former l'habitude, il n'a besoin que d'une attention assez médiocre, pourvû qu'elle soit un peu soutenue.

La troisième espèce de graces extérieures, est celle des manières. Il n'y a proprement que l'homme qui en soit capable. On a beau dresser les animaux les plus dociles : on peut leur donner quelques airs ou quelques allures assez agréables ; mais parce qu'ils n'ont que des *esprits-corps* ; comme disoit l'ingénieur la Fontaine, on apperçoit toujours, dans leurs mouvemens les plus réguliers, je ne sçai quoi de lourd qui sent trop la bête, pour mériter le nom de manières. Que faut-il pour en avoir ? Considérons un honnête homme qui veut plaire dans le monde : nous verrons dans tout son extérieur un composé

bien assorti des mouvemens de la tête, des yeux, des bras & des mains, soutenus par des attentions visibles à vous témoigner son estime, & à mériter la vôtre. C'est proprement ce qu'on appelle avoir des manières. Elles supposent une ame intelligente qui sçait régler, avec bienséance, tous les mouvemens du corps qu'elle anime.

Vous sçavez les agrémens qu'elles répandent dans la Société. C'est une espèce d'éloquence du corps qui fait plus de la moitié du don de plaire & de gagner les cœurs : elles forment dans le monde cette aimable qualité que nous appellons *politesse* ; elles peuvent remplacer la plûpart des défauts corporels. Que dis-je ? elles peuvent même, jusqu'à un certain point, suppléer à ceux de l'esprit. Combien d'exemples en pourroit-on citer dans la Cour & dans la Ville ! Combien, qui doivent la réputation de gens d'esprit à leurs manières gracieuses !

On me dira peut-être : Combien plus, qui n'ont aucun de ces agrémens du corps dont je viens de parler ! combien même il y en a qui paroissent n'avoir aucune aptitude pour les acquérir ! Je sçai qu'il y a des hommes qui, par leur figure extérieure, semblent nés en dépit des Graces. Que doivent-ils faire pour se les concilier ? Leur dirai-je, comme Platon à Xénocrate : Allez sacrifier aux Graces, avant que de vous montrer au monde ? Le compliment ne seroit pas fort gracieux. Je leur dirai donc, qu'il est un remède plus sûr contre les désagrémens extérieurs : c'est de remplacer les graces du corps par celles de l'esprit. Mais pour appliquer le remède, il en faut connoître la nature. Entrons dans cette nouvelle carrière des Graces.

SECONDE PARTIE.

Des Graces de l'Esprit.

IL y a des personnes qui font paroître,

dans leurs discours une manière de penser, un sentiment, un tour d'expression si agréables, que nous ne pouvons les entendre sans être touchés de leurs paroles. C'est en général ce que nous appellons *Graces de l'Esprit* : d'où proviennent ces agrémens du discours, qui nous plaisent non-seulement par le sens des paroles, mais encore plus par le tour qui les accompagne. La conversation des honnêtes gens du monde, sur-tout quand ils ont sçu joindre un peu de culture à un bon fond de génie naturel, nous en fournit des exemples de toutes les sortes. Ce n'est pourtant pas dans ces entretiens libres que nous allons considérer les graces de l'esprit. Car, outre qu'elles ne doivent s'y montrer, pour ainsi dire, que dans leur négligé, on les y voit ordinairement si mêlées avec l'agrément des manières, qu'il est très-difficile de les en bien distinguer.

Il faut, pour s'en former des idées moins

confuses, les envisager toutes seules dans ces discours suivis & préparés, où il leur est permis de paroître dans tout leur éclat; je veux dire, dans les discours qu'on appelle *Ouvrages d'esprit*.

C'est donc là que nous croyons devoir considérer les graces dont je parle, pour en découvrir le véritable caractère. Mais comme je n'ignore pas que je n'ai acquis dans la République des Lettres aucun droit de prononcer sur une matière si délicate, j'aurai soin de ne rien avancer que sur la foi des plus grands Maîtres du bon goût, anciens & modernes.

Jamais leur concert ne fut si unanime: Ils ont tous d'abord posé pour principe, qu'un ouvrage d'esprit ne peut plaire sans les Graces. Hésiode les donne pour compagnes à toutes les Muses: Théocrite les invoque, pour lui dicter ses vers: Cicéron veut que son Orateur en orne son éloquence. Et à plus forte raison les Poètes les doivent-ils regarder comme essentielles à

leur art. C'est, dit Horace, une loi indispensable dans la Poësie :

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunt.

Vous avez fait un Poëme plein de beautés? Ce n'est point assez pour plaire : il faut que ces beautés soient touchantes & gracieuses, *dulcia sunt*. Notre Horace François donne à nos Poëtes la même leçon dans son Art poëtique :

De figures sans nombre égayez votre ouvrage :
Que tout présente aux yeux une riante image.
Sans tous ces ornemens, le vers tombe en langueur ;

La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur.

La nécessité des graces dans un ouvrage d'esprit, est donc incontestable. Il faudra un peu plus d'attention, pour découvrir en quoi elles consistent, quelles en sont les sources naturelles, & enfin quelles sont les matières où les sciences qui en sont susceptibles. Trois questions importantes que nous allons tâcher de résoudre.

dre, ou du moins de mettre en état d'être résolues par des esprits attentifs.

Pour décider la première, il s'agit de vous rappeler le tableau des Graces. Il y en a trois dont les noms symboliques signifient *brillant*, *douceur*, *vivacité* : qui se tiennent toutes par la main : toujours riantes, jeunes & vierges : décemment vêtues, simplement, mais avec élégance ; en robe traînante, légère, & d'une étoffe un peu diaphane.

C'est une énigme que nous avons déjà expliquée en général. Il est ici question d'en appliquer tous les symboles aux ouvrages d'esprit en particulier. Pourquoi trois Graces ? pour nous apprendre, que dans un discours un seul agrément ne suffit pas pour soutenir long-temps notre attention. Le brillant tout seul fatigue : la douceur toute seule affadit ; la vivacité toute seule étourdit. Les trois Graces doivent donc se tenir par la main dans une composition : c'est-à-dire, que le brillant doit

être doux, la douceur vive, & la vivacité douce & lumineuse. Elles sont toujours riantes, parce que c'est la gaieté de l'esprit qui leur donne la naissance : toujours jeunes, car elles sont de la nature de l'ame, que l'âge ne ride pas : toujours vierges, autrement ce ne feroit plus des graces d'esprit, mais des courtisanes indignes de nos regards. Elles sont décemment vêtues ; car comment la plus belle pensée, ou le plus beau sentiment, pourroit-il nous plaire, si les paroles, qui en sont comme les vêtemens, n'y convenoient pas ? Mais du reste elles ne demandent pas beaucoup d'apprêt. La propriété des termes avec un peu d'élégance en doit faire toute la parure. Par la même raison, elles marchent en robe traînante, parce qu'un peu de négligence ne sied pas mal aux Graces, dont le principal soin doit être d'imiter la nature. On ajoute enfin, que leur robe est légère & d'une étoffe un peu diaphane : pouvoit-on nous apprendre plus ingénieu-

sement deux grandes règles de l'art oratoire ? La première, que, si un discours doit avoir des ornemens, il ne faut pas qu'il en soit trop chargé : la seconde, que s'il peut souffrir quelques obscurités, il faut que la pensée de l'Auteur se découvre sans peine au travers.

Je ne crains pas que les personnes un peu versées dans la Philosophie des Anciens me disent, que ces applications de leur tableau des Graces, aux ouvrages d'esprit, sont arbitraires. Elles sont trop justes pour n'être pas de la première institution du Peintre. Mais si l'on avoit là-dessus quelques scrupules, nous avons de quoi les dissiper.

Consultons encore les Oracles des Graces littéraires. Nous les voyons représentées avec les mêmes traits dans les Auteurs qui les ont le plus étudiées. Horace, l'esprit le plus fin de la Cour d'Auguste, la plus spirituelle qui ait jamais été, nous les décrit en deux mots dans le portrait de

Virgile. Varius, dit-il, a une force, une énergie, une vivacité de composition qui le feront toujours admirer : mais les Muses ont accordé à Virgile ce tour facile & agréable qui le feront toujours lire avec un nouveau plaisir :

.....forte Epos acer,
 Ut nemo, Varius ducit : molle, atque facetum
 Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

Remarquez, s'il vous plaît, ces deux qualités qu'Horace réunit dans l'idée d'une composition gracieuse : *molle*, *atque facetum*. C'est-à-dire, un style doux & piquant : deux qualités opposées en apparence, mais qu'il faut sçavoir accorder ensemble, ou renoncer aux graces dans le discours. Autrement qu'arriveroit-il ? La douceur du style toute seule deviendroit bientôt fade. N'est-ce pas le sort de la plupart des Elégies anciennes & modernes ? Le style piquant tout seul nous déplairoit peut-être encore plutôt par un sel trop prodigué. N'est-ce pas le sort de ces Au-
 teurs

teurs pointilleux, qui ne parlent que par épigrammes ? Que faire donc enfin, pour plaire à coup sûr ? Tempérez l'un par l'autre. Il n'y a que l'accord bien ménagé du doux & du piquant qui puisse former ce qu'on appelle *une composition gracieuse*. Et apparemment c'est de-là qu'un de nos Poëtes a tiré cette belle définition de la Poësie Françoise :

L'art d'attraper facilement,
 Sans être esclave de la rime,
 Ce tour aisé, cet enjoûment,
 Qui seul peut faire le sublime.

Sénèque * nous dépeint les Graces du genre oratoire à-peu-près sous les mêmes couleurs. » LISEZ Cicéron, dit-il à son ami Lucile : » sa composition est toujours une, » soutenue sans contrainte, nombreuse, » coulante, ornée, souple, tendre, mais » sans tomber dans l'infamie d'une mollesse » efféminée : « [*Lege Ciceronem: compositio ejus*

* Ep. 100.

una est, pedem servat, curata, lenta, & sine infamiâ mollis.] Il ne manqueroit rien à ce portrait des Graces oratoires, si l'Auteur y avoit ajouté le *facetum* d'Horace, qui, dans toute son étendue, convient mieux à Cicéron qu'à Virgile.

Mais il faut pardonner cet oubli à Sénèque, en faveur d'une autre espèce de graces, dont il a reconnu la nécessité dans la composition, & qui me paroît, je l'avoue, la plus belle des graces de l'esprit : c'est la justesse. Mais quoi ! cette justesse que nous abandonnons si volontiers aux Mathématiques, pour en dispenser tous les autres genres d'écrire ? Oui, je tiens la justesse pour une grace dans le discours en tout genre de composition ; & je veux bien m'en rapporter à vous-mêmes, quand vous aurez pris la peine d'entendre Sénèque.

» VOULEZ-vous sçavoir, dit-il à un Bel-Esprit Philosophe, » ce qui m'a plu dans » votre Lettre ? Vous avez les paroles à » commandement : elles ne vous entraînent

30 jamais au-delà de votre but , comme ces
 30 Auteurs qui s'écartent à tout propos de
 30 leur sujet, pour courir après quelque mot
 30 brillant : c'est un écueil dont la belle appa-
 30 rence ne vous séduit pas. Dans votre ma-
 30 nière d'écrire, tout est concis, tout vient
 30 juste à votre matière : vous dites par-tout
 30 précisément ce que vous voulez dire , &
 30 vous faites par-tout entendre plus que
 30 vous ne dites : *« Audi , quid me in epistolâ
 tuâ delectaverit. Habes verba in potestate : non
 effert te oratio , nec longiùs , quàm destinasti ,
 trahit. Multi sunt , qui ad id quod non propo-
 fuerant scribere , alicujus verbi decore placentis
 vocentur ; quod tibi non evenit. Pressa sunt om-
 nia , & rei aptata. Loqueris quantum vis , &
 plus significas , quàm loqueris.*

Le passage est un peu long ; mais il est
 substantiel , vif , plein , & il n'y a point là
 de paroles perdues. C'est ce que nous en-
 tendons par justesse dans le discours : justesse
 dans la pensée , pour nous éclairer
 sans nous éblouir par trop de brillans : just-

teffe dans le tour qui l'accompagne ; pour nous y appliquer fans nous distraire par des sentimens trop vifs : justesse dans l'exprefion , pour nous rendre la vérité fans l'obscurcir par un tas de paroles superflues , ou trop figurées. C'est ainsi que tous les Maîtres de l'Art en ont jugé dans les beaux siècles du bon goût naturel. Or de-là, que doit-on inférer ?

Ma conclusion est , que nous devons mettre la justesse au nombre des graces du discours ; & il ne feroit pas même difficile d'en trouver le symbole dans la taille fine & déliée que Socrate leur donne dans son tableau.

Jusqu'ici je me suis laissé conduire par l'autorité des Maîtres de l'Art , pour établir la vraie idée des graces de l'esprit. Il est temps de consulter la raison en elle-même , pour répondre à nos deux autres questions. Quelles sont les sources naturelles des graces du discours ? Quelles sont les matières qui en sont susceptibles ?

Je répondrai à toutes les deux par le même principe.

Il est évident que les hommes étant composés d'esprit & de corps , le commerce qu'ils ont ensemble par la parole n'est pas un commerce purement spirituel, mais un commerce d'esprit , où il entre du sensible , pour donner , si j'ose ainsi dire , du corps à leurs pensées : c'est le principe. Et pour me restreindre aux discours médités , qui sont ici mon principal objet, ne convient-on pas universellement que toute composition doit être une peinture , & une peinture animée, pour soutenir l'attention du Lecteur ou de l'Auditeur ? Tirons la conséquence. La composition est une peinture ; il y faut donc des images. C'est une peinture animée ; il y faut donc des sentimens. Mais ces images & ces sentimens , dans quelles sources les irons-nous puiser ? L'Auteur de la Nature les a mises dans nous-mêmes , en nous donnant deux facultés toutes propres à les ré-

pandre dans nos peintures ; je veux dire , l'imagination & le cœur : l'imagination , pour tenir le pinceau , & le cœur pour le conduire. Voilà les deux sources naturelles des agrémens du Discours.

Que l'imagination en soit une , son nom seul en est la preuve. C'est la mère des images & des tours qu'on appelle ingénieux : c'est elle qui fournit aux Orateurs & aux Poètes leurs plus belles figures ; c'est par elle , pour me servir des termes de Boileau ,

Que l'esprit orne , élève , embellit toutes choses ,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Nous sçavons qu'un grand Philosophe* de notre siècle lui a fait la guerre dans tous ses Ouvrages , comme à une empoisonneuse publique. Mais s'il a remporté sur elle quelques victoires , comme nous n'en doutons pas , c'est à elle-même bien autant qu'à ses raisons , qu'il en a été redevable. Car on peut dire , que jamais l'imagi-

* Le P. Malebranche , de l'Oratoire.

nation ne l'a mieux servi, que lorsqu'il l'a combattue. » C'étoit un ingrat, dit M. de Fontenelle, » pour qui elle travailloit malgré lui : elle ornoit sa raison en se cachant d'elle. « Ainsi plus persuadés par son exemple, que par ses raisonnemens, nous ne laisserons pas de reconnoître l'imagination pour la première source des agrémens du Discours.

Le cœur est la seconde : nous osons même dire qu'il en est la source principale dans toutes les compositions dont le but est d'affectionner l'ame aux objets qu'on lui présente ; à la vérité, par exemple, à la justice, à la Religion, à la pureté des mœurs. En vain la plus belle imagination nous étaleroit ses peintures les plus brillantes ; il faut que le cœur prenne souvent le pinceau pour les animer par le sentiment. C'est une règle d'éloquence connue de tout le monde. Voulez-vous me toucher ? Soyez touché vous-même. Il n'y a que le cœur qui sçache parler au cœur.

C'est le cœur-seul qui sçait toucher les véritables cordes, qui nous remuent par la sympathie naturelle de nos ames : lui seul, qui sçait trouver dans son propre feu, les traits les plus propres pour nous enflammer : cet enthousiasme des grands Poëtes, ce pathétique fort ou tendre des grands Prédicateurs.

Il me semble entendre ici quelque murmure parmi nos Philosophes. Est-ce donc ainsi que vous abandonnez les Graces à la conduite de deux aveugles, à l'imagination qui est une folle, & au cœur qui est un imbécille, toujours esclave, ou de ses fureurs, ou de ses foibleffes ? Ne blasphêmons pas contre les dons du Créateur. Nous avons déjà prévenu la difficulté, en mettant la justesse au nombre des graces nécessaires dans le Discours : si nécessaires même, que, sans la justesse, nous prétendons que les plus brillantes images des Poëtes, les figures les plus pathétiques des Orateurs, les descriptions les plus

pompeuses ou les plus fleuries des Historiens , n'ont qu'un éclat frivole , semblable à ces feux nocturnes , qui après nous avoir éblouis quelques momens , nous laissent tout-à-coup dans les ténèbres.

• Mais , après avoir accordé aux Philosophes , ou plutôt demandé à eux-mêmes ce point fondamental de la composition , sera-t-il défendu à une pensée juste , qui se présente à nous , de prendre , en passant , la teinture de l'imagination & du cœur , pour paroître en public avec plus de grace ? Nous sera-t-il défendu de revêtir les idées de la raison de quelques images , pour les rendre plus intéressantes , ou de quelques sensibilité , pour les rendre plus aimables ? Nous sera-t-il défendu d'y ajouter même , si on les trouve sous sa main , l'élégance des termes & l'harmonie du style , pour introduire la vérité dans l'esprit avec plus d'agrément ? Et pour quoi donc les graces du discours sont-elles faites , sinon pour servir de parure à la vérité ?

Par ce principe, qui est indubitable, ma troisième question est plus qu'à demi résolue. Quelles sont les matières ou les sciences, qui sont susceptibles des graces du discours ? Je ne crains plus de le dire. Il n'est point de sujet si sombre, où les graces ne puissent pénétrer, tantôt les unes, tantôt les autres, & quelquefois toutes ensemble. On m'accusera peut-être encore d'avancer là un paradoxe : paradoxe ou non, je prétens que c'est une vérité, dont la preuve n'est pas même difficile. Et en effet, quelle est la matière ou la science, que l'on voudroit exclure de l'empire des graces ?

Seroit-ce la Philosophie, elle qui contemple de si beaux objets, la raison qui nous éclaire, l'ordre & la règle des mœurs, le grand spectacle de l'Univers, qui est en même temps si gracieux ? Mais depuis quand les Philosophes auroient-ils renoncé à l'esprit ? Les premiers Sçavans, qui ont tenu Ecole de Philosophie, ont aussi

tenu Ecole de Graces. Platon y a sçu répandre tout le sel de son Atticisme : Cicéron tous les agrémens de l'urbanité Romaine ; & sans aller si loin chercher des exemples d'une Philosophie gracieuse , nous avons un Auteur , qui a sçu revêtir les idées de la plus abstraite Métaphysique des images les plus riantes , & les animer , si j'ose ainsi dire , par les sentimens les plus tendres , que la beauté de la Sagesse éternelle puisse inspirer à ses Amateurs.

Dira-t-on que du moins les mystères de la Religion sont inaccessibles aux graces du discours ? Boileau l'a dit aussi quelque part :

De la foi d'un Chrétien les Mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles.

Mais si par-là il avoit prétendu bannir toutes les graces d'un discours Chrétien , nous avons l'exemple des Peres de l'Eglise à lui opposer. Parmi les Peres Grecs , Saint Basile , Saint Jean - Chrysofôme ,

Saint Grégoire de Nazianze , n'ont pas cru avilir nos mystères, en les traitant d'un style , que les beaux siècles d'Athènes n'auroient pas défavoué. Parmi les Latins, Saint Cyprien, Saint Ambroise , Laëtance, Minutius Félix , le grand Saint-Augustin lui-même , n'ont pas cru affoiblir les preuves de la Religion Chrétienne , en y mêlant quelquefois les fleurs de leur éloquence. Parmi nous , les Massillons & les Cheminais n'ont pas cru dégrader la Chaire , en y portant cette onction élégante & ingénieuse , qui attiroit toute la France à leurs Sermons. Mais pourquoi citer les Disciples , quand nous avons le Maître à produire en témoignage ? C'est lui dont il a été dit , *que la grace étoit répandue sur ses lèvres*. Images , sentimens , mœurs aimables , combien d'agrémens divins dans tous ses discours ? On les alloit entendre jusques dans les déserts : on s'y récrioit , que jamais Mortel n'avoit parlé de la sorte ; en un mot , on étoit ravi en

admiration des paroles de grace, qui sortoient de sa bouche : *Mirabantur omnes in verbis gratiæ, quæ procedebant de ore ipsius**.

Enfin, que dirons-nous des Mathématiques, dont on assure depuis si long-temps, qu'elles se refusent aux ornemens du Discours? On en a même fait une espèce de Proverbe :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Manil. L. 1.

Sera-ce donc une raison pour les exclure du nombre des Sciences, que l'on peut rendre gracieuses? Je m'y oppose au nom de l'Académie Royale. Et pourquoi les en exclurons-nous? Y a-t-il une loi qui défende aux Muses Mathématiques de rire quelquefois? Ou plutôt, n'est-ce point à nos vérités qu'il appartient toujours de rire, puisqu'elles sont toujours sûres de la victoire? Je conviens qu'elles ont leurs

* Luc 4. v. 22.

épinés, mais des épinés qui se transforment bientôt en roses. La science des nombres, par où elles commencent à nous instruire, n'est-elle pas remplie de problèmes divertissans, qui ne demandent qu'un tour ingénieux pour leur donner de la grace? La Géométrie, par où elles continuent à nous éclairer, présente à l'imagination les figures les plus élégantes, pour la mettre en belle humeur. Les parties sensibles des Mathématiques, l'Optique, la Musique, l'Astronomie, la Géographie, en nous découvrant par-tout une Intelligence bienfaisante, qui veille sans cesse à nos besoins, & même à nos plaisirs, n'offrent-elles point au cœur les objets les plus capables de l'affectionner? Que manque-t-il donc à ces belles Sciences, pour être susceptibles des graces du discours? Il y a long-temps qu'Archimède a commencé à mettre de l'aissance & de la légèreté dans le style Mathématique. Aratus, Poète Grec, y a même sçu joindre les agrémens de la

Poëte. Le fameux Galilée n'est pas moins agréable dans ses Dialogues sur le système du Monde. Le grand Descartes a orné sa Musique & sa Dioptrique, les principes les plus profonds de sa Physique, ses Météores & ses Tourbillons même, des images les plus gracieuses. Le P. Pardies nous a donné des Elémens de Géométrie & de Statique, d'une élégance qui ne le cède guères à celle de Vaugélas. Le Marquis de l'Hôpital, en traitant la Géométrie la plus sublime, nous montre, dans son style net & concis, toute la bonne grace d'un Bel-Esprit de qualité. Le brillant Fontenelle a trouvé le moyen d'y mêler son enjouement, & de rendre les Mathématiques, non-seulement gaies, mais encore riantes. Combien d'autres preuves de fait, si nous les citations, feroient voir, que ces belles Sciences ne sont pas si austères, qu'elles se refusent aux graces du discours!

F I N.

pour P. G. Martin Aubert

A V I S.

*L*A Comédie des GRACES a fait naître l'agréable Epitre en vers adressée à l'Auteur par M. DORAT. Cette Epitre, quoiqu'étrangère à l'objet du Recueil, n'auroit peut-être pas été déplacée à la suite de la Comédie; mais on l'a considérée comme une Pièce hors-d'œuvre, encore plus propre à faire la clôture du Recueil, qui commence par un Poëme.



EPITRE



É P I T R E
A L'AUTEUR DE LA COMÉDIE
D E S G R A C E S.

Par M. D O R A T.

QUELLE féduifante magie ,
Si femblable à la vérité ,
A mes regards perfonnifie
Les Graces & la Volupté !

A H ! la véritable Féerie ,
Ce font l'esprit & les talens.
S A I N T F O I , ton aimable génie
Préfide à ces enchantemens.
Dans mille riantes images ,
Tu peins nos goûts & nos penchans ;
A ta voix naiffent les Bocages
Peuplés de Nymphes & d'Amans ;
Les Indifférens & les Sages

Sont réchauffés par tes accens ;
Et c'est au délire des sens
Que l'on reconnoît tes Ouvrages.

QUE j'aime ce fripon d'Amour ,
Chassé des Cieux pour ses fredaines ,
Et ravi d'établir sa Cour
Parmi des Beautés plus humaines !
Eh ! que feroit-il en effet ,
Près de la fougueuse Bellone ,
De Pallas qui toujours raisonne ,
D'Hébé qui garde le buffet ;
Près de Jupin qui le sermone ,
Et qui , pour se défennuyer ,
Dans son triste & brillant Empire ,
Se met par fois à foudroyer
Ce pauvre globe , où l'on fait rire ,
Et qu'il est contraint d'envier ?
Car tel est le céleste groupe
Si las de la Divinité ,
Et savourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.

L'AMOUR est bien mieux sur la terre.
Là , tout l'encense & le révère :
Là , de tout il se fait un jeu ,

Brave l'Egide redoutable,
Et quittant l'affiche d'un Dieu,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le sentiment absorbé,
Tantôt en silence il sçait plaire:
Tantôt, abjurant le mystère,
Près de la volage Thibé,
Il est fou comme un Mousquetaire,
Ou libertin comme un Abbé.

SANS cesse il termine ou projette,
Il unit la Nature & l'Art.
Chez la Prude, il vient sur le tard:
A toute heure chez la Coquette.
Il badine le sceptre en main:
Il commande avec la houlette.
Aujourd'hui, sans suite & sans train,
C'est Coridon ou Timarette:
C'est Alcibiade demain.

AU hasard il enflamme, il blesse
La simple & crédule Beauté,
Qui soupçonnant la volupté,
Touche à l'instant de la foiblesse;
Et le jeune homme plein d'ardeur,
Qui, volant où l'instinct l'appelle,

Vif, pressant, heureux & trompeur,
Joint à l'orgueil d'être vainqueur,
Le doux espoir d'être infidèle :
Et ce Tircis en cheveux blancs,
Qui, courbé sous la main du Temps,
S'exténue en cherchant à plaire,
Prend ses regrets pour des désirs,
Et d'une voix octogénaire
Balbutie une hymne aux plaisirs.

A u fond de ce bocage sombre,
Quel Dieu, l'œil à demi fermé,
Dort ou feint de dormir à l'ombre
De cet arbrisseau parfumé ?
C'est l'Amour, c'est ce Dieu perfide,
Toujours plus cruel & plus beau :
Voilà son air doux & timide,
Voilà ses traits & son flambeau.
Trois Nymphes, pour lui quel présage !
S'avancent d'un pas incertain,
Le regardent d'un œil malin,
Et se sauvent sous le feuillage.
L'Amour rit de leur badinage ;
Il s'applaudit de leur frayeur :
Ce sont les attraits du bel âge,
C'est l'innocence & la candeur :

C'est la rose, qu'enferme encore
Son bouton, chéri du Zéphyr:
Le plaisir de la voir éclore
Double celui de la cueillir.
L'aspect d'un Enfant les rassure:
On vante ses vives couleurs,
On joue avec sa chevelure,
On l'enfouit sous des fleurs.
Renfermant encor son yvresse,
Son sein, que l'on ose presser,
Palpite, & craint de repousser
La jeune main qui le caresse.

Mais sur-tout que j'aime à le voir,
Sous les liens de ces guirlandes,
Qui devoient lui servir d'offrandes,
Gémir sans force & sans pouvoir!
Se débattre, verser des larmes,
Supplier, frémir, s'indigner,
Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprétoit à moissonner;
Parmi cent Beautés qu'il déteste,
N'ayant que l'usage des yeux;
Avantage hélas! bien funeste,
Lorsque, chargé de mille nœuds,
On ne peut disposer du reste!

LUZZI, ton front ingénieux
 Nous peint bien ton aimable Maître,
 Comme lui tu ris de nos feux,
 Et comme lui tu les fais naître.
 Oui, tes yeux par lui-même instruits,
 Feront tout le mal qu'il peut faire;
 Tu sçais exprimer sa colère,
 Sa cruauté, son doux souris;
 Et plus que lui sûre de plaire,
 Tu joins le sexe de la mère,
 Aux dehors séduisans du fils.

AGLAÉ, Ciane*, Euphrosine,
 Montez au rang qu'on vous destine.
 O vous, qui les représentez,
 L'Amour vous a remis ses armes,
 Et vous partagez tous les charmes
 De celles que vous imitez.
 Sans nommer quelle est la plus belle,
 Chacun entre vous balançant,
 Confond, en vous applaudissant,
 Le personnage & le modèle.

DE jeux toujours environné,
 Peintre charmant, Peintre des Graces,

* Ailleurs nommée *Thalie*.

Des fleurs dont tu semas leurs traces
Ton front doit être couronné.
Jusqu'ici ta touche légère
N'a point rencontré de rivaux ;
L'Amour fit placer tes tableaux
Dans tous les Boudoirs de Cythère ;
Et la Nymphé la plus sévère
S'anime au feu de tes pinceaux.
Apprends-moi cet art de séduire ,
Cet art qui fixe le succès :
Tu ne veux plus que nous instruire ;
Donne-moi tes premiers secrets.

M A I S quoi ! puis-je en toi méconnoître
L'aimable Elève du plaisir ?
Sans l'art sublime de jouir ,
Anacréon seroit à nâître.
Les Ris , les Graces , les Amours ;
Furent tes Dieux dans tes beaux jours.
Plein d'un feu si prompt à s'éteindre
Et que tu sçais entretenir ,
C'est à force de les servir
Que tu parvins à les bien peindre.



LES GRACES*

A MADEMOISELLE F....

Par le même.

MUSES, Bacchus, Dieu du délire,
Je ne viens point vous implorer ;
Les Graces ont monté ma lyre ;
Ellès seules vont m'inspirer.



DE l'Amour Compagnes fidelles,
Éleves de la vérité,
Elles plaisent sans la beauté ;
La beauté ne plaît pas sans elles.



EN mille plis voluptueux
Dans tes habits elles se jouent ;
Eglé, ce sont elles qui nouent
Les tresses de tes beaux cheveux.

* Un heureux hasard nous a procuré cette jolie Pièce échappée du Porte-feuille de M. DORAT. Nous croyons faire plaisir au Public & ne pas déplaire à l'Auteur en l'insérant dans ce Recueil.

LES GRACES. 329

IL faut te voir pour les bien peindre ;
D'autres les cherchent fans succès :
Toi , tu sçais toujours les atteindre ,
En ne les poursuivant jamais.



CONSERVE ce rare avantage ,
Ce je ne sçai quoi si charmant ,
Qui seul peut fixer notre hommage ,
Et le changer en sentiment.



POUR juger les trois Immortelles ,
L'Amour te nomme , heureux Pâris :
Tes yeux s'égarer éblouis ,
Et n'osent pas choisir entre elles.



JUNON vante sa majesté ,
Minerve , sa guerrière audace ;
Vénus te sourit avec grace ;
Le prix par elle est emporté.



LA Déesse alors étoit nue ;
C'est le droit des Divinités :
Je suis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vûe.



330 *LES GRACES.*

LOIN cependant les vains apprêts ;
Suis le conseil de la Nature :
Belle Eglé , le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.



LE faste des ajustemens
Nuit à la grace naturelle ;
C'est la Vénus de Praxitelle
Qu'on gâte à force d'ornemens.



DES fleurs qui naissent sur tes traces
Couronne-toi , sans autres soins ;
Tout ce que l'art ajoute aux Graces
En est toujours une de moins.



IL en est le Dieu du mystère
Se plaît lui-même à les voiler :
Amour ! que je puisse en parler ;
Je te promets bien de me taire.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Recueil des principaux Ouvrages ou composés ou traduits en François, qui ont pour objet les *Graces*, soit personnifiées, soit prises pour le *je ne sçai quoi* plus séduisant que la *Beauté* même. Tous les morceaux rassemblés par l'Editeur me paroissent choisis avec goût ; & quelques-unes des Traductions, dont il a fait usage, gagnent sous sa plume. A Paris le premier Décembre 1768.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.

P R I V I L È G E D U R O I .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre amé LAURENT PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé *LES GRACES* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *trois années consécutives*, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons

défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée. ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : DU CONTENU desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOU- LONS qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit ajoutée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le quatorzième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-huit, & de notre Regne le cinquante-quatrième. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 351. fol. 325. conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 19 Décembre 1768.

Signé BRIASSON, Syndic.

CATALOGUE

DES LIVRES

ET NOUVEAUTÉS

*Avec Vignettes & Gravures en taille douce,
qui se trouvent chez le même Libraire.*

- L**Es Graces, *in-8°*. grand papier, broché, 7 l. 4 s.
Les mêmes, papier d'Hollande, dont on a tiré un petit
nombre d'exemplaires, broché, 12 l. 4 s.
Les Sens, Poëme, *in-8°*. avec figures, relié en écaille
avec filets, 5 l.
Les Caractères de Théophraste, *in-4°*. grand papier, avec
le portrait gravé par Cathlin, relié avec filets, 18 l.
Les mêmes, papier d'Hollande, tirés à très-petit nombre,
en feuille, 36 l.
Les mêmes, deux volumes grand *in-12*. avec les mêmes
vignettes & portrait, relié avec filets, 7 l. 4 s.
Les Poësies sacrées, avec vignettes & fleurons dessinés &
gravés par M. Cochin, *in-4°*. grand papier, relié en
écaille & avec filets, 15 l.
La Vie & les Aventures de Robinson, 3 vol. *in-12*. papier
ordinaire, relié, 7 l. 10 s.
Le même, papier fin, relié, 9 l.
Le Bachelier de Salamanque, 3 vol. *in-12*. petit format,
avec figures, relié, 6 l.
Dialogues Moraux, avec figures, *in-12*, broché, 1 l. 16 s.

Ouvrages de M. D'ARNAUD.

Le Comte de Comminge, Drame, troisième édition, aug-
mentée d'un nouveau Discours sur l'Art Dramatique,

& d'un précis plus détaillé de l'Histoire de la Trappe , <i>in-8°</i> . grand papier , fig.	4 l. 4 s.
Euphémie , ou le Triomphe de la Religion , Drame en trois Actes & en vers , avec une Préface , une Lettre à l'occasion de la Pièce & les Mémoires d'Euphémie , <i>in-8°</i> . fig.	4 l. 16 s.
Fanni , Histoire Angloise , quatrième édition , corrigée & augmentée , <i>in-8°</i> . fig.	2 l. 8 s.
Lucie & Mélanie , Anecdote historique , <i>in-8°</i> . avec figu- res ,	1 l. 16 s.
Clary , Histoire Angloise , <i>in-8°</i> . fig.	1 l. 16 s.
Julie , Anecdote historique , <i>in-8°</i> . fig.	1 l. 16 s.
Nancy , Histoire Angloise , <i>in-8°</i> . fig.	1 l. 16 s.
Batilde , Anecdote historique , <i>in-8°</i> . fig.	2 l. 8 s.

Six autres Ouvrages de ce genre , paraîtront successivement.

Sidney & Silly , suivi d'un Recueil d'Odes Anacréonti- ques , 1 vol. <i>in-12</i> .	1 l. 10 s.
--	------------

Pièces de Théâtre.

La Bergère des Alpes , Comédie en un Acte & en vers li- bres , par M. Desfontaines ,	1 l. 4 s.
L'Aveugle de Palmyre , Comédie Pastorale en deux Actes, mêlée d'Ariettes , par le même ,	1 l. 4 s.
Pierre le Grand , Tragédie , par M. de Fontanelle ,	1 l. 10 s.

N O U V E A U T É S .

L ettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire sur divers Ecrits , suivies d'un petit Com- mentaire , lequel est extrait d'un plus grand , <i>in-8°</i> . bro- ché ,	3 l. 2 s.
Les mêmes , <i>in-12</i> . broché ,	2 l. 2 s.
Observations sur l'Italie & sur les Italiens , par deux Gen- tilshommes Suédois , nouvelle édition , revue & aug- mentée , 4 vol. <i>in-12</i> . relié ,	10 l.

Pamela , ou la Vertu récompensée , par M. l'Abbé Prevost , nouvelle édition , 4 vol. *in-12.* 8 l.
Les Métamorphoses d'une Religieuse, deux Parties, 2 l. 8 s.
Romans Moraux , deux Parties ; 3 l.
La Raison en délire , ou les Sages du siècle , 1769. 3 vol. *in-12.* édition d'Hollande , 6 l.
Nouveaux Contes Moraux , 3 vol. petit *in-8^o*. broché , 4 l. 10 s.

F I N.

Jean-Paul Delon

2. 12. 92

[VOLT.]

920652

